This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Voyage en France

Victor Eugène Ardouin-Dumazet

Fr 2008.98.2

Harvard College Library

FROM THE

LANE FUND

The sum of $5000 was given by FREDERICK ATHEARN LANE, of New York, N.Y., (Class of 1849), on Commencement Day, 1863. "The annual interest only to be expended in the purchase of books for the Library."

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

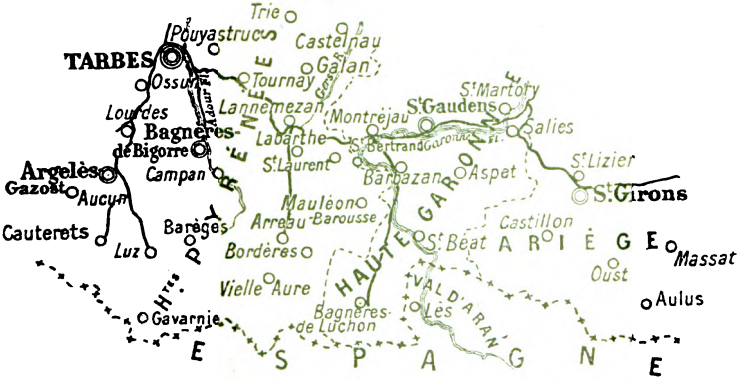
Digitized by Google

ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

10ème Série

PYRÉNÉES CENTRALES



PARIS

BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

Digitized by Google

Digitized by Google

Voyage en France

Digitized by Google

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Europe centrale et ses réseaux d'État. — Un volume in-12. 3 fr. 50 c. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la Flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — Un volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la Flotte en 1894. — Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — Un volume in-12, illustrations de Paul Lyonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — Un volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Au Régiment — En Escadre. — Préface de M. Mézières, de l'Académie française. 1894. Un volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les Opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. (Berger-Levrault et Cie.) [*Épuisé.*]

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — Un volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — Un volume in-8. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — Un volume in-8 illustré. (Rouam.)

Études algériennes. — Un volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892. — Un volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

Voyage en France. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon et prix Narcisse Michaut en 1901, décerné à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature française), par la Société des gens de lettres, par la Société de géographie de Paris et par la Société de géographie commerciale. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 c. et reliés en percaline à 4 fr.

1re Série : Le Morvan, le Val de Loire et le Perche.
2e Série : Des Alpes maritimes à la Loire maritime.
3e Série : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon (île aux Oiseaux) à Belle-Isle.
4e Série : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant.
5e Série : Les Iles françaises de la Manche ; Bretagne péninsulaire.
6e Série : Normandie (sauf le pays de Bray et Dieppe).
7e Série : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez.
8e Série : Le Rhône du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey, Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, La Camargue.
9e Série : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois.
10e Série : Les Alpes du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins.
11e Série : Forez, Haut-Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin.
12e Série : Alpes de Provence et Alpes Maritimes.
13e Série : La Provence maritime.
14e Série : La Corse.
15e Série : Les Charentes et la Plaine poitevine.
16e Série : De Vendée en Beauce.
17e Série : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18e Série : Région du Nord : I. Flandre et littoral du Nord.
19e Série : Région du Nord : II. Artois, Cambrésis et Hainaut.
20e Série : Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21e Série : Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22e Série : Plateau lorrain et Vosges.
23e Série : Plaine comtoise et Jura.
24e Série : Haute-Bourgogne.
25e Série : Basse-Bourgogne et Sénonais.
26e Série : Berry et Poitou oriental.
27e Série : Bourbonnais, Haute-Marche.
28e Série : Limousin.
29e Série : Bordelais et Périgord.
30e Série : Gascogne.
31e Série : Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32e Série : Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33e Série : Basse-Auvergne.
34e Série : Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35e Série : Rouergue et Albigeois.
36e Série : Cévennes méridionales.
37e Série : Le golfe du Lion.
38e Série : Haut-Languedoc.
39e Série : Pyrénées, partie orientale.
40e Série : Pyrénées centrales.
41e Série : Pyrénées, partie occidentale.

Sous presse : Région parisienne. — 42e Série : Valois et Parisis. — 43e Série : La Brie. — 44e Série : Gâtinais et Hurepoix. — 45e Série : De Beauce en Vexin.

En préparation : Paris. 3 volumes : Séries 46 à 48.

Le prospectus détaillé de la collection est envoyé sur demande.

Digitized by Google

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

40e SÉRIE

Pyrénées centrales

COUSERANS — COMMINGES PYRÉNÉEN
VAL D'ARAN
QUATRE-VALLÉES : MAGNOAC, NESTE ET BAROUSSE
BIGORRE : RUSTAN, SEPT VALLÉES DU LAVEDAN

(Parties de l'*Ariège*, de la *Haute-Garonne* et des *Hautes-Pyrénées*.)

Avec 23 cartes ou croquis

BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
18, RUE DES GLACIS

1904

Tous droits réservés

Digitized by Google

6555.10
Fr. 2006.
98.2
HARVARD COLLEGE
NOV 22 1904
LIBRARY.
Lane fund

CARTE D'ENSEMBLE DE LA 40e SÉRIE

Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'État-major au 1/80 000e.

Digitized by Google

VOYAGE EN FRANCE

I

LE COUSERANS

Au confluent de la Garonne et du Salat. — Le château de Roquefort et la tour d'Ausseing. — Mazères et sa papeterie. — En remontant le Salat. — Salies-du-Salat. — His-Mane-Touille. — La vallée de l'Arbas. — Le flottage du Salat. — Saint-Lizier, ville déchue. — La cathédrale. — Le palais épiscopal, asile des fous. — Saint-Girons. — Le bassin du Lez. — Les mines de Sentein.

Saint-Girons. Juillet.

Quand on a parcouru la plaine, riche mais monotone, où la Garonne erre au pied des coteaux bas du pays de Volvestre, on aperçoit avec joie les collines grandir au delà de Cazères et prendre figure de sommets. C'est au sein d'un massif atteignant près de 600 mètres d'altitude que le Volp descend à la Garonne ; monts très verts et boisés où se creusent des vallées riantes mais ignorées.

Digitized by Google

La ligne de faîte entre le Volp et le Salat sépare non seulement deux bassins hydrographiques, mais aussi deux petits mondes. Au nord le Volvestre, c'est le Languedoc ; au sud le Couserans, c'est la Gascogne ; gascon encore le Comminges gardant le cours inférieur du Salat[1].

Le point de suture entre ces pays, qui eurent une existence plus particulière, plus autonome, pourrait-on dire, que nos cantons et nos arrondissements, est gardé par le château de Roquefort, ruine superbe, assise sur un rocher d'un galbe étrange, s'abaissant en pente douce du côté de la Garonne qui se double par le Salat, s'escarpant en falaise au-dessus du village que domine la lourde tour carrée d'une église semblable à un donjon, intéressante œuvre moderne du style roman.

Du haut des ruines, la vue est grandiose sur les vallées de la Garonne et du Salat et le massif des collines qui va se relier aux montagnes du pays de Sérou. Il y a là de belles cimes, modestes si on les compare aux grandes Pyrénées dont on voit étinceler les neiges, mais dominant de haut la vallée. Une de ces aiguilles boisées porte une

1. Sur le Volvestre et la partie septentrionale du Comminges, voyez la 38e série du *Voyage en France,* chapitres XIX, XX et XXI.

Digitized by Google

tour qui fut le point de guet, de surveillance, au temps des guerres qui ravagèrent ces provinces : la tour d'Ausseing, bâtie à 628 mètres, en vue d'un des plus larges panoramas des pays pyrénéens, depuis la plaine de Toulouse jusqu'au pic du Midi de Bigorre et aux maîtres sommets de la Cerdagne française. Le mont qui porte ce « mirador » fait partie des parois d'un cirque au fond duquel Ausseing est blotti, sur un ruisseau qui fuit jusqu'au Lens par une gorge étroite et profonde.

Sur les pentes de ces hauteurs, dans les vallons les mieux exposés au soleil, il y a beaucoup de vignes; elles ne ressemblent guère aux ceps énormes et rampants de la vallée de l'Aude, ni aux rangées soigneusement échalassées du Bordelais, on retrouve ici le système pittoresque des hautins employé en Savoie et en Dauphiné. Comme à la base des régions alpestres, les avant-monts pyrénéens voient la vigne grimper au frêne, à l'ormeau et au cerisier.

Le voyageur venu de Toulouse aperçoit les premiers hautins dans le défilé de Roquefort, où les deux rivières se réunissent, où les chemins de fer font leur jonction. Ces plantations sont nombreuses surtout au long du Salat, dont la vallée ouvre l'accès du Couserans.

Digitized by Google

Le Salat, ample, rapide, superbe, descend en se brisant dans les roches au pied de collines calcaires. Cours d'eau travailleur, donnant la vie à beaucoup d'usines, moins nombreuses pourtant qu'elles ne pourraient l'être. Le premier bourg que l'on rencontre en montant, Mazères, possède une des importantes papeteries de la région, dépendant d'une des maisons d'Angoulême[1]. Elle ne produit que du papier à cigarettes, pour le poids journalier de 5 500 à 6 000 kilogrammes. Ce papier, obtenu à l'aide de six machines plates, va surtout à l'étranger, fort loin. Les deux tiers sont consommés au Japon, aux États-Unis, dans l'Amérique du Sud, en Turquie, en Australie et aux Philippines. Pour le mettre en cahiers, il ne faut pas moins de trois cents ouvriers ou ouvrières; cette transformation finale se fait à l'usine d'Angoulême, où l'on a préparé 59 millions de ces blocs en 1899. J'emprunte ces chiffres aux rapports de l'Exposition de 1900 qui donnent un détail curieux : les seuls caoutchoucs d'attache pour les cahiers de papier à cigarettes de Mazères, auraient réunis 8400 kilomètres de longueur.

---

1. Sur la papeterie d'Angoulême, voyez la 15e série du *Voyage en France*, chapitre II.

Digitized by Google

La fabrication de ce papier spécial a d'ailleurs un de ses principaux centres sur le Salat; je verrai d'autres usines considérables en amont de Saint-Girons.

Les hautes cheminées de Mazères couvrent le riant paysage d'un nuage de fumée qui disparaît bientôt. La vallée, un peu élargie par le débouché de la petite rivière de Lens, à la bouque (bouche) de Lens, se rétrécit entre des collines revêtues de rangées de vignes en hautins. A l'issue de ce passage, les coteaux s'écartent et dessinent le bassin au fond duquel Salies-du-Salat étend ses quartiers neufs de villas élégantes, voisines d'un vieux bourg allongé sous une colline surmontée de ruines féodales, le château des comtes de Comminges. Salies doit son nom à sa fontaine salée, issue d'un banc de sel gemme activement exploité [1]. Une autre source minérale, sulfurée calcique, la plus riche en soufre des Pyrénées, est utilisée dans un établissement assez fréquenté et qui a fait naître d'élégantes constructions aux abords de la gare. En dehors de ces richesses minéralogiques, Salies n'a d'autre élément d'activité qu'une fabrique de faïence.

1. Les mines de sel gemme de Salies-du-Salat ont produit 4 940 tonnes en 1902 et occupé 44 ouvriers.

Digitized by Google

La campagne est riante autour de Salies et très riche à l'endroit où débouche le vallon de l'Arbas, non loin de la gare d'His-Mane-Touille. Ce nom, qui évoque par consonance le fameux et biblique *Mané-Thécel-Pharès,* est fait de ceux de trois communes dont Mane est la plus importante et Touille la plus industrieuse ; celle-ci possède une des rares usines à fer de la Haute-Garonne ; on y produit des faux, des faucilles et des instruments agricoles.

L'Arbas est une aimable riviérette, descendue du beau massif de monts boisés qui séparent le Comminges du Couserans. Ce chaînon est comme l'avant-garde des Pyrénées ; il va, s'accroissant en hauteur, du Salat à la vallée du Ger, où le pic de Paloumère porte à 1 610 mètres sa tête calcaire. L'Arbas puise une partie de ses eaux sur les flancs du Paloumère, et descend par un vallon charmant sur lequel s'ouvrent d'autres plis verts et tranquilles. Nombreux mais menus sont les villages et les hameaux dans ce pays purement rustique, où la culture est variée.

Celle-ci l'est plus encore au long du Salat, dans la vallée large et ensoleillée. Vastes champs de pommes de terre, de maïs, de céréales égayés par les rangées de hautins. Les eaux ont per-

Digitized by Google

mis l'irrigation de prairies d'un vert puissant et doux. Au bord de la rivière, croissent des peupliers et des saules, dont la ramure forme une sorte de boule argentée. Vers Mauvesin-de-Prat, où les coteaux se rapprochent, les récoltes sont plus diverses et belles encore, les hautins escaladent de jolies pentes qui se haussent de degré en degré et deviennent la montagne.

Peu à peu, le pays se fait pastoral, les prairies dominent, non seulement dans le fond de la vallée, mais aussi sur les flancs ; ces grands pans de verdure sont d'une exquise fraîcheur. Beaucoup de villages dans ce large couloir ; à chaque instant on voit apparaître un campanile à fronton ou une flèche d'église. Hameaux très rustiques ; les murs gris aux contrevents sombres, les toits d'un rouge éteint, les fenêtres fleuries, le figuier familier planté devant la porte ou dans le jardin, leur donnent une grâce intime. Pas d'industrie, sinon dans les hautes collines de la rive droite où Betchat possède des ardoisières et, près de Saint-Lizier, à Taurignan-Vieux, où l'on exploite des carrières de pierre à aiguiser les faux. Jadis le Salat donnait la vie à sa vallée par le flottage des bois, industrie assez active. La rivière est encore classée comme flottable sur 11 kilomètres depuis Taurignan-Castet

Digitized by Google

jusqu'à Lacave et, de ce dernier point jusqu'à la Garonne, elle a place parmi les voies navigables sur 17 kilomètres. Rang purement honorifique : aucune navigation n'a lieu, aucun radeau ne descend depuis que le chemin de fer de Saint-Girons a été ouvert. Parfois on construit quelque batelet à Lacave ou à Bonrepaux et on le fait descendre à gré d'eau jusqu'à la Garonne. D'ailleurs, les rochers et les barrages d'usines qu'il faut franchir par les pertuis rendraient toute navigation impossible.

Cependant, il est question de restituer au Salat son rôle de cours d'eau flottable, même à partir de Salau, près de la frontière, pour amener les bûches à Saint-Girons [1].

Les collines se sont un moment écartées, faisant place à une plaine verdoyante, qui rappelle parfois, vers Caumont, les coins les plus heureux de la Normandie. Au delà dominent les cultures, d'une végétation exubérante, dans lesquelles s'alignent les hautins. Entre ces rangées de vignes s'en vont, doux d'allure, les petits bœufs gris, de race saint-gironnaise, soulevant derrière eux les chaumes blonds, par le soc de la charrue. Les prés, plus secs, sont fleuris de grandes mauves roses.

1. Voyez page 42.

Digitized by Google

La vallée se resserre : sur la rive droite, un abrupt coteau vient plonger dans les eaux du Salat. Une ville aux vastes constructions, ceinte de murailles éboulées, couronne l'escarpement. C'est Saint-Lizier, une des plus pauvres et des plus glorieuses cités des Pyrénées, l'antique

métropole religieuse du Couserans, sa capitale à l'époque romaine ; sous le nom de *Lugdunum Consoranorum,* elle était la cinquième des neuf cités maîtresses de la Novempopulanie [1].

1. Ces cités étaient les villes ou pays actuels de Bazas, Lectoure, Auch, Dax, Saint-Bertrand-de-Comminges, un point à déterminer chez les Boïates du pays de Buch, Eauze et Tarbes. Trois autres *cités* furent créées plus tard : Aire, le Béarn et Oloron.

Digitized by Google

Jusqu'à la Révolution elle demeura chef-lieu d'un diocèse, bien que les guerres l'eussent réduite à l'importance d'un gros village. L'évêché ne portait pas le nom de la ville, mais celui de la petite province, le Couserans. Il y avait deux *concathédrales,* c'est-à-dire deux églises épiscopales. Les évêques, comme ceux de Rieux [1], se piquaient de magnificence : l'un d'eux, Bernard de Marmiesse, fit élever dans la deuxième partie du XVIIe siècle un énorme palais, si vaste que le département a pu en faire un asile d'aliénés.

La suppression de l'évêché a hâté la décadence, bien que Saint-Lizier ait été désigné comme chef-lieu de canton, malgré son voisinage de Saint-Girons. La ville est assez peu commerçante pour qu'on ne l'ait pas dotée d'une gare, elle n'a qu'une simple halte pour l'arrivée et le départ des voyageurs. Si l'on défalque les aliénés et la population éparpillée dans la campagne, on compte à peine 500 habitants dans cette cité qui fut une des plus florissantes de Gascogne [2].

Au pied de l'antique bourgade, le Salat tour-

1. 38e série du *Voyage en France,* chapitre XIX.

2. Population totale, 1 273 habitants ; aliénés, 454 ; municipale agglomérée, 517.

Digitized by Google

billonne entre des rochers qu'il a rongés, creusés et contournés. Un pont franchit la rivière ; de là un chemin caillouteux et raide conduit à la ville déchue. Je n'ai pas pris cette voie et suis monté par une chaussée en pente plus douce qui prolonge la route de Saint-Girons. Là-haut, se montrent un beffroi et les grands bâtiments de l'asile. La ville s'annonce par la tour octogonale crénelée, lourde et sans grâce, de l'ancienne métropole diocésaine, dressée au-dessus d'une charmante abside romane dont certains détails classiques d'ornementation évoquent le souvenir de la cathédrale ruinée d'Alet[1]. Mais l'architecte a apporté plus de timidité dans ses emprunts à l'art antique. Un cloître roman avoisine l'église. La sacristie renferme une crosse épiscopale que l'on croit avoir appartenu à saint Lizier, l'évêque dont le nom remplaça celui de *Lugdunum* et qui sauva par ses prières la cité assaillie par les Wisigoths.

L'autre église concathédrale, Sainte-Marie de la Sède, moins intéressante, est un édifice de la Renaissance avec des réminiscences gothiques. Elle était préférée par les prélats à cause du voisinage de leur palais. La plupart de ses maté-

1. 39e série du *Voyage en France*, chapitre XII.

Digitized by Google

riaux proviennent de la cité romaine, l'église, l'évêché, le donjon qui les défendait, sont bâtis sur une partie de l'enceinte du *Lugdunum Consoranorum*. L'enceinte reste en grande partie debout, malgré les mutilations, avec ses douze tours, rondes ou carrées. Contre ces murs fut élevée la résidence où la cour presque princière des évêques du Couserans a été remplacée par des centaines de fous. Cet établissement est la principale source d'activité pour Saint-Lizier; il est éclairé à l'électricité et fournit la lumière au pauvre bourg moderne.

Celui-ci est tout menu, formé de rues étroites, montueuses et solitaires; une des anciennes tours de ville, percée d'une porte, devenue le beffroi, donne l'heure aux citadins qui semblent se dissimuler dans les bâtisses antiques bordant les voies désormais mornes, mais restées immuables d'aspect depuis le temps où les cortèges somptueux des prélats s'y déroulaient. Rares sont les boutiques. Un peu de vie existe au bord du Salat, un moulin construit à la Renaissance, avec la grâce de cette époque, y fonctionne encore. Une usine file la laine, une autre fait du papier.

Les habitants sont en grande partie cultivateurs; tout autour, la campagne est très verte,

Digitized by Google

bien cultivée, peuplée de hautins. On élève beaucoup de bétail, dont le lait est traité sur place par une beurrerie.

De la ville haute un chemin raide et abrupt, établi sur une partie de muraille romaine éboulée, descend au pont en ogive, construit au Moyen Age avec des débris romains ; une pierre porte encore une inscription antique. La ville, presque entière, est du reste bâtie avec des ruines. Souvent détruite au cours des guerres, elle a toujours été rétablie avec ces matériaux de *Lugdunum*.

Une demi-lieue à peine sépare Saint-Lizier de Saint-Girons ; de chaque côté du Salat, une route conduit au chef-lieu ; celle de la rive droite forme une adorable promenade entre de riches cultures et sous l'ombrage touffu des platanes.

Saint-Girons est très animé aujourd'hui : c'est le marché, les paysans affluent par tous les chemins apportant volailles, fruits, légumes, surtout des cèpes dont la production est si grande dans ces monts. En dépit de ce mouvement, la ville est de médiocre intérêt, surtout auprès de Saint-Lizier, malgré une population considérable pour la contrée, plus nombreuse même comme élé-

Digitized by Google

ment municipal aggloméré que celle de Foix[1]. Les rues sont larges, bordées de maisons peintes ou soigneusement crépies; ses trois rivières : Lez, Salat et Baup, abondantes et claires, retenues par des barrages, actionnent des usines; de belles promenades lui donnent de la gaîté.

Pendant la saison, l'animation est assez grande, car Saint-Girons est le point de départ pour les bains d'Audinac et ceux d'Aulus, plus fréquentés. De nombreux services de voitures vont dans les vallées : à Rimont, bastide fondée par les moines de Combelongue, à Massat, à Aulus, à Couflens et dans le Castillonnais ou bassin du Lez, que l'exploitation des mines fait développer. Le chemin de fer de la Bastide-de-Sérou et de Foix sera bientôt ouvert[2]; on va construire celui d'Oust, amorce de la voie transpyrénéenne qui doit relier directement Toulouse à l'Espagne, par un tunnel sous le port de Salau et celui de Castillon. Enfin, un tramway électrique unira Oust à Aulus. Quand ces lignes seront achevées, Saint-Girons sera un des points les plus vivants des Pyrénées.

La ville se prépare à cet avenir : ses hôtels

1. Population de Saint-Girons : 6 018 habitants, dont 5 233 agglomérés.

2. Il l'a été en 1902 et 1903.

Digitized by Google

sont excellents, celui où nous sommes descendus, sur la place, nous a fait un accueil très chaud ; les chambres émerveilleraient Arthur Young, s'il revenait en ce monde. Dans ses malédictions contre les auberges de France, il n'avait jamais atteint le degré de colère qu'il montre à l'égard de la *Croix Blanche*, « le plus exécrable réceptacle de saleté, de vermine, d'impudence et de vol qui ait jamais exercé la patience ou blessé les sentiments d'un voyageur ». Un porc anglais se détournerait avec horreur de ce cloaque « qui n'a même pas d'équivalent en Espagne » !

L'industrie est venue, elle s'exerce surtout sur la papeterie, notamment la préparation du papier à cigarettes. Les cours d'eau font encore mouvoir une scierie de marbre et une filature de laine. Les mines attirent aussi un mouvement important d'affaires à la gare de Saint-Girons. Les seules mines de plomb et zinc de Sentein et de Bulard déterminent un trafic de plus de 7 000 tonnes qui va s'accroître encore[1]. Le minerai de fer abonde près de Riverenert, où existe également le manganèse. Ces deux minerais pourront

1. 2 263 tonnes en 1900 ; 4 095 tonnes en 1901 ; 7 043 tonnes en 1902.

Digitized by Google

être exploités quand les voies ferrées seront achevées.

L'industrie et le passage des touristes modifient rapidement ce pays. Le Castillonnais, qui avait gardé des mœurs, des coutumes et des costumes bien particuliers, perd chaque jour de sa couleur locale, bien qu'il soit encore la région pyrénéenne où l'on rencontre les caractères les plus distincts. Mais rarement on retrouve le costume si pittoresque de la vallée de Bethmale, popularisé par la gravure et les albums ; en dépit de l'extrême dissémination des habitations sur le vaste territoire de cette commune dont aucun hameau ne porte le nom, toute originalité s'efface.

Il en est de même pour les autres vallées du bassin du Lez où les villages se pressent si nombreux, que le canton de Castillon ne comprend pas moins de vingt-six communes, pour la plupart populeuses. En amont du chef-lieu, dans la partie la plus reculée du pays, l'exploitation des mines de Sentein amène une activité constante. Les mines s'ouvrent au fond de cette charmante vallée de Biros dont Sentein est le centre principal, mais bien au delà encore du bourg de Sentein. Les ateliers pour la préparation du minerai sont à Eylie, hameau situé à 6 kilomètres au sud

Digitized by Google

et relié aux mines par un câble. L'entrée des galeries est à 2 000 mètres d'altitude. Plus de cent cinquante ouvriers travaillaient à la mine en 1901, et l'année suivante la production avait presque doublé.

Nombreux aussi sont les villages de la vallée de la Bouigane autour desquels la population s'éparpille en d'innombrables hameaux ou maisons isolées. Mais le nombre d'habitants décroît. Avant la guerre, les vingt-six communes du Castillonnais comptaient plus de 17000 âmes, aujourd'hui elles en possèdent 13625. Cependant la diminution a été faible pendant les cinq années qui séparèrent les deux derniers recensements : 306 seulement. Comparé au reste de l'Ariège, le canton semble arrêté dans la voie de la dépopulation.

Digitized by Google

II

LES VALLÉES DE MASSAT ET D'AULUS

Le Salat en amont de Saint-Girons. — La fontaine de Job. — Papier à cigarettes. — Lacourt. — La vallée de l'Arnac. — Massat et la mendicité. — L'émigration. — La vallée du Garbet. — Vic. — Oust. — Les pierres à aiguiser. — Ercé. — Aulus et ses thermes.

Aulus. Août.

La vallée du Salat, en amont de Saint-Girons, est une des plus belles des Pyrénées, la plus belle peut-être par la fraîcheur et la variété de ses productions agricoles; elle rappelle les vallées de Savoie dans la moyenne montagne et le Graisivaudan autour de Grenoble. Les monts, tapissés de prairies et de cultures, semblent escaladés par les hautins. Un petit mont près d'Eycheil [1] semble barrer le passage, mais l'obstacle n'a rien de tragique : il est couvert de grands noyers à la base; plus haut sont des champs de pommes de terre dans lesquels s'ali-

1. *Eichel* sur la carte d'état-major.

Digitized by Google

gnent les rangées de vignes grimpant aux arbustes tuteurs. Au pied est une des grandes usines du Salat, la fabrique de papier à cigarettes de la Moulasse, établissement modèle, d'aspect monumental, construit sur l'emplacement d'un des vieux *moulins à papier* qui bordaient jadis les cours d'eau. Là se prépare le papier Job, dont le nom a été créé de toutes pièces par les consommateurs : le premier fabricant, M. Jean Bardou, avait simplement mis ses initiales sur ses cahiers en les séparant par un losange : J◊B. Le losange fut lu *o* et fit JOB. Le nom a si bien été admis, que les sources de la Moulasse, qui alimentent l'usine, sont devenues les sources de Job, pour les gens du pays. L'établissement reçoit toute sa force par la transmission électrique, l'énergie étant fournie par des usines établies sur le Salat, à l'Arial et à l'ancienne forge de Lacourt. Cent cinquante ouvriers sont employés dans l'usine, près de trois cents travaillent à Perpignan à la mise en cahiers ; la maison centrale a son siège à Toulouse.

La Moulasse est la dernière grande usine de cette vallée du Salat où l'on pourrait multiplier les prises de force et qui deviendra peut-être une source de richesse pour le Couserans, quand

Digitized by Google

on imitera le Dauphiné et la Savoie dans l'utilisation de la « houille blanche ».

Dans la vallée désormais rétrécie, le paysage devient plus riant encore, le Salat court de barrage en barrage entre des monts adorablement verts, de forme conique. La vallée profonde du Nert s'ouvre sur la rive droite, offrant perspective sur les monts que recouvre la forêt de Riverenert dont le sol recèle de si grandes richesses métalliques. Ce beau bassin est couvert d'une multitude de hameaux appartenant aux deux communes de Riverenert et d'Encourtiech. A l'entrée, les vicomtes de Couserans avaient bâti la forteresse qui leur servait de résidence et qu'ils préféraient au bourg de Massat, lointain et froid, siège de l'administration.

Un petit épanouissement a permis au village de Lacourt de s'étendre au bord du Salat ; jadis animé par ses forges, il possède encore une filature et des carrières de plâtre. Un donjon, le Martrou, domine le petit bourg, ses campagnes vertes et heureuses et l'entrée de la gorge austère de Ribaouto, qui se prolonge jusqu'au confluent de l'Arac d'où part l'embranchement de route qui va desservir Massat et, par le col de Port, ouvert à 1 249 mètres, descendre sur Saurat et Tarascon.

Digitized by Google

Cette vallée de l'Arac est une de celles où se sont le mieux conservées les vieilles mœurs du Couserans, plus curieuses que louables : l'esprit de mendicité en est le fond. Les bords de l'Arac que l'on atteint après avoir franchi le Salat sur le pont de Kercabanac, arche unique d'une belle envolée, sont parmi les parties les plus pittoresques du Couserans. La vallée, bien orientée de l'est à l'ouest, est fraîche, cultivée avec soin, tapissée de prairies, de bois de frênes et de hêtres. Au delà de Soulan, elle devient un défilé superbe entre de grandes roches de teintes ardentes, enveloppées de bois, et s'élargit en l'ample bassin de Massat, formé par la réunion de vallons. Au confluent de plusieurs de ces ruisseaux est le gros bourg de Massat, une des trois communes du Couserans qui groupent plus de 1 000 habitants dans l'agglomération[1]. Longtemps centre administratif de la petite province dont Saint-Lizier était la métropole religieuse, ce n'est plus que le chef-lieu d'un canton, très vaste si les organismes communaux sont peu nombreux.

La population du pays de Massat est pauvre ; elle comprend un grand nombre d'émigrants

1. Les autres sont Saint-Girons et Seix. La commune de Massat compte 3 014 habitants, dont 1 016 au chef-lieu.

Digitized by Google

temporaires; jadis elle fournissait beaucoup de montreurs d'ours, mais c'est une industrie disparue. Il reste nombre de colporteurs; au moment des vendanges dans le Bordelais et le Languedoc, c'est un exode presque général de montagnards. Ces mœurs migratrices n'ont pas développé le sentiment de la dignité parmi les habitants : l'étranger qui s'aventure sur le grand chemin est l'objet de sollicitations incessantes, partout les mains se tendent vers lui pour demander l'aumône.

Les autres habitants du Couserans, qui n'ont cependant guère plus d'amour-propre, ont fait une amusante légende sur les gens de Massat. Ils racontent que Jésus-Christ se promenant avec saint Pierre au point où l'Arac se forme de toutes les eaux descendues des monts, façonna un morceau d'argile sous la forme humaine et, sur la demande de son disciple, donna la vie à cette pâte afin de peupler ce désert. L'homme ainsi créé regarda autour de lui. Apercevant les deux pèlerins, il leur tendit la main en disant : — *Balhats-me un sol, mes bons messius, se bous plaist.*

Ce n'est pas la vallée de Massat seulement qui donne ce spectacle, celles d'Oust et d'Aulus n'ont rien à lui envier. D'ailleurs, la mendicité

Digitized by Google

ne revêt pas uniquement cette forme classique, elle s'est modernisée en quelque sorte. Chacun sait que le département alloue des indemnités pour secours de route, sinistres, pertes de bestiaux, etc. Nulle part on ne se dispute plus âprement ce pauvre gâteau, les autorités sont incessamment l'objet de sollicitations.

L'industrie, qui pourrait donner une existence moins précaire, est absente au bord de l'Arac. Quelques moulins ou scieries, une ou deux modestes filatures de laine et c'est tout. Aussi le canton se dépeuple-t-il. De 15 000, il y a trente ans, le nombre des habitants est descendu à 12 315. Une partie des émigrants s'en vont dans l'Amérique du Sud, notamment à Buenos-Ayres ; la vallée d'Oust fournit également beaucoup de colons à l'Argentine.

Le pays de Massat est un de ceux qui ont été étudiés avec le plus de soin. M. Pasquier, archiviste de l'Ariège, lui a consacré une notice signalant ses mœurs jadis curieuses, mais de plus en plus atténuées. Cependant, la jeunesse continue à danser la bourrée sur le rythme d'une chanson parfois leste, dite par un jeune homme, et que les danseurs accompagnent en faisant claquer leurs doigts.

La vallée n'est pas très visitée par les touris-

Digitized by Google

tes, aucun service de voiture ne parcourant en entier la belle et curieuse route de Tarascon à Saint-Girons, et l'on ne trouve pas de sources thermales attirant la foule comme au long du Garbet. Sur cette dernière rivière, les eaux si efficaces d'Aulus déterminent un mouvement actif pendant l'été ; le tramway électrique accroîtra encore le nombre des visiteurs.

Le Garbet se mêle au Salat en amont du confluent de l'Arac ; pour atteindre la vallée de cet affluent, la route remonte la rivière maîtresse au fond de la gorge, si étroite qu'elle doit trouer le rocher par un tunnel. Le val s'élargit vers le hameau de Saint-Sernin, groupé autour d'une charmante église romane aux modillons sculptés, et plus encore à Soueix, centre assez considérable. Dans ce bassin descendent de nombreux ruisseaux ; le Salat reçoit le Garbet à Vic, très humble village qui fut, dit-on, une station romaine. La cité antique aurait vécu assez longtemps pour que Saint-Girons ait porté le nom de Bourg-sous-Vic. La déchéance est complète, il n'y a pas 100 habitants dans le hameau actuel. Aucun vestige de la ville disparue ; l'église romane est modeste. Un orme de Sully abrite le petit temple sous sa ramure centenaire.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le chef-lieu de cette partie de la vallée est entre le Salat aux claires eaux et le Garbet, mais au bord de cette dernière rivière. Ce fut aussi une cité romaine, une de ces nombreuses *Augusta* qui sont devenues *Augst, Aoste, Aouste,* etc. Ici la déformation a donné *Oust*. Le bourg, fort exigu, a gardé une vieille tour et quelques débris de remparts. L'église est intéressante.

Oust constitue un centre purement rural; la seule fabrication — que l'on retrouve d'ailleurs, plus importante, au Castet, près d'Aleu dans la vallée de l'Arac — est celle des pierres à aiguiser les faux. Les nombreux troupeaux qui pacagent l'été dans les montagnes alimentent une fromagerie installée à l'issue du bourg. L'enseigne de cette petite usine agricole est encadrée par l'image de deux ours, sans doute une allusion à l'ancienne industrie de l'élevage des plantigrades dont je vais voir les derniers vestiges à Ustou.

La route d'Aulus monte au long du Garbet, dans une vallée riante mais infestée par la mendicité. De chaque maison sortent des enfants; ils courent après notre voiture en tendant la main et chantent, sur un rythme exaspérant qui voudrait s'accorder avec les grelots des chevaux :

Un p'tit sou, siou plaît, m'ssius !
Un p'tit sou, siou plaît, m'ssius !

Digitized by Google

Et cela sans trêve, pendant des kilomètres. Roger Delombre, mon jeune compagnon de route, que cela amuse, jette des poignées de gros sous dans les ruisseaux, au milieu des herbes hautes. La marmaille s'y rue, patauge dans la vase, s'écorche les mains dans les buissons et reprend l'infernale poursuite qui gâte pour le touriste les plus riants paysages.

Même à travers Ercé, gros et florissant village, cette persécution continue. Ercé borde la route, dans un bassin très vert; tout autour les pentes des montagnes sont couvertes d'une multitude de chalets à toits de chaume qui servent à engranger le fourrage pour l'hiver. Çà et là de petites chapelles jalonnent le chemin; l'une d'elles possède une exquise porte romane. Le cadre est heureux : des monticules boisés, des champs de maïs, des prés verts, des ruisseaux bordés de frênes, puis une multitude d'habitations disposées en hameaux ou éparpillées. Ce tableau contraste étrangement avec la mendicité affligeante. Au fond, de hautes cimes neigeuses font cortège à un pic superbe, le pic de Montcalm ou le pic d'Estat, sommets que la pluie de ces derniers jours m'avait empêché d'apercevoir.

Dans le bassin d'Ercé, qui fut un lac, aboutit un ruisseau descendu par une gorge peuplée de

Digitized by Google

chalets et qui naît au pic d'Éret, derrière lequel dort le lac marécageux de Lhers. Au long du Garbet, le pays se fait peu à peu plus âpre, le torrent a rongé ses rives, creusant parfois des grottes dans la gorge friable. La route, montueuse, très raide souvent, bordée de hameaux, va d'épanouissement en épanouissement jusqu'au bassin plus large d'Aulus, ancien lac comme celui d'Ercé et ayant mieux gardé l'apparence lacustre. Le paysage est majestueux mais sévère et froid ; pour profiter de la meilleure exposition, le village d'Aulus s'est porté sur le versant nord de la vallée ; il groupe étroitement ses maisons sur les pentes. La ville d'été est au bord du Garbet, où sourdent les sources minérales qui attirent chaque année de nombreux baigneurs. L'établissement et le casino ont été conçus sur d'amples proportions ; les hôtels sont nombreux sur chaque rive. Aulus est surtout une station pour les malades, on y traite bien des infirmités humaines qui y trouvent un soulagement. Les eaux sont exploitées seulement depuis le commencement du XIXe siècle, mais les travaux d'aménagement ont fait découvrir des médailles révélant que les Romains en firent usage.

Le bourg est malheureusement dans une impasse. La route carrossable ne va pas au delà,

Digitized by Google

bien qu'elle soit classée comme chemin de grande communication de Foix à Seix par Vicdessos. Mais, sur le versant de l'Ariège, elle ne dépasse pas Saleix. Ce chemin, lorsqu'il sera enfin accessible aux voitures, au lieu d'être seulement utilisable par les mulets, ouvrira aux touristes un massif montagneux peu fréquenté jusqu'ici et qui mérite cependant une visite par ses grands pâturages et ses lacs, assez étendus pour des nappes pyrénéennes. Les plus vastes de ces vasques s'étendent dans les vallons solitaires creusés au pied du pic de Bassiès. Le lac de Bassiès alimente un torrent qui plonge par de belles cascades dans le Vicdessos ; un autre, le lac de Garbet, but de promenade pour les baigneurs d'Aulus, donne également naissance à un torrent de cascades : c'est l'origine de la rivière d'Aulus, le Garbet.

La route, depuis si longtemps projetée, deviendra sans doute indispensable lorsque le chemin de fer électrique atteindra la station balnéaire et quand les recherches de minerai de plomb argentifère auront abouti à faire exploiter les gisements du Pouech d'Aulus. Cette montagne, à mi-chemin entre le bourg et le lac du Garbet, semble particulièrement riche. Sur la rive opposée du torrent, il y eut d'ailleurs des exploitations

Digitized by Google

importantes. Un hameau nommé Castelminier a survécu à un centre plus considérable ruiné par les Sarrasins. Les Romains exploitaient ici des mines de plomb argentifère. En montant au port de Saleix, où passe le chemin de Vicdessos, on trouve d'autres mines abandonnées, celle de la Core et celle des Argentières, au nom significatif. Le col qui domine ces antiques exploitations s'ouvre à 1 801 mètres[1].

1. Sur la région de Vicdessos et le versant oriental de ces monts, voyez la 39e série du *Voyage en France*, chapitres XV et XVI.

Digitized by Google

III

LES OURS D'USTOU

Le col de Latrape. — La vallée d'Ustou. — L'éducation des ours. — Une dot peu banale. — Le dernier ourson — La vie pastorale en Couserans. — Tentatives de progrès. — En remontant le Salat. — Exploitation d'une forêt espagnole. — Le flottage sur le Salat.

Seix. Août.

Le temps est beau, le ciel pur, nous nous décidons à nous rendre d'Aulus à Ustou à travers la montagne. Le sentier traverse le Garbet et s'élève par des pentes nues au-dessus du ravin profond que parcourt le torrent de Fouillet. Bientôt on pénètre au sein d'un bois touffu de hêtres pour descendre dans le lit de ce gros ruisseau venu, par une série de cascades, du lac d'Aubé, endormi non loin de la frontière d'Espagne, au pied du pic de Mède. Et le chemin s'élève jusqu'aux pâturages peuplés de chalets, tantôt à travers les pelouses, tantôt au fond de ravines, jusqu'au col de Latrape, d'où la vue

Digitized by Google

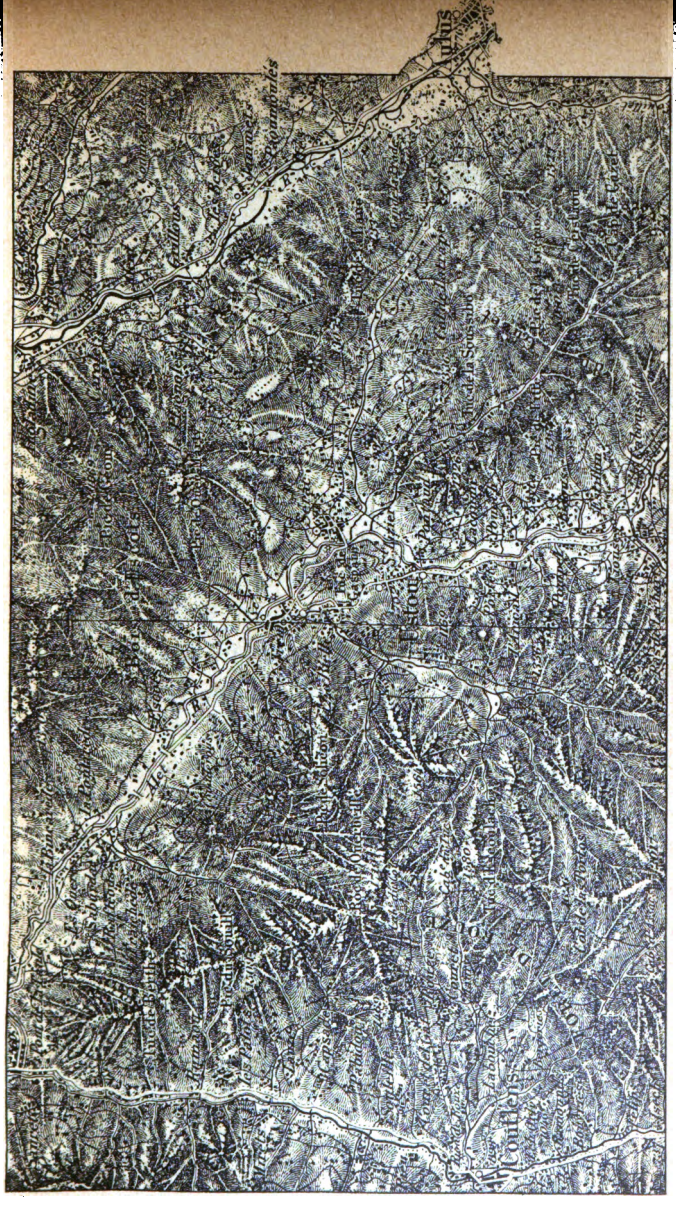
s'étend sur la vallée d'Ustou, étroite et profonde, et de grands monts neigeux dont le point culminant est le superbe mont Vallier.

Sur le versant d'Ustou se creuse un vallon, parcouru par un sentier muletier bordé de granges où les montagnards travaillent activement à amasser le foin. Sur les vastes pelouses, faucheurs et faneuses abattent ou entassent l'herbe parfumée. Des sources naissent qui, bientôt, forment un ruisseau jaseur, abondant et clair, rapidement accru.

La pente est raide; le chemin, pavé d'énormes pierres, devient presque vertical. Nous ne le descendons pas sans précautions, pendant que des femmes chargées de fagots, les pieds nus, le suivent en courant.

La vallée d'Ustou est au-dessous, conque adorable d'un vert puissant, parsemée de jolis villages : Sérac, Saint-Lizier-d'Ustou, le Treim, et de petits hameaux qui couvrent de leurs habitations blanches le fond et les pentes. Le premier de ces groupes d'habitations, Sérac, est, m'a-t-on dit, le séjour des éleveurs d'ours. A peine entré dans ce hameau aux rues déclives et boueuses, je me suis mis en quête de ces étranges industriels. Hélas ! encore une tradition perdue ! Dans toute la commune d'Ustou il n'y a plus qu'un ourson au

Digitized by Google



Digitized by Google

dressage. Heureusement il habite Sérac et je puis le voir.

Une fillette nous conduit à la grange où le petit animal est enfermé. C'est un bébé encore, mais déjà son esclavage est marqué par un anneau dans les narines, qui servira au dompteur pour le mater. L'ourson, debout sur ses pattes de derrière, se dandine et sautille sans cesse, comme s'il était atteint de la danse de Saint-Guy. Notre visite semble lui plaire : il sollicite les caresses, se roule à nos pieds. Il sera facile à dresser, nous dit-on.

Jadis la plupart des maisons, à Sérac surtout, avaient un ours que l'on instruisait à danser, à faire l'aimable, à porter un bâton. Les pauvres bêtes, grâce à leur anneau nasal, se laissaient conduire ; elles étaient pour la plupart des villages de France un sujet d'émerveillement ; nombreux furent les montreurs d'ours. L'industrie était si répandue à Ustou, qu'il était d'usage de donner un ours en dot à chaque fille à marier. Aujourd'hui, tout cela est perdu : peut-être ai-je vu à Sérac le dernier élève. Pourtant on rencontre parfois encore sur les grandes routes quelque ours captif mené par son maître, au grand effroi des animaux domestiques.

Ces plantigrades ne sont pas chassés sur le

Digitized by Google

versant français, il s'en trouve rarement dans les montagnes d'Ustou. Les dresseurs allaient s'approvisionner en Espagne, où les forêts conservent encore d'assez nombreux échantillons de l'espèce.

La population d'Ustou est donc réduite maintenant à la vie pastorale. Il y a peu de cultures, mais beaucoup de prairies dont le fourrage alimente, pendant l'hiver, les animaux descendus de la haute montagne. Les troupeaux sont réunis par groupes de hameaux ou de huit ou dix familles et conduits dans les *vacants* où chaque mémbre de cette sorte d'association est à son tour chargé de la garde. Le soir, les vaches sont ramenées et traites près de la cabane où gîtent les pasteurs ; on fabrique sur place le fromage et le beurre dont le produit est partagé entre chaque famille. C'est d'ailleurs le mode d'exploitation en usage dans toutes les hautes vallées du Couserans. Il rappelle d'assez loin les fruitières du Jura et n'incite pas à soigner le troupeau : on répartit les produits par tête d'animal et non au prorata du lait fourni.

Le bétail est une sous-variété de la race gasconne, dite saint-gironnaise, dont les comices agricoles s'efforcent de maintenir la pureté.

Il y a beaucoup à faire, si l'on veut déve-

Digitized by Google

lopper cet élevage qui devrait être le salut pour ce pays en voie de dépeuplement. Les coutumes pastorales anciennes ne répondent guère aux besoins modernes, et le paysan montagnard ne peut assurer une existence devenue compliquée. C'est pourquoi il émigre, car il n'accepte plus aussi gaillardement ou passivement la misère que par le passé. Ayant pris contact avec les villes et les riches régions vignobles, il fait un rapprochement entre la vie facile en bas pays et la sienne. Voyant avec quelle peine il arrive à gagner une pauvre subsistance, comparant ses privations à l'aisance du pays où l'amenèrent le métier militaire ou les vendanges, il cherche à s'évader de la montagne qu'il estime marâtre.

Et pourtant il pourrait avoir une existence plus heureuse s'il savait borner la quantité de bétail à ce qu'il en peut nourrir, s'il consentait à utiliser plus pratiquement le lait de ses troupeaux. Mais partout, dans l'Ariège, on trouve sur chaque domaine trois fois plus d'animaux que le sol n'en peut faire subsister; on obtient donc des bêtes maigres, aussi peu productrices de viande que de lait, donnant par suite un revenu insuffisant.

Cependant, nulle part on n'a mieux étudié et résolu — en théorie — le problème de la réno-

Digitized by Google

vation des pâturages et des animaux qui les parcourent. Le service des forêts a démontré par l'exemple que l'on pouvait augmenter dans de fortes proportions l'étendue des pelouses et la quantité d'herbe qui peut y croître. Mais on se heurte à une invincible routine, malgré l'intelligente participation de l'assemblée départementale et de quelques communes aux tentatives faites jusqu'ici.

Le tableau de la situation actuelle et de ce l'on a entrepris pour y remédier a été fait dans une des notices publiées à l'occasion de l'Exposition de 1900. L'auteur, M. Campardon, inspecteur des forêts, a donné à ce sujet des renseignements du plus haut intérêt ; je résume ce qui s'applique au Saint-Gironnais, c'est-à-dire au Couserans.

L'arrondissement couvre une superficie de 120 029 hectares ; la population, y compris celle des villes, atteint 72 699 habitants[1]. En tout autre pays, dans le Centre ou dans le Nord, un tel nombre d'individus vivrait fort à l'aise sur une surface aussi considérable, mais il y a 35 095 hectares de bois, 47 875 hectares de pâtures et rochers ; il reste donc pour territoire agricole

1. Recensement de 1901.

Digitized by Google

38 059 hectares d'un sol maigrement productif, sauf dans les parties bien exposées du cours inférieur du Salat et du Lez. La culture est difficile par suite du manque de routes et de chemins pour atteindre des champs dont beaucoup sont à une altitude de 700 mètres.

Ce territoire arable est insuffisant, aussi la vie pastorale prédomine-t-elle. Chaque hameau, chaque métairie a ses étables où, pendant l'hiver, les animaux sont entassés dans des conditions d'hygiène déplorables. L'air, la lumière et la litière font défaut ; la nourriture est avarement mesurée ; si l'hiver se prolonge, c'est la disette, car le nombre des bêtes est hors de proportion avec les ressources en fourrage.

Dès que le temps s'adoucit, on fait sortir un instant les animaux pour les envoyer pacager dans les prairies ou les vacants ; trop nombreux pour l'espace, ils abîment le sol et ruinent le gazon. Enfin la neige disparaît peu à peu, les vaches montent dans la montagne jusqu'à la zone des forêts qui s'étend de 700 à 1 700 mètres ; chaque jour elles rentrent dans des granges disposées à cet effet.

Du 1er au 15 juin commence le grand exode ; les pâturages supérieurs sont dégagés, on y mène les animaux qui vivront alors en plein air

Digitized by Google

jusqu'au 15 ou 20 septembre. Pendant cette période de pacage sous la garde des bouviers, les montagnards font autour de leurs hameaux et des granges la récolte des foins qui permettra de nourrir le troupeau — insuffisamment — pendant l'hiver suivant.

Les hauts pâturages sont gaspillés, et, surtout, ils ne sont pas entretenus. Les genévriers et les rhododendrons les envahissent de leurs touffes sans que le montagnard en ait cure. Les agents des forêts leur ont cependant montré comment on pouvait détruire ces arbustes par l'écobuage et faire servir les cendres à fertiliser les prairies; ils ont enseigné les irrigations et démontré que l'on pouvait ainsi accroître la quantité et la qualité des herbes. On a vu, on a compris, mais on n'a pas imité: les chenaux d'irrigation tracés par les forestiers sont abandonnés, on laisse s'envaser les abreuvoirs; nul n'entretient les sentiers qui rendaient facile l'accès de la montagne. L'incurie des pâtres dépasse tout ce que l'on peut imaginer.

C'est désespérant. Pourtant on voit luire quelque espoir. Sur plusieurs points, les communes où les associations pastorales fournissent des travailleurs et même des subsides, les misérables tanières où s'abritaient les pâtres, « huttes pres-

Digitized by Google

que coniques, nommées *orrys,* recouvertes de terre dont ne se contenterait aucune peuplade sauvage », a dit M. l'inspecteur Cardot, ont été en deux ou trois endroits remplacées par des abris bien construits et couverts. Peut-être arrivera-t-on à généraliser ces progrès, mais il faudra bien des années. L'apathie atteint un degré inouï : ainsi on n'a pu décider les pâtres à étendre les déjections des bestiaux autour des parcs et une quantité considérable d'engrais est perdue, au grand détriment des pâturages. L'argent consacré à prêcher d'exemple est loin encore de porter intérêt[1].

Aussi le pays continue-t-il à se dépeupler. Dans la vallée d'Ustou, la diminution est énorme : on y comptait plus de 3 000 habitants il y a trente ans, le nombre est réduit à 2 138. L'émigration, il est vrai, a été causée surtout par la disparition des forges et l'abandon des mines. On va reprendre en grand l'exploitation des gisements de plomb et de zinc de Carboire ; peut-être ramènera-t-elle la vie.

Les principaux hameaux de la commune entourent un mamelon isolé, le Tuc-de-Gaspard,

1. En 1900, on avait déjà employé dans le Saint-Girondais 24 708 fr. à améliorer les pâturages sur les terrains domaniaux et 7 733 fr. sur les terrains communaux.

Digitized by Google

qui porte sur ses flancs Saint-Lizier-d'Ustou, principal centre de la commune, prolongé par les hameaux de Bielle et du Treim. Au-dessous, la vallée n'a plus que de petits groupes d'habitations, mais fort nombreux, au long de l'étroite et charmante rivière que longe une route bien entretenue et tracée. A l'issue de ce long couloir, voici la Hount-Santo (la *Fontaine sainte*), voisine d'une chapelle où l'on vient de loin en pèlerinage, même d'Espagne, pour demander la pluie. Un peu au-dessous, l'Aleth atteint le Salat dans un étroit défilé que franchit le pont de la Taule.

Le Salat descend de la frontière en bondissant. Il a traversé Couflens, village dont la population émigre presque tout entière l'hiver pour aller travailler dans la plaine. Là doit passer un jour le chemin de fer transpyrénéen qui reliera Saint-Girons à Lérida par le port de Salau. En attendant, il n'y a qu'un chemin muletier à partir de Salau. Mais on améliore ce passage jusqu'au pied du col où vient de se créer un village de bûcherons pour l'exploitation de la forêt espagnole de Bonabé. La société française qui a entrepris la mise en valeur des bois a nivelé un plateau à 6 kilomètres de Couflens pour y installer le hameau comprenant, outre les ha-

Digitized by Google

bitations, une forge, une scierie et un four de boulanger. Les bois viennent d'Espagne par un câble et sont destinés à alimenter une fabrique de pâte à papier. Les trains aériens ont un point d'arrêt à la frontière et un autre à mi-chemin du hameau. On peut transporter des troncs de 12 mètres de long sur $0^{m},80$ d'équarrissage et d'un poids de 1 200 kilogrammes. La ligne a 10 kilomètres de longueur. Le torrent actionne le câble et la dynamo pour l'éclairage.

La question des transports jusqu'au chemin de fer reste grave, surtout pour les produits de faible valeur; les créateurs de cette belle organisation viennent de la trancher en obtenant que le Salat soit classé comme flottable à bûches perdues depuis Salau jusqu'à Saint-Girons. Malgré l'hostilité de quelques usiniers, les ingénieurs et le conseil général de l'Ariège ont favorablement accueilli cette demande. Le Salat va donc donner aux Pyrénées le spectacle curieux du transport des bois par bûches courant à gré d'eau[1].

Le Salat, au-dessous du pont de la Taule, coule dans une vallée qui n'est qu'une gorge

1. Sur le flottage des bois, voyez surtout la 1re série du *Voyage en France*, chapitre Ier, et la 25e série, chapitre XIII.

Digitized by Google

étroite et sombre s'entr'ouvrant à Seix, bourg considérable pour la région, auquel de hautes maisons peintes, à galeries, donnent l'allure d'une petite ville. C'est le plus grand centre du bassin, une des trois communes de l'arrondissement qui ont plus de 1 000 habitants agglomérés[1]. L'église, semblable à une forteresse par ses créneaux et ses mâchicoulis, remonte seulement au XVIIe siècle. Le Salât et les ruisseaux donnent quelque vie à la commune en faisant mouvoir des moulins, des scieries, des cardages et des filatures de laine. La population répandue dans les vallées et les vallons est surtout pastorale ; elle possède d'importants troupeaux qui passent l'été dans la haute montagne, jusqu'à la frontière d'Espagne. Un petit établissement de bains exploite des sources minérales utilisées par les gens du pays.

De Seix à Oust, il y a moins d'une demi-lieue à parcourir au bord du Salat par de riantes et fraîches campagnes.

1. 3 068 habitants, dont 1 276 agglomérés.

Digitized by Google

IV

LE COMMINGES PYRÉNÉEN [1]

La Garonne à Saint-Martory. — En Nébouzan. — Saint-Gaudens. — La vallée d'Aspet. — Valentine. — Le pays de Rivière. — Montréjeau. — Apparition de Saint-Bertrand-de-Comminges. — Histoire de la cité déchue. — Lyon des Convènes. — Valcabrère. — Arrivée à Saint-Bertrand. — La ville. — La cathédrale. — Barbazan et son bassin. — La commune de Sauveterre.

Montréjeau. Août.

La vallée de la Garonne, en amont du défilé de Boussens et de Roquefort, est une admirable chose. Si le fleuve n'est encore qu'un puissant torrent, les campagnes qu'il parcourt offrent une extrême fraîcheur de végétation. Des prés, des cultures variées, la vigne en hautins, couvrent le large plan et montent aux flancs des collines s'exhaussant en montagnes vers le sud. Dans la partie la plus large, Saint-Martory s'étend en croix dans la plaine ; sa principale

1. Le Bas-Comminges est décrit dans la 38e série du *Voyage en France,* chapitres XIX et XXI.

Digitized by Google

rue aboutit à une porte triomphale accédant à un pont ayant un autre arc de triomphe à l'extrémité ; ce pont est un de ces ouvrages qui émerveillaient Arthur Young, tant par leur magnificence que par leur fréquentation presque nulle. Au bord du fleuve, un château de la Renaissance se mire dans les eaux rapides. La caserne de gendarmerie est un monument singulier construit avec des matériaux provenant de l'abbaye de Bonnefont, qui ont permis de loger les braves gens de la maréchaussée dans un édifice roman.

L'abbaye était dans le massif de collines de la rive gauche, que longent la route et la voie ferrée, tandis que la Garonne frôle au sud les hauteurs du pays d'Aspet. Large passage que parcoururent bien des armées et que les ruines de forteresses semblent surveiller encore. Le plus fier de ces castels occupe un coteau isolé de la rive droite, c'est Montespan, déjà ruiné au moment où la trop fameuse marquise rendait ce nom célèbre ; une tour ronde, un pan de muraille, la base d'une tour carrée empanachés de lierre constituent un des beaux décors de la vallée.

Celle-ci s'élargit de plus en plus jusqu'à Saint-Gaudens. Ce fut la partie la plus prospère et la plus riche du petit pays de Nébouzan, si singulièrement composé de territoires enclavés dans le

Digitized by Google

Comminges et le Bigorre [1]. Au milieu de la plaine on a pu tracer la grande route absolument droite, sur plus de deux lieues, mais à l'écart des villages. La chaussée s'infléchit pour traverser les jardins de Saint-Gaudens et atteindre la petite ville, si fièrement assise au rebord d'une terrasse, en vue des Pyrénées.

Ce n'est guère qu'une façade, l'ancienne capitale du Nébouzan, mais elle a de la grâce et même de la majesté. Le coteau, régulièrement taillé, présente au soleil du midi l'église, l'hôtel de ville, de belles habitations particulières et un mail planté de grands arbres. A l'intérieur, la ville est simple, élégante et propre. L'église est un bel édifice de style ogival flamboyant, restitué de nos jours dans sa pureté. Les autres édifices n'attirent guère l'attention.

Enveloppée de beaux boulevards, regardant vers le grandiose tableau des Pyrénées, Saint-Gaudens est un aimable et tranquille séjour. Une petite garnison d'infanterie lui donne un peu de vie. L'industrie est de faible importance, il reste à peine des vestiges du travail de la laine qui enrichit la ville jusqu'aux guerres de reli-

1. Sur la partie du Nébouzan au nord de Saint-Gaudens, voyez la 38e série du *Voyage en France*, chapitre XX.

Digitized by Google

gion. Mais les villages des bords de la Garonne, notamment Miramont et Valentine, filent encore la laine et, comme Saint-Gaudens, font le tricot à la machine et à l'aiguille. Toutefois, cela ne constitue pas un centre manufacturier selon la valeur moderne du terme. La plus importante des productions locales est celle des ceintures de laine d'un usage si général dans le Midi, la marine et une partie de l'armée.

L'influence commerciale de la cité maîtresse du Nébouzan lui vient de son rôle de point d'échanges pour des contrées bien diverses : vallée de la Garonne, pays de Rivière, Nébouzan et Quatre-Vallées, avant-monts pyrénéens du Comminges et du Couserans. Ses nombreuses foires sont le rendez-vous pour les habitants de ces régions aux productions si variées. Les unes sont consacrées plus spécialement aux chevaux, d'autres aux moutons ; à la fin de juillet, il se tient même une foire aux chiens.

Parmi les campagnes de Saint-Gaudens, la vallée pyrénéenne du Ger ou d'Aspet est la plus directement dans la sphère d'influence de la ville, mais c'est un pays purement rural, sans industrie et peu visité encore, bien qu'il y ait de petits établissements thermaux à Encausse et à Gantiès. Les granits constituent une partie

Digitized by Google

du sol et se révèlent au visiteur par de beaux massifs de châtaigniers et la culture du seigle.

La terrasse de Saint-Gaudens se rapproche de la Garonne au-dessus du village de Valentine, bâti au pied des hauteurs de la rive droite. Cet étranglement forme un court défilé, en amont duquel la vallée s'entr'ouvre en une vaste plaine à laquelle on donne le nom de Valentine, mais qui est aussi restée, dans le langage courant, le pays de Rivière, terme si commun dans la région garonnaise [1]. Le nom est du reste si vivace, que de nombreux bourgs ou villages portent le surnom de Rivière : Labarthe-de-Rivière, Cier, Martres, Pointis, Villeneuve-de-Rivière, etc.

Plaine déjà opulente et féconde, mais à laquelle manquent les eaux d'irrigation. Un projet de canal, dit du Bazert, permet d'espérer que ce large bassin aura bientôt les moyens d'accroître encore sa prospérité. On doit prendre les eaux à la Garonne et les répandre sur 2 000 hectares; le canal principal aura 20 kilomètres de développement, en amont et en aval de Saint-Gaudens.

Le plus gros centre de la plaine, Labarthe-de-

1. Voyez dans la 32e série les chapitres XIV, consacré à la Rivière-Verdun, et XV, relatif à la Rivière montalbanaise; dans la 30e série le chapitre XV, concernant la Rivière-Basse.

Digitized by Google

Rivière, est précédé par une pile de maçonnerie due aux Romains; elle a bien exercé la sagacité des archéologues. Le bourg, assis au pied de hautes collines rocheuses en forme de dômes et couvertes de bois, possède un petit établissement d'eau thermale : « eau savonneuse découverte par les Romains », dit une inscription.

Les villages sont nombreux, aux bords de la plaine et sur les rives du fleuve jusqu'à Montréjeau, où se ferme le grand ovale de collines par les vallées étroites d'où débouchent la Neste et la Garonne. Là, sur une terrasse semblable à celle de Saint-Gaudens, mais plus élevée, se montre la petite ville de Montréjeau, devenue importante de nos jours par sa gare où se détache l'embranchement de Luchon; ce fut une sorte de métropole sous l'ancien régime, elle possédait la suprématie judiciaire sur le pays de Rivière et était la capitale du marquisat de Montespan. Ce n'est plus qu'un chef-lieu de canton dont la population a fort décru depuis une trentaine d'années[1]. Le quartier vivant qui se crée aux abords de la gare, entre le chemin de fer et la Garonne, appartient à Gourdan, commune du canton de Barbazan. Là sont quel-

1. 3832 habitants avant la guerre, 2618 en 1901.

Digitized by Google

ques usines, notamment une de ces fabriques d'extrait de châtaignier qui détruisent une telle quantité de beaux arbres.

Comme tant d'autres bastides du Moyen Age, ce *Montréal* (mont royal), devenu Montréjeau par la déformation du langage, subit les conséquences de ce qui faisait jadis sa valeur. Sa situation militaire, au sommet d'une colline, n'a plus de valeur et la ville se trouve trop loin de la gare animée à laquelle elle a donné son nom. Elle reste assez active cependant, c'est un des centres principaux de la fabrication du tricot de laine si répandue dans ce pays de Rivière et elle fait un commerce important. Le site est superbe; du haut de la terrasse, par les temps clairs, on jouit d'une des vues les plus belles que puissent offrir les Pyrénées, dont la chaîne presque entière se déroule.

Régulière comme toutes les bastides, avec des rues étroites, Montréjeau se compose de deux quartiers entre lesquels se dresse l'église, lourdement flanquée d'un clocher octogonal construit pour servir de donjon plutôt que pour appeler les fidèles. Autour de la ville, vers le nord, une belle habitation entourée d'un vaste parc regarde les campagnes assez moroses du plateau de Lannemezan.

Digitized by Google

A peu de distance, au pied de la terrasse de Montréjeau, se mêlent les deux grands torrents

pyrénéens de la Neste et de la Garonne. La première imprime sa direction au fleuve ainsi formé sur lequel la seconde débouche latérale-

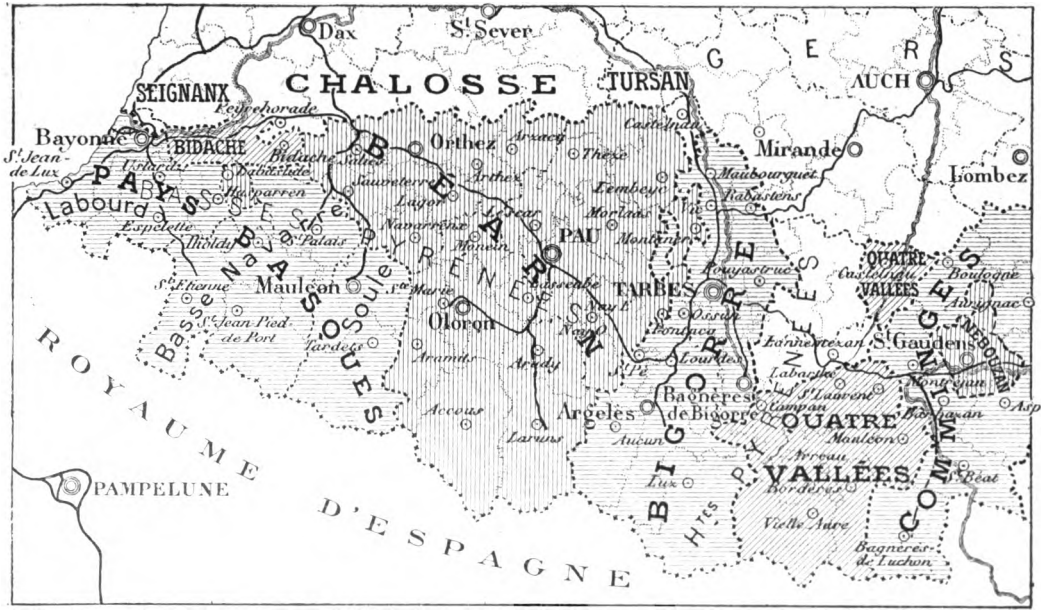
Digitized by Google

ment par une vallée très étroite, véritable gorge, qui s'épanouit plus haut en un large bassin rempli de bourgs et de villages entourés d'une luxuriante verdure. Sur un monticule isolé, séparé des avant-monts pyrénéens par des ravins d'une grande profondeur, apparaît un édifice de rêve, masse puissante d'une église qui semble appartenir à quelque grosse cité. Cependant les maisons accroupies sur la fière colline ne forment plus qu'un village de moins de 400 âmes [1], Saint-Bertrand-de-Comminges.

Ce fut pourtant une des villes maîtresses de la Gaule, la plus illustre peut-être parmi les métropoles de la Novempopulanie, le *Lugdunum Convenarum,* le Lyon des Convènes. Transformée de bourgade en capitale par Pompée, elle déborda de son rocher demeurant comme l'Acropole de la cité, pour s'étendre jusqu'à la Garonne. Les archéologues évaluent entre 30 000 et 50 000 habitants la population qui se pressa dans Lyon. Même après la chute de l'empire romain, la ville resta grande et riche ; il fallut un des drames de l'époque mérovingienne pour la ruiner. Prise pour place d'armes par Gondowald ou Gon-

1. Saint-Bertrand-de-Comminges a 581 habitants, dont 386 agglomérés.

Digitized by Google



PETITS PAYS DES PYRÉNÉES OCCIDENTALES

Digitized by Google

debaud, qui se disait fils de Clotaire et réclamait les provinces méridionales de la Gaule comme héritage, elle se vit assiégée par le roi Gontran. Le prétendant fut livré par les siens et jeté du haut d'un rocher; mais cela ne fit pas épargner Lyon par le vainqueur. La cité fut complètement détruite, les évêques ne trouvant plus asile dans les ruines s'installèrent au pied des murailles, à Valcabrère — le val des Chèvres.

Après cinq cents ans de cet abandon, un des prélats résolut de relever la métropole; il bâtit une cathédrale au milieu de l'amas de décombres qui, par fiction, demeurait encore capitale du Comminges. Construite à la fin du XIe siècle, en pleine période de ferveur religieuse, la nouvelle église fut un des beaux monuments du Moyen Age. Un cloître admirable l'entoura; le bâtisseur, Bertrand de l'Isle-Jourdain, y éleva son palais, la population vint édifier une ville nouvelle dont les prélats surent garder l'autonomie au milieu du Comminges, domaine des vicomtes. Après la mort de son fondateur, qui fut canonisé, Lyon du Comminges en prit le nom et devint Saint-Bertrand.

Mais il ne suffit pas toujours de la volonté d'un homme, fût-il un saint, pour créer une ville. Saint-Bertrand ne se développa guère, les évê-

Digitized by Google

ques eux-mêmes, ne se plaisant pas sur leur rocher, abandonnèrent peu à peu cette résidence pour leur château d'Alan, près d'Aurignac[1], se contentant de percevoir les énormes revenus de ce riche diocèse de Comminges qui comprenait, outre la partie française, tout le val d'Aran, c'est-à-dire trente-trois paroisses soumises à l'Espagne. L'évêché de Comminges ne rapportait pas moins de 60 000 livres par an à ses titulaires, dont quelques-uns ne vinrent même jamais visiter leur capitale.

A la Révolution, l'évêché fut supprimé, le petit monde de chanoines, de vicaires généraux, de dignitaires et de fonctionnaires diocésains qui habitait la capitale du Comminges se vit dispersé, la pauvre bourgade devint un simple chef-lieu de canton, encore ce titre lui a-t-il été ravi de nos jours par Barbazan, village guère plus considérable assis de l'autre côté de la Garonne, dans un pli des collines, mais dans une situation plus centrale.

Ainsi passa la gloire du Lyon des Convènes ; il lui reste sa position admirable et ses vieux édifices dont une grande cité pourrait s'enorgueillir. Aussi est-ce un lieu de pèleri-

1. 38e série du *Voyage en France*, chapitre XX.

Digitized by Google

nage pour les amants du passé et les archéologues.

Le chemin de fer laisse loin sur sa colline la ville déchue ; pour s'y rendre, il faut descendre à la halte de Labroquère ou à la station de Loures. L'une et l'autre route sont charmantes. De Labroquère on descend à la Garonne que franchit de haut un pont de pierre d'une seule arche ; le regard est sans cesse attiré par la cathédrale de Saint-Bertrand, énorme au-dessus de la métropole abandonnée. Sur la terrasse dominant la Garonne, s'étend le pauvre village de Valcabrère, qui fut un des quartiers du *Lugdunum Convenarum,* puis, après la destruction, le siège de l'évêché et la capitale du petit pays de Barousse, une des *Quatre-Vallées*. Le village abandonné par les évêques est fort humble aujourd'hui, plus même que Saint-Bertrand, mais il attire les visiteurs ; beaucoup de ses demeures montrent, encastrés dans leurs murs, des débris de la cité antique et l'on trouve sans cesse sur son territoire des motifs sculptés disant la magnificence d'autrefois. Un château du Moyen Age a gardé son donjon et quelques pans de murailles. Mais ce que l'on vient voir surtout à Valcabrère, c'est l'église Saint-Just, édifice isolé dans les champs, au

Digitized by Google

sud du village. Peu de constructions romanes sont aussi vénérables et précieuses. Construite aussitôt après la destruction de Lyon, Saint-Just eut pour matériaux les pierres recueillies dans les ruines, du moins le chœur remonte-t-il à cette époque lointaine. La nef, elle aussi, est édifiée avec les débris de la cité. L'ensemble, très intéressant pour les savants, séduit les visiteurs par son aspect archaïque et la décoration d'une porte sculptée dont les côtés possèdent quatre statues d'un art charmant; au tympan est sculpté un bas-relief.

Si la cathédrale du Comminges n'était voisine, on resterait longtemps à Valcabrère, mais on est attiré par la silhouette grandiose. En chemin donc. Voici le pied de la montagne; elle semble gardée par la ferme de Labourdette, qui conserve à l'un de ses angles une guette à mâchicoulis. La route s'élève en pente douce; à mesure que l'on monte, on voit grandir le splendide bassin de Barbazan encadré de montagnes vertes, couvert de prairies et de champs de maïs, avec des rangées de hautins; cela est d'une extrême beauté. Barbazan repose mollement au pied de son château, au sein de ces adorables campagnes.

On atteint Saint-Bertrand en longeant les res-

Digitized by Google

tes des remparts de l'acropole romaine. En face de la porte Cabirole, un charmant édicule domine la vallée, porté d'un côté par un pilier d'où s'élance une gargouille, monstre chimérique, de l'autre par deux colonnettes de marbre accouplées, une blanche et une rose. Belvédère fait pour le rêve aux heures magiques du crépuscule et de l'aurore, quand l'ombre descend des monts sur le paysage merveilleux ou lorsque celui-ci se dégage peu à peu des vapeurs.

Si menue qu'elle soit, la ville est intéressante par ses maisons anciennes dont beaucoup portent encore sur le porche les armoiries de leur fondateur. L'une d'elles fut le palais épiscopal des derniers prélats, qui trouvèrent indigne d'eux le palais de saint Bertrand, dont on voit encore quelques vestiges : une façade percée de fenêtres romanes. Toutes ces demeures s'élèvent au long de rues montueuses, jusqu'à la vaste église cathédrale.

Extérieurement, Notre-Dame du Comminges est plus majestueuse et vaste que vraiment belle, elle perd à être vue de près, mais à l'intérieur c'est une des plus admirables choses que nous ait léguées la Renaissance. Cette époque d'art a transformé le sévère édifice de Bertrand de

Digitized by Google

l'Isle-Jourdain. Le chœur et la nef sont peuplés d'œuvres exquises : buffet d'orgue, chaire, jubé séparant la nef d'un chœur des chanoines dont les soixante-six stalles taillées en plein chêne et un arbre de Jessé rappellent les admirables sculptures sur bois d'Auch et de la Chaise-Dieu, bien que l'exécution soit ici au-dessous de celle que l'on admire dans ces autres églises [1].

Une des chapelles renferme la merveille de la cathédrale : le tombeau de l'évêque Hugues de Castillon, qui avait agrandi et transformé l'édifice primitif, le trouvant indigne du vaste diocèse du Comminges. Entièrement en marbre blanc, fouillé avec une incomparable maîtrise, c'est un des morceaux les plus remarquables de la Renaissance. La sacristie garde quelques objets précieux ; le cloître, œuvre exquise un moment livrée au vandalisme, possède d'antiques tombeaux.

La cité romaine a laissé peu de traces. La ruine fut complète. A peine devine-t-on les substructions de quelques grands édifices : arc de triomphe, aqueduc, amphithéâtre. Les remparts ont mieux survécu, ils enveloppent encore la mi-

1. Sur Auch, voyez la 30e série du *Voyage en France*, chapitre XVIII ; sur la Chaise-Dieu, la 33e série, chapitre XVIII.

Digitized by Google

sérable bourgade et dominent les ravins profonds qui faisaient la force de l'acropole. Un sentier extérieur permet d'en faire le tour.

Rien de morne comme cette pauvre cité, mais à certaines époques, pour le pèlerinage au tombeau de saint Bertrand et surtout le 3 mai, fête de l'Invention de la Sainte-Croix, on voit accourir la foule. L'affluence des fidèles éveille un moment de sa torpeur l'antique *Lugdunum* et remplace pour elle l'industrie absente.

Le transfert du chef-lieu de canton à Barbazan s'explique par la position excentrique de Saint-Bertrand par rapport au reste de la circonscription. La commune et celle de Valcabrère sont à l'extrémité, à demi enclavées dans le département des Hautes-Pyrénées, alors que tout le reste du canton, c'est-à-dire vingt et une communes, se trouve à l'est, de l'autre côté de la Garonne. Barbazan n'a dû qu'à cela l'honneur qui lui est échu ; l'agglomération la plus populeuse étant celle de Gourdan-Polignan, sur le territoire de laquelle sont la gare de Montréjeau et le petit séminaire de Polignan. Barbazan possède des eaux minérales encore peu fréquentées et un château qui est une des beautés de ce riant paysage.

Digitized by Google

Barbazan repose mollement au couchant d'une colline derrière laquelle s'ouvrent de larges vallons où la population s'éparpille en hameaux, assis au bord de ruisseaux clairs. Ces cours d'eau vont former l'Arroussec dont le bassin constitue une sorte de petit pays qui fut un lieu d'asile, une *sauveté,* d'où le nom de Sauveterre. La commune seule porte ce nom, on ne trouve pas de villages de Sauveterre, mais treize hameaux répartis en trois paroisses [1].

Le voisinage d'Encausse amène quelques visiteurs à cette vallée enfermée entre de petits monts boisés et dans laquelle surgissent de jolies collines isolées. Une de ces buttes porte les ruines d'une forteresse qui appartenait en commun aux habitants et dans laquelle ils se retiraient aux époques troublées. Quatre des hameaux de Sauveterre entourent les restes de ce donjon protecteur : Garnère, Bruncan, Bagen et Barry. C'est aujourd'hui encore le cœur de la petite contrée.

Les collines de ce que l'on pourrait appeler l'enceinte ont des formes heureuses ; elles sont striées de vallons ayant chacun à l'issue un hameau qui semble ainsi disposé dans une cor-

1. La commune de Sauveterre compte 1 403 habitants.

Digitized by Google

beille de verdure, car ces hauteurs dont le sommet principal dépasse 1 000 mètres sont couvertes de bois de chênes, de hêtres et de châtaigniers qui constituent la forêt domaniale de Sauveterre, vaste de 1 327 hectares.

Digitized by Google

V

LA VALLÉE DE LUCHON

Entre Comminges et Barousse. — La Garonne dans le bassin de Barbazan. — Les colporteurs d'Estènos. — Entrée dans la vallée de Luchon. — Les bords de la Pique. — Bagnères-de-Luchon. — Les bains et la mode. — Paysages luchonnais. — Le lac d'Oo. — La vallée de Larboust. — La vallée d'Oueil. — Le cirque de Lis.

Bagnères-de-Luchon. Août.

L'espèce de col, où route et chemin de fer de Luchon pénètrent en quittant la plaine de Rivière, est une des plus riantes parties des avant-monts pyrénéens. De grands châtaigniers sont épars dans les cultures que sillonnent des rangées de hautins. Plus opulents encore sont les bords de la Garonne, tant dans le pays de Comminges, sur la rive droite, que dans le Barousse, sur la rive gauche, confins de province que surveille de haut la cathédrale de Saint-Bertrand. Au fond de la vallée, vers le sud, commencent à grandir les blanches cimes des Pyrénées centrales.

Digitized by Google

Le paysage est encore méridional, dans le Barousse surtout dont les pentes sont mieux exposées au soleil. Les hautes parois rocheuses sont couvertes de chênes verts, tandis qu'en face elles se tapissent de taillis de chênes à feuilles caduques. Ce contraste frappe davantage au delà de Loures-Barousse, dans le défilé que garde le village de Luscan. Les bois revêtent des hauteurs calcaires dont la roche marmoréenne est exploitée sur plusieurs points, notamment vers Bagiry, à l'entrée d'un large épanouissement de la vallée empli de nombreux villages. Les monts bien découpés, les vallons profonds et verts, les hameaux blancs aux toits rouges dominés par leur tour d'église et disposés sur les pentes constituent un des plus gracieux tableaux des Pyrénées. Dans ce cadre sont les centres de Sainte-Marie et de Siradan, où de petits établissements thermaux attirent quelques baigneurs.

Les monts se haussent de plus en plus ; au nord du bassin déjà, au-dessus de Galié, un sommet atteignait 1 000 mètres ; au sud, la Garonne débouche d'un défilé entre des monts dont les pics dépassent 1 500 et 1 700 mètres ; sur la rive gauche de la Pique, une chaîne régulière qui va s'enraciner aux sommets frontières vers

Digitized by Google

Bagnères s'élève graduellement jusqu'à près de 2 000 mètres. Plus élevés encore sont les monts entre la Pique et le val d'Aran. Le trajet est court depuis la plaine de Rivière et pourtant on se trouve presque aussitôt dans la grande montagne.

Entre ces monts de plus en plus fiers, le fond des vallées est admirablement cultivé et riche. La vigne et le maïs abondent au confluent de la Pique et de la Garonne, où le fleuve, venu du val d'Aran, subit la direction de son affluent, descendu de Luchon. L'entrée du bassin où se mêlent les eaux est gardée, à Fronsac, par les ruines d'un château fort et, à Marignac, par d'autres ruines. Un des villages du passage, Estenos, est habité par des marchands forains, bimbelotiers ou négociants en tissus qui s'en vont à travers les marchés, amenant leurs marchandises sur des voitures.

La rencontre des torrents est dans un paysage grandiose par l'escarpement des monts calcaires qu'entaillent les marbriers. Les bois qui couvrent les pentes, la petite plaine remplie de vergers, de prés, de riches cultures enlèvent au site l'âpreté que pourraient lui donner la hauteur et la raideur des montagnes.

La vallée de la Garonne n'est plus ici le pas-

Digitized by Google

sage de la foule, l'activité la plus vive se porte dans la vallée de la Pique. Au fond, presque butée à l'arête frontière, est l'opulente Bagnères-de-Luchon, la plus fréquentée des cités pyrénéennes, celle où se porte de préférence la foule riche et oisive. Aussi le grand couloir appelé vallée de Luchon a-t-il sans cesse, pendant l'été, la circulation des trains de chemin de fer luxueux, des équipages attelés et conduits avec une couleur locale de fantaisie.

Étroite mais bien belle, cette vallée! Les prairies, d'une incomparable fraîcheur, sont encadrées de bois; des petits champs forment clairières; les carrières de marbre font des taches blanches dans les rochers gris. Le torrent rapide descend en animant moulins et scieries. Parfois le roc se dresse en falaise ou surplombe, rendant plus vigoureuse encore, par le contraste, l'intense verdure des flancs du bassin.

Nombreux sont les villages, assis sur les premières terrasses, entre les châtaigniers et les vergers, à la limite des bois de hêtres. Les maisons se montrent massives et sombres sous les toits d'ardoises. Les champs cultivés sont trop exigus pour assurer l'existence des populations dont les hameaux se suivent presque sans interruption; le bétail supplée à l'insuffisance des

Digitized by Google

récoltes, chaque maison possède en hiver des bandes de ces belles vaches de la race saint-gironnaise, si bien adaptée à la montagne. En cette saison, les troupeaux sont absents, ils estivent très haut, sur les pelouses avoisinant les neiges.

Plusieurs villages possèdent des fruitières, notamment Burgalays et Cazaux, bien que les efforts de l'administration ne soient pas aussi efficaces qu'on le voudrait.

Cazaux marque le commencement du pays alpestre; non seulement les neiges et les glaces se montrent de près au voyageur, mais le sapin apparaît, arbre montagnard par essence, d'abord mélangé aux hêtres, puis formant bientôt des futaies qui dominent les croupes de pâturage. Le vaste bassin de Luchon rappelle ainsi les grandes vallées des Alpes.

J'entre dans la ville au milieu d'une averse torrentielle. Subitement le ciel s'était couvert et la pluie était survenue. Combien est mélancolique une telle arrivée dans un centre où, d'ordinaire, la vie est toute extérieure! Cependant, les avenues de platanes noueux ne sont pas désertes, toute une file de femmes attendent les voyageurs pour leur offrir appartement ou maison à louer. Ce cours conduit aux allées d'Étigny

Digitized by Google

à travers la cité primitive : « Ville triste et chétive », a dit un voyageur dans les premières années du siècle dernier. Mais déjà avaient été créées les allées plantées de tilleuls par l'intendant d'Étigny, qui a transformé tant de villes de Gascogne, notamment Auch[1]. En dépit de l'ouverture de voies nouvelles, les allées d'Étigny sont restées le cœur de la station ; il est de bon ton de s'y montrer chaque jour. Là se sont créés les magasins et les cafés les plus somptueux ; de chaque côté, les hôtels étalent leurs façades de marbre. Aujourd'hui, malgré la pluie, d'intrépides promeneurs font les cent pas sous les arbres. A l'extrémité de cette artère centrale de Luchon sont les Thermes, vaste construction de marbre qui utilise les eaux de nombreuses sources sulfureuses. Ces fontaines ont fait naître Bagnères-de-Luchon : pour éprouver leurs effets bienfaisants vinrent les premiers étrangers ; aujourd'hui les baigneurs sont bien peu de chose dans la foule considérable qui anime la ville pendant l'été. Luchon est surtout une de ces cités de plaisir où l'on doit se montrer ; pour les esclaves de la mode, on a construit des hôtels qui sont des palais et ouvert de ma-

1. 30e série du *Voyage en France.*

Digitized by Google

Digitized by Google

jestueuses avenues. Pour eux, on a facilité l'ascension de la montagne de Superbagnères par un funiculaire.

Quarante mille visiteurs viennent chaque année à Luchon, apportant une atmosphère de luxe que l'on ne trouve pas au même degré dans les autres stations pyrénéennes. Leur existence factice a pour corollaire la vie factice de la population vivant d'eux : cochers et postillons en livrée d'opéra comique, guides ayant adopté un costume pyrénéen de fantaisie. Les hôtes de la ville ne sont pas en reste : corrects cavaliers, pimpantes amazones, toilettes fréquemment renouvelées sortant de chez le bon faiseur, affectation d'extrême chic, tel est le tableau de la vie luchonnaise. Même pour les courses en montagne il faut une tenue impeccable.

Sauf quelques guides dignes de ce nom et familiarisés avec les hautes cimes, ces cicerones costumés conduisent surtout les promeneurs aux endroits où l'on pourrait aller sans eux. La montagne s'est fort humanisée de ce côté-ci : beaucoup de chemins carrossables, nombre d'excellents sentiers, même pour atteindre aux grandes altitudes. En outre, Luchon est un des principaux centres de l'alpinisme pyrénéen, le point de départ des hardis grimpeurs qui vont

Digitized by Google

dans les monts Maudits, pics suprêmes de toute la chaîne, mais en territoire espagnol.

Même les courses faciles donnent l'impression majestueuse des sommets vierges. Le lac d'Oo, ou de Seculejo, que l'on atteint en quelques heures, est à 16 kilomètres seulement de Luchon et le chemin accessible aux équipages s'étend sur 13 kilomètres. Aussi le Seculejo est-il le plus connu des lacs pyrénéens, des caravanes y montent sans cesse par les beaux jours.

Si l'altitude de cette nappe d'eau est relativement faible, 1 500 mètres seulement au-dessus de la mer; le lac est entouré de montagnes puissantes, âpres et sévères qui assombrissent ses eaux; vers le sud, se montrent des neiges et des glaciers. Les pics de la frontière dépassent 3 000 mètres, 3 220 mètres même. On devine l'effet produit par ces masses gigantesques dressées au-dessus des eaux aux reflets changeants.

Le ruisseau qui alimente le lac d'Oo tombe par une cascade haute de 273 mètres, une des plus superbes de la chaîne; les eaux se précipitent entre des rochers boisés de pins, après avoir traversé deux autres lacs plus petits. Il a pris naissance à 2 650 mètres, au lac de Port, presque toujours gelé.

Dans toute cette partie des Pyrénées, chaque

Digitized by Google

vallée porte un nom; au-dessous du lac d'Oo, le val se nomme vallée d'Astau et devient vallée d'Oo jusqu'au joli village assis au-dessus de la verte, ample et pastorale vallée de Larboust.

Pour la grande masse des visiteurs, le lac d'Oo est l'*ultima Thule*. Les alpinistes vont plus loin, jusqu'aux lacs glacés du port d'Oo et du Portillon que domine, de ses 3 220 mètres, le Perdighero, cime culminante de nos Pyrénées françaises après le Vignemale, de bien peu inférieure à la Maladetta (3 312 mètres) et au Néthou (3 404 mètres), qui se dressent en Espagne. Par le val sévère d'Arougé, dont les eaux vont rejoindre le lac de l'Espingo qui alimente la cascade d'Oo, ils gagnent la vallée supérieure du Louron, où dort le lac de Caillaouas, devenu une des réserves les plus précieuses pour l'alimentation des rivières indigentes descendues du plateau de Lannemezan[1]; mais ce sont là courses difficiles demandant une grande habitude de la montagne et un sang-froid à toute épreuve.

Peut-être l'industrie se portera-t-elle un jour dans ces parages du lac d'Oo. La montagne de Crabioules, dont la première ascension fut faite

1. Sur le lac de Caillaouas, voyez le chapitre IX.

Digitized by Google

par le comte Russel et dont l'on ne saurait guère atteindre le sommet sans guides, renferme dans ses flancs des mines de « zinc et métaux connexes » qui ont été concédées en 1902. La même année, quelques quintaux de minerai ont été descendus à dos de mulets; on ne pourrait présager encore du résultat d'une exploitation que la rudesse du climat rendra possible seulement pendant une partie de l'année. La concession s'étend sur le territoire des communes de Cazaux-Larboust et de Castillon-Larboust.

D'autres métaux sont recherchés dans la vallée de Larboust, admirable bassin que parcourt la route de Bagnères-de-Luchon à Bagnères-de-Bigorre. Poubeau y possède des gisements d'antimoine qui n'ont pu être exploités jusqu'ici. A part ces recherches de métaux, rien ne semble devoir faire sortir cette haute vallée de son calme pastoral et champêtre. Ses nombreux villages, dont le plus petit, Bernet, simple hameau aujourd'hui, fut autrefois la capitale, ne vivent que par le travail des champs et l'élevage du bétail.

Sur la vallée de Larboust s'ouvre la vallée d'Oueil, moins large et plus pastorale, qui finit à Bourg-d'Oueil, au pied du col de Pierrefitte donnant accès dans la vallée de Louron vers Bordères.

Ce val écarté est moins fréquenté que le Lar-

Digitized by Google

boust par les promeneurs de Luchon. Ceux-ci, après la classique excursion au lac d'Oo, se portent de préférence vers la vallée du Lys, adorable conque de prés et de forêts de sapins aboutissant à l'un des plus grands cirques des Pyrénées, où l'eau des glaciers et des neiges forme le torrent du Lys, descendant de cascade en cascade. Au fond de ce grandiose hémicycle de monts neigeux, se dresse le pic de Crabioules, d'autres cimes non moins puissantes lui font cortège.

Une troisième vallée attire les excursionnistes, c'est le cours supérieur de la Pique dont les eaux descendent de l'extrême pointe du territoire vers le Sommet de l'Escalette, cime la plus rapprochée du pic de l'Aneto, longtemps appelé Néthou, montagne maîtresse de toutes les Pyrénées. Une route carrossable conduit jusqu'au fond de la vallée, à l'Hospice de France, d'où bifurquent plusieurs sentiers aboutissant à des *ports* suivis par les contrebandiers, les bergers et les alpinistes qu'attirent les grandes cimes des monts Maudits. Le plus fréquenté et, aussi, un des plus dangereux de ces passages par les bourrasques de neige et les avalanches, est le port de Vénasque, d'où l'on jouit d'une vue sublime sur la Maladetta.

Digitized by Google

VI

LES FRUITIÈRES DE LA HAUTE-GARONNE

Les Pyrénées sous la pluie. — Les livres d'économie rurale. — L'existence pastorale. — Le lait et ses transformations. — La fruitière de Luchon. — Hostilité des habitants contre l'association. — L'école-fruitière de Marignac. — Les fromages des Pyrénées. — Résultats généraux des fruitières. — Labeur du paysan. — Dépopulation du Comminges pyrénéen.

Saint-Béat. Août.

La pluie, partout morose, est triste surtout dans la montagne, parce que le nuage d'où elle tombe est proche et masque immédiatement les horizons ; elle l'est surtout dans les villes de joie comme Luchon, faites uniquement en vue de l'existence extérieure.

Que faire ici, pendant les invraisemblables averses qui me tiennent renfermé et interdisent les excursions que je comptais faire ? Je compulse les notes et les documents réunis au cours de mes visites et cherche à résumer la vie économique de cette contrée, — vie faite de deux éléments bien opposés : l'exploitation du tou-

Digitized by Google

risme mondain qui rapporte gros et rapidement, l'exploitation de la montagne par les occupations pastorales, la transformation du lait en fromage et en beurre.

En cette saison, on ne se douterait pas de l'importance que l'élevage du bétail a pour le pays. Rares sont les vaches dans la vallée; pour trouver leurs bandes, il faut aller très haut dans la montagne, aux confins des neiges et des glaces.

Ces parages abandonnés pendant l'hiver sont animés l'été par des troupeaux nombreux, dont les populations ne tirent pas tout le parti que l'on pourrait espérer. En dépit de tous les efforts, du concours financier du département, des conseils et de l'aide effective de l'administration des forêts, il n'y a pas dans ces Pyrénées l'esprit d'association qui a enrichi le Jura et une partie de la Savoie et du Dauphiné. Les fruitières que l'on a pu faire créer ne se développent guère et le nombre ne semble pas devoir s'augmenter rapidement.

Pourtant l'élan est mieux donné que dans les régions voisines, plus que dans l'Ariège et surtout les Hautes-Pyrénées. La partie montagneuse de l'arrondissement de Saint-Gaudens, dont l'étendue est de 98 000 hectares et la po-

Digitized by Google

pulation de 44 000 habitants, renferme vingt-quatre établissements installés pour la transformation du lait; s'ils étaient aussi abondamment alimentés que ceux du Jura et des Alpes, on pourrait même dire que cette contrée gasconne est plus florissante que les pays pastoraux de l'Est et du Sud-Est. Mais la quantité de lait traité chaque jour ne saurait être comparée à celle utilisée par les fruitières jurassiennes.

D'après M. l'inspecteur des forêts Campardon, l'industrie laitière n'a pas encore essaimé sur les 98 000 hectares montagneux du Comminges, 48 000 seulement concourent à alimenter les rustiques usines; les cantons de Luchon et de Barbazan et une partie des communes de celui d'Aspet se montrent réfractaires. De même 26 000 habitants à peine sur 44 000 sont entrés dans la voie tracée depuis 1874 par l'administration des forêts avec l'aide financière de la ville de Luchon, par la création d'une fruitière.

Cet établissement, installé à l'Hospice de France, possède dans le voisinage d'une cité de luxe une garantie de prospérité que d'autres fruitières ne sauraient avoir. Même le petit-lait, dont on n'a souvent aucun emploi, trouve un débouché: on le porte chaque jour à Luchon, après un traitement spécial; il est débité dans une bu-

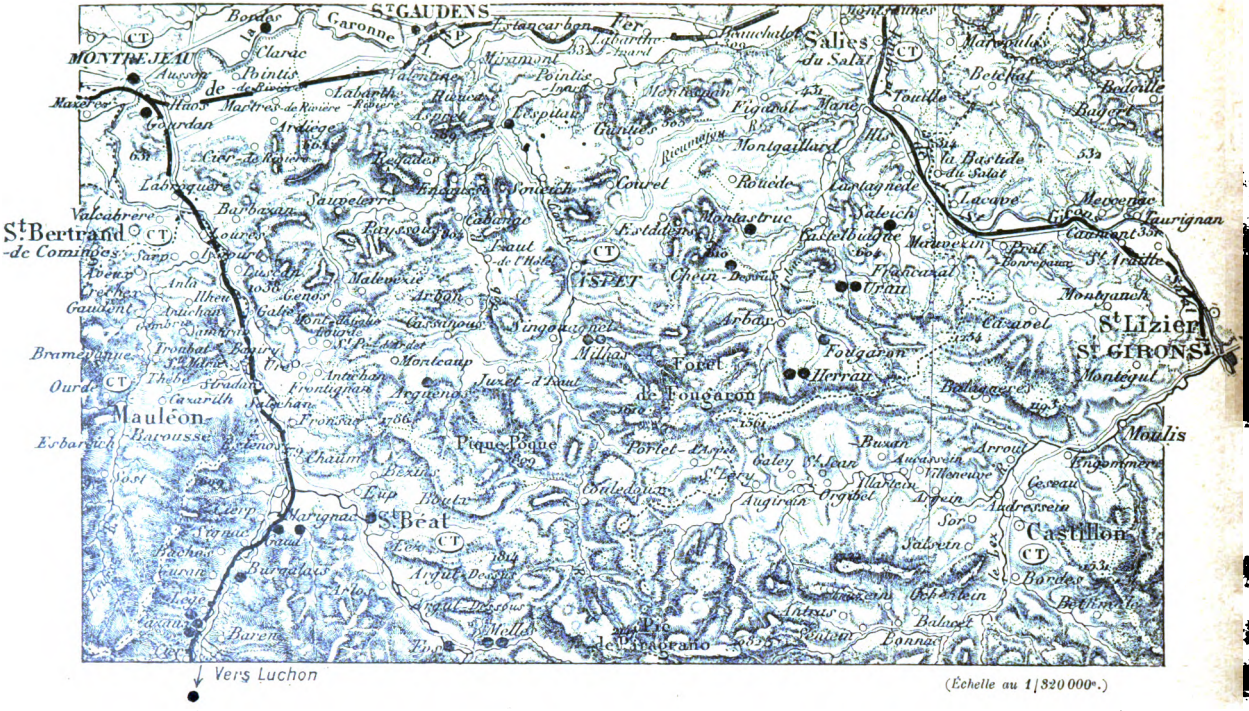
Digitized by Google

vette aux baigneurs et aux autres habitants temporaires de la ville. Ces avantages tout particuliers ont donné à la fruitière une prospérité que l'on ne saurait espérer pour des créations semblables. D'ailleurs, cela rappelle de fort loin le système de laiterie collective à laquelle on donne plus volontiers le nom de fruitière. L'administration et la ville ne s'immiscent en rien dans la gestion; l'entreprise est mise en adjudication[1]. Le fermier a la jouissance d'un périmètre de 1 302 hectares de pâturages; il y reçoit les vaches des propriétaires, retire le lait et donne dix centimes environ par litre obtenu, cette somme étant représentée par du fromage que les propriétaires devront vendre.

En 1899, un troupeau de 62 vaches avait alimenté la laiterie, le rendement fut de 19 786 litres de lait, dont 1 258 vendus en nature, le reste ayant produit 699 kilogrammes de beurre, 1 436 kilogrammes de fromage et 3 810 litres de petit-lait. Le revenu en argent atteignit 10 408 fr.; cela fait ressortir la valeur du lait au chiffre énorme de 53 centimes le litre, le bénéfice net étant de 25 centimes. Aucune fruitière du Jura n'offre de

1. En 1898, le prix d'adjudication pour une durée de trois ans a atteint 2 020 fr.

Digitized by Google



Fruitières de la Haute-Garonne. ● Les ●● accolées indiquent le nombre des fruitières dans chaque commune.

Digitized by Google

tels résultats, mais aucune n'a, comme celle de Luchon, l'avantage de vendre du lait 40 centimes le litre au touriste et surtout d'écouler le petit-lait à 30 centimes. Puis, à Luchon, le beurre vaut 1 fr. de plus que le cours normal et le fromage est majoré de 60 centimes par kilogramme.

On ne saurait donc se servir des résultats obtenus ici pour prédire un éclatant avenir à l'industrie laitière en Comminges. Celle-ci se développera surtout quand on aura amené les habitants de ces vallées à s'entendre. Mais il faudra de longs et persistants efforts pour faire comprendre aux montagnards pyrénéens les bienfaits de l'association. Peut-être s'y prend-on mal pour provoquer les conversions. Comme je l'ai dit à propos de l'Ariège[1], les subventions ne vaudront jamais une bonne leçon de choses; si l'on envoyait des propriétaires de bétail étudier le fonctionnement des fruitières en Franche-Comté et s'assurer par eux-mêmes de la fortune que l'industrie laitière ainsi comprise peut répandre, on parviendrait sans doute à susciter les initiatives. Mais les indications les plus nettes et les plus convaincantes des agents du service des

1. 39e série du *Voyage en France*, chapitre XIII, et dans le présent volume, page 36.

Digitized by Google

forêts ne peuvent porter fruit, car il y a contre le forestier trop de méfiances et de rancunes pour que ses conseils soient écoutés. Par son rôle de préservateur de la montagne, consistant à empêcher les abus de la dépaissance et à restreindre le parcours du bétail sur les pentes exposées aux érosions, il semble l'ennemi.

Maintenant, il faut admettre que le temps triomphera des préventions. En ce qui concerne du moins la Haute-Garonne, les tentatives sont d'origine récente ; il y a trente ans seulement que la première fruitière fut fondée et le nombre des établissements est déjà respectable. En 1882 on en comptait quatre, en 1892 il y en avait huit, subventionnés ou contrôlés par l'État, trois autres étaient libres ; comme je l'ai dit, il y en avait vingt-quatre en 1900. Mais il ne semble pas que les uns et les autres aient donné des résultats bien brillants.

Une des laiteries, celle de Marignac, est organisée en école où le fruitier prépare chaque année quelques élèves à l'aide de bourses données par la Haute-Garonne et les départements voisins. Le prix de la bourse est de 400 fr. En dehors de cette catégorie d'élèves, l'établissement reçoit des élèves payants. Bien administré et placé dans une excellente situation, il peut payer le

Digitized by Google

lait 13 centimes le litre alors que les autres fruitières donnent 11 centimes seulement. Le directeur de l'école, en même temps contrôleur des fruitières des Pyrénées, est assisté d'un fruitier jurassien.

Les autres fruitières sont d'une installation sommaire comparativement à celles du Sud-Est : une salle pour la réception du lait et la fabrication du fromage, ayant pour outillage une ou plusieurs chaudières de cuivre ; une presse et des moules ; une autre salle sert à faire le beurre et possède une écrémeuse centrifuge et une baratte danoise. Une cave, bien imparfaite souvent, est consacrée à la salaison des fromages ; enfin le personnel dispose d'un logement.

Parfois une porcherie annexée à l'établissement permet d'utiliser le petit-lait.

Le fromage que l'on fait le plus est celui dit des Pyrénées ; on l'obtient en faisant cailler le lait après l'avoir chauffé entre 28 et 35 degrés. Le caillé est divisé puis brassé et chauffé de nouveau jusqu'à 35 ou 40 degrés avant d'être mis en moules et pressé. De temps en temps, on change de toile et on presse à nouveau ; à la troisième opération, la pression doit atteindre 15 kilogrammes. Le fromage est alors porté à la cave où il reste quarante jours ; on le sale quotidien-

Digitized by Google

nement sur ses deux faces. Ensuite la salaison n'a lieu que tous les deux jours jusqu'à l'achèvement de l'affinage. Il faut trois ou quatre mois pour pouvoir livrer le fromage à la consommation [1].

Ces fromages ont de 28 à 35 centimètres de diamètre et 10 centimètres d'épaisseur; ils pèsent de 4 à 6 kilogrammes et valent environ 130 à 140 fr. les 100 kilogrammes. Les qualités supérieures atteignent de 160 à 170 fr. Les débouchés sont surtout les villes de la plaine et, pendant l'été, les stations balnéaires des Pyrénées; les chemins de fer de la région en font de grosses consommations par leurs économats; les émigrants dans l'Amérique du Sud en ont donné le goût dans leur pays d'adoption; enfin l'Espagne, où les industries agricoles sont si arriérées, est également un client pour les fruitières luchonnaises.

Quelques-unes de celles-ci fabriquent d'autres fromages, notamment des imitations de Port-Salut et du Mont-Dore [2].

---

1. Renseignements puisés dans la monographie agricole de la Haute-Garonne par M. le professeur d'agriculture Carré.

2. Sur la fabrication de Port-Salut, voyez la 1re série du *Voyage en France*, chapitre V; sur le fromage du Mont-Dore, divers passages de la 33e série (Basse-Auvergne).

Digitized by Google

Les résultats acquis jusqu'ici prouvent quels avantages énormes le pays retirerait de l'extension donnée à cette industrie. M. Campardon, examinant les rendements de huit fruitières subventionnées par le département et de douze fruitières non subventionnées, a trouvé que les apports de lait furent en 1899 de 3 369 417 litres valant 344 349 fr. Le bénéfice après transformation fut de 58 645 fr. pour les industriels, mais les propriétaires avaient donc encaissé près de 350 000 fr.

La vallée de Luchon, par ses beaux pâturages et l'abondance des eaux, pourrait prendre une part bien plus considérable dans cette industrie fromagère qui enrichit tant d'autres pays. Sa population, intelligente et vive, y trouverait des ressources que ne saurait lui donner la culture sur les faibles espaces rendus propres au travail de la charrue et de la houe grâce à la ténacité du travailleur.

Ici le paysan a accompli une œuvre superbe par la mise en valeur de terrains que l'on pourrait croire inaccessibles. Ce labeur est la caractéristique de la race ; il a émerveillé Arthur Young, si dur cependant pour l'agriculture française, qu'il étudiait à la veille de la Révolution. L'agronome anglais s'étonnait du nombre des

Digitized by Google

villages dans ces montagnes et de leur richesse : « La culture est d'une grande perfection, disait-il, surtout en ce qui concerne les prairies arrosées. » Il estimait au tiers de la hauteur des monts dans la vallée de Luchon l'étendue des cultures et des prairies irriguées.

Ces Pyrénées parurent *prodigieusement peuplées* à Young, sans doute à cause de la multitude des villages, mais ceux-ci sont infimes pour la plupart. Les trente et une communes du canton de Bagnères-de-Luchon n'ont ensemble que 8055 habitants, les vingt-trois communes du canton de Saint-Béat en renferment 8613 seulement. C'est plus, il est vrai, que bien des vallées alpines; la vue de tous ces hameaux et de tous ces clochers laisse encore l'impression d'un pays à population surabondante.

Toutefois, la diminution du nombre des habitants est énorme. Depuis la guerre de 1870, chacun des deux cantons a perdu près de 3 000 âmes. L'émigration vers les grandes villes de la plaine et la République argentine a ainsi enlevé plus du quart de la population dans ces pays qui, l'été, donnent l'idée la plus complète de la paix et du bonheur rustiques.

Digitized by Google

VII

DE SAINT-BÉAT AU VAL D'ARAN

Les Aranais à la gare de Marignac. — Le pic du Gars. — Les marbres de Saint-Béat. — La colonne Trajane. — Une ville de marbre : Saint-Béat. — La maison de Galliéni. — Les mines de Melles. — Fos et son commerce. — Le pont du Roi. — Entrée dans le val d'Aran. — Le casino. — Les mines du Val. — Lès. — Pourquoi le val d'Aran n'est pas français. — Les sources de la Garonne.

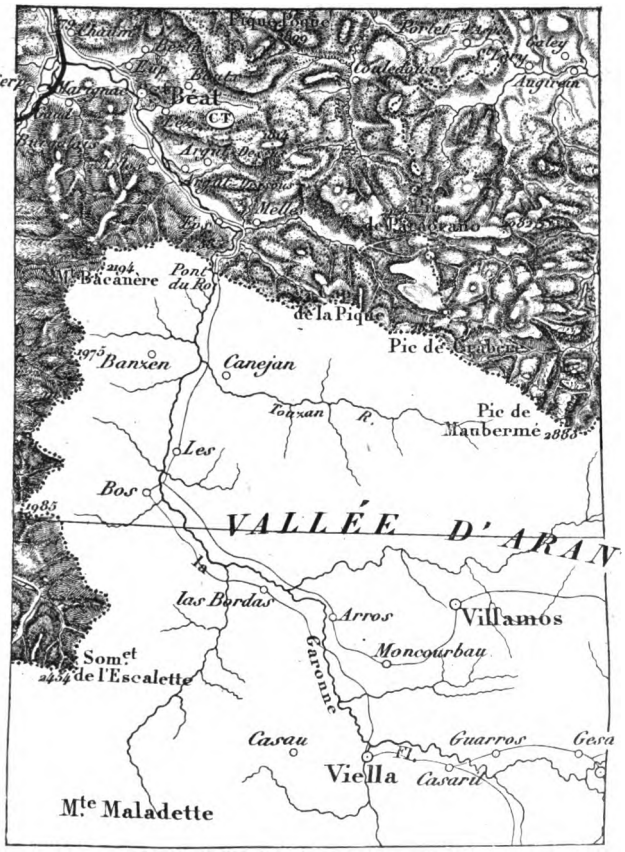
Lès (Val d'Aran). Août.

Marignac, qui domine le confluent de la Pique et de la Garonne, possède une sorte de gare internationale : c'est le débouché naturel du bassin supérieur du fleuve, ce val d'Aran si incontestablement français par la ceinture de monts qui le sépare de l'Espagne et la pente des eaux.

Alors qu'on ne peut passer en voiture de l'Aran en Espagne, une route carrossable, sans cesse fréquentée, relie le val au bourg français de Saint-Béat et à la vallée de Luchon. Une autre voie, également accessible aux voitures, mène de Lu-

Digitized by Google

chon à Bosost par la vallée de Burbe et le Por-



tillon de Burbe, mais chaque hiver elle est en-

Digitized by Google

combrée par les neiges; c'est donc seulement par la route remontant la Garonne que l'on peut pénétrer dans le val. C'est la voie que doivent prendre même les Espagnols envoyés comme fonctionnaires par le gouvernement de Madrid et astreints au grand détour de Bayonne et Tarbes ou de Perpignan et Toulouse. De même, toutes les marchandises venues de la Péninsule sont obligées à cet immense circuit.

On reconnaît le voisinage d'une terre espagnole dès la descente du train à Marignac: les Aranais qui rentrent chez eux s'expriment en catalan. Ce sont pour la plupart de pauvres gens rapportant un petit pécule d'un court séjour dans les grandes cités françaises. En voyant la voiture qui conduit à Fos, à la frontière, ils tentent d'obtenir une réduction et offrent une *peseta* pour leur place. Le conducteur, habitué à ce marchandage, ne veut rien entendre, il exige le prix habituel et en argent français pour ne pas perdre encore sur le change. Navrés, les Aranais s'en vont à pied, par la route blanche.

Celle-ci traverse un joli pays, dans lequel Marignac semble sourire au pied du pic aigu de Cap-de-Rie, passe sous un roc isolé portant les restes d'un donjon carré et pénètre dans une campagne très verte et fraîche. Des vergers

Digitized by Google

chargés de fruits et des vignes en hautins égaient le paysage. Puis s'ouvre un défilé étroit entre des éboulis ; il amène en face d'une superbe montagne conique, le Cap-del-Mount ; en arrière se dresse, plus fièrement encore, le pic du Gars, projetant dans le ciel, à 1 786 mètres, sa tête rocheuse portée par de grands escarpements s'élançant d'un piédestal de verdure.

Sur les pentes du Cap-de-Rie sont entaillées les carrières de marbre qui alimentent les villes de la région de leurs matériaux les plus luxueux. L'extraction se fait à une grande hauteur et les blocs sont descendus à la route à l'aide de plans inclinés. Les éboulis rejetés des carrières souillent un peu ce site riant et vert. Deux usines à vapeur scient, polissent et tournent les marbres. Une des carrières fournit un beau marbre blanc, une autre du marbre gris. Roches connues depuis longtemps, car Rome vint puiser à ces coteaux ; on a reconnu le marbre de Saint-Béat dans la colonne Trajane. L'exploitation de cette pierre, souvent comparable aux plus beaux marbres de Carrare, devait être importante, puisque les premiers carriers ont voulu transmettre leur souvenir à la postérité : un autel votif découvert près de Marignac revendique pour Q. J. Julianus et Publicius Crescentiñus l'honneur d'avoir

Digitized by Google

« les premiers taillé et expédié des colonnes de vingt pieds ».

Aujourd'hui, Saint-Béat ne recherche plus la production de ces monolithes d'un usage d'ailleurs si restreint pour l'architecture moderne; les objets que l'on produit dans les ateliers sont loin d'atteindre de telles proportions. Le mouvement d'affaires occasionné par les marbres est assez modeste, puisque, dans l'ensemble, toutes les carrières de marbre ou autres roches du département de la Haute-Garonne ont fourni seulement une valeur de 430 000 fr. [1]. Peut-être les mines de zinc, plomb argentifère, cuivre et métaux connexes que l'on cherche à mettre en valeur seront-elles supérieures. Ces mines sont en amont de Saint-Béat, à Argut et à Melles; celles de Melles seules étant exploitées.

Le marbre a servi à construire Saint-Béat : maisons, édifices publics, quais et ponts sont faits de ces matériaux ailleurs précieux. Le château ancien qui domine la ville est bâti avec cette roche. La vieille forteresse était le réduit de la petite place forte nommée la *clef de France,* parce qu'elle gardait l'issue de la vallée vers le val d'Aran : ce n'est plus qu'un pittores-

1. En 1902. — Chiffres fournis par le service des mines.

Digitized by Google

que ornement du site. De nos jours on a rétabli les créneaux du donjon et celui-ci est devenu un beffroi. A l'entrée des ruines est une chapelle romane moderne.

Dans ce défilé étroit où la Garonne trouve à peine assez d'espace pour rouler ses eaux torrentueuses et que les Romains appelaient *Passus Lupi,* la ville a dû s'étendre en deux longues façades de maisons attachées aux collines. Quelques-unes à galeries, dominant le fleuve, sont d'aspect pittoresque. L'église, du XIe siècle, offre un joli porche flanqué de colonnettes.

Sur le quai on me montre l'habitation où naquit le général Galliéni, illustre explorateur, soldat vaillant, administrateur d'élite. Il habite encore Saint-Béat lors de ses courts séjours en France ; la maison où il réside est haute, sévère et grise ; un jardinet la sépare de la grande rue du bourg.

Au delà de Saint-Béat, la vallée s'élargit et la route, bordée de bancs et de bornes kilométriques en marbre, s'écarte un peu de la Garonne. Sur la rive droite, dans un riant vallon, sous un donjon s'abrite le village de Lez, assis au bord d'un ruisseau qui anime des scieries et des moulins ; d'autres usines utilisent le cours de la Garonne.

Digitized by Google

Les deux rives sont fort belles; au fond, le plan est couvert de cultures : céréales, maïs, pommes de terre. Les monts sont tapissés de bois, hêtres sur les pentes inférieures, sapins au sommet. C'est un cadre heureux pour le petit village d'Arlos qui essaime ses maisons autour d'une église blanche flanquée de contreforts de marbre. En face, au pied du Tuc de Pan, s'étagent Argut-Dessus et Argut-Dessous dont les mines de plomb sont en ce moment inexploitées.

Pour cette partie du val, le centre important est Fos, bourg de grande route, dernier centre français avant le val d'Aran. Si la commune est un peu moins populeuse que Saint-Béat, l'agglomération l'emporte par le nombre des habitants[1] et le commerce local est plus considérable à cause des échanges avec la population espagnole.

Je trouve ici des gens satisfaits de leur sort par le contraste que présentent les facilités d'existence avec celui des sujets de l'Espagne. Bien que la commune ait perdu 500 âmes depuis une trentaine d'années, on considère la

1. Saint-Béat, 944 habitants, dont 803 agglomérés ; Fos, 929 habitants, dont 903 agglomérés.

Digitized by Google

population comme stable : Fos n'envoie pas d'émigrants à Bordeaux, tandis que la grande ville attire chaque été des milliers d'Aranais comme terrassiers, vendangeurs ou travailleurs de la vigne.

Fos alimente le val d'Aran d'une grande partie des produits qui lui sont nécessaires : vivres, vêtements, etc. Exception est faite toutefois pour le vin que les Aranais ont intérêt à tirer d'Espagne, même au prix du long détour par Bayonne ou Cerbère. Mais ce vin arrive sans payer de droits de douane, ne supportant que le transit sur nos voies ferrées jusqu'à Marignac. Les vins français, au contraire, trouvent au pont du Roi la barrière presque prohibitive de la douane espagnole. Il en est de même pour notre sucre qui paie 90 centimes par kilogramme à l'entrée, mais la contrebande de cette denrée est facile et courante.

Le prix élevé du change est une grande gêne pour le commerce, il a atteint jusqu'à 40 p. 100. Même, un moment, il fallait 215 fr. de monnaie espagnole pour avoir 100 fr. de France. On comprend combien un taux aussi excessif excitait la contrebande.

Fos est un joli bourg dont les maisons se disséminent sur les pentes et dans le val. Le vieux vil-

Digitized by Google

lage, très curieux, étage au-dessus de la route ses maisons encore couvertes de chaume. Le quartier neuf, longue rue d'aspect prospère, borde la rive droite de la Garonne que franchit un pont de marbre. Les maisons se suivent jusqu'aux abords du vallon de Melles, commune appelée à prendre de l'importance par la mise en valeur de ses mines de plomb argentifère et zinc. La concession, constituée en 1883, va être sérieusement exploitée; un câble descendra le minerai jusqu'à une laverie actionnée par un transport de force électrique de 1 000 volts.

Les mines sont plus riches et nombreuses encore dans le val d'Aran. Je me trouve à l'hôtel de Fos avec un capitaliste bordelais qui se rend à Bosost pour surveiller une exploitation qu'il a entreprise. Il offre de me conduire dans sa voiture à Lès, où il s'installe à l'hôtel des Bains. Naturellement j'accepte cette proposition et bientôt nous sommes en route.

Jusqu'à la frontière, la chaussée est en bon état; elle remonte au long de la Garonne, passe au pied de la tour du Sériail, défense abandonnée, et tourne avec le fleuve dans une gorge étroite, bordée d'âpres montagnes où l'on rencontre souvent encore des ours pendant l'hiver. Il y a peu de temps, des Espagnols ont tué près

Digitized by Google

de Fos un de ces plantigrades pesant 385 kilogrammes [1].

La route s'élève au-dessus du torrent de Garonne, bordé par des monts couverts d'une végétation vigoureuse faisant mieux ressortir encore les teintes ardentes de la roche, relevées par les mousses vertes et les lichens semblables à du bronze. Elle atteint bientôt le pont du Roi, après avoir été séparée un instant d'un lambeau de territoire espagnol par le torrent. Des industriels ayant acquis une laisse de terrain, ont jeté un pont de charpente, créé un restaurant et un tir, construit un casino. C'est, en réalité, un établissement de jeu, comme Monte-Carlo, mais infiniment moins luxueux. Il a d'ailleurs une existence intermittente ; tantôt toléré, tantôt interdit par les autorités espagnoles. Une enseigne masque sous un euphémisme cette peu louable exploitation : encadrée de drapeaux français et espagnols, elle annonce la Société du Vélo-Club du Pont-du-Roi.

Le pont du Roi donne accès dans le val d'Aran ;

1. En 1903, un officier d'ordonnance du roi Léopold de Belgique, qui accompagnait son souverain pendant un séjour à Luchon, tua un de ces animaux. La dépêche qui faisait connaître cet exploit cynégétique fut transmise de telle façon que l'on annonça la mort de l'officier, tué par maître Martin !

Digitized by Google

on reconnaît surtout le changement de nationalité par l'état de la chaussée. Le val s'ouvre par une gorge d'une sauvagerie grandiose ; un village la domine de très haut, Canejan, véritable nid d'aigle, semblable aux bourgs de Provence. Les éboulis qui descendent à la Garonne sont plantés de noyers vigoureux ; plus haut, de vastes forêts s'étendent, encadrant de beaux pâturages.

Au bord même de la route, s'amorcent des galeries de recherches de mines. Je puis ramasser quelques morceaux de blende laissés sur le sol. D'après mon aimable compagnon, la blende vaut de 140 à 180 fr. la tonne ; l'exploitation coûte de 25 à 30 fr. et le transport de la mine à la gare française de Marignac de 44 à 50. Le bénéfice de quelques mines s'est élevé jusqu'à 80 fr. la tonne ; malheureusement, la question des transports et d'autres difficultés entravent fort cette industrie, des individus accaparent les gisements et ne les exploitent pas, espérant les revendre à gros bénéfices. Aussi l'on n'a pu trouver à alimenter une usine construite pour employer 1 200 chevaux de force dus à l'électricité. Il n'y a pas eu de minerai à traiter !

La législation espagnole permet cet accaparement que la loi française rendrait impossible

Digitized by Google

en proclamant la déchéance des concessionnaires non exploitants.

La route continue à remonter la Garonne et atteint bientôt le premier hameau aranais, Pontaut, pâle réplique de Fos où les contrebandiers français s'approvisionnent de produits espagnols, où les touristes rentrant en France achètent des allumettes et du tabac pour se donner les émotions de la fraude.

Plus important est Lès, à deux kilomètres au delà; c'est pourtant un bien pauvre centre, d'aspect fort misérable auprès des riants villages de la vallée française; on y trouve quelques ressources grâce à l'hôtel établi près des fontaines thermales exploitées dans un petit établissement riant et bien tenu.

Lès est un des centres les plus populeux de la vallée, dont les 10 000 à 12 000 habitants sont répartis entre les trente-trois paroisses qui dépendaient jadis de l'évêché de Comminges[1]. Comme dans les autres contrées on y parle peu l'espagnol, le langage étant un catalan très semblable aux dialectes des pays français confinant au val d'Aran. La plupart des hommes, d'ailleurs, parlent français, car tous en sont ré-

1. Voyez page 55.

Digitized by Google

duits à aller chercher du travail dans la basse vallée de la Garonne. L'allure des gens et des choses ressemble fort à celle de l'autre côté de la frontière ; en dépit de sept siècles de soumission aux royaumes d'Aragon et d'Espagne, l'Aran est trop topographiquement français pour s'être imprégné de mœurs espagnoles.

L'existence de cette sorte d'enclave sur le versant français est d'autant plus singulière que la population a conscience de l'unité d'origine et de race avec les contrées gasconnes. Au fond des esprits est un désir de fusion avec la nation souche, entretenu par l'évidente supériorité de notre régime politique et administratif sur la domination espagnole.

La situation est tout autre qu'en Cerdagne française[1] ; dans cette dernière contrée, on passe pour ainsi dire de plain-pied du territoire languedocien du Capcir sur le versant du Sègre, et les populations se sont si bien identifiées avec la France, que des députés espagnols ont déclaré aux Cortès que jamais les Cerdans du canton de Saillagouse ne consentiraient à renoncer à leur nationalité actuelle. C'est que le contraste est trop grand entre le bien-être et la prospérité

1. 39e série du *Voyage en France*.

Digitized by Google

de la zone française et l'abandon dans lequel vivent les Cerdans espagnols.

Le val d'Aran, au contraire, n'a pas de rapport avec le pays auquel l'ignorance de la diplomatie l'a lié. Il est séparé de celui-ci par d'immenses montagnes que l'on peut franchir seulement pendant de courts mois d'été. Toutes ses eaux coulent à la Garonne ; le torrent qui deviendra un grand fleuve est l'artère maîtresse du pays : il baigne ses plus actives bourgades.

Cette singulière domination de l'Espagne sur le val d'Aran remonte à 1192 ; le roi d'Aragon s'en empara au point de vue temporel, tout en laissant l'évêque de Comminges exercer l'autorité spirituelle. Chaque fois que l'on eut à discuter les limites des deux pays, nos représentants ne songèrent pas à revendiquer les sources de la Garonne, même en 1659, lors du traité des Pyrénées, à une époque où l'on commençait à reconnaître la valeur des frontières bien définies. Seul Napoléon comprit la nécessité d'un retour de la vallée à la patrie française, il l'annexa en 1808 et, plus tard, l'incorpora à l'arrondissement de Saint-Gaudens. Les traités de 1815 qui enlevaient à la France la Savoie, le comté de Nice et une partie anciennement fran-

Digitized by Google

çaise des Ardennes et de la Lorraine, nous reprirent le val d'Aran. Celui-ci n'y a rien gagné.

Voilà pourquoi nous n'avons pas les sources de la Garonne, sources longtemps considérées comme héroïques parce qu'on voyait leur origine dans les torrents descendus des neiges et des glaces des monts Maudits par le pic d'Aneto ou Néthou. Une légende admise par tous les savants voulait que ces eaux engouffrées en Espagne, dans le trou du Toro, reparussent dans le val d'Aran par les admirables sources de Goueil de Jouéou ; on en faisait une des branches mères de la Garonne, ou Garonne occidentale. M. Belloc, un alpiniste qui s'est voué à la tache d'élucider ce problème, a détruit la légende. En vain a-t-il coloré les eaux du trou de Toro, le Goueil de Jouéou est resté limpide. Et le mystère plane, épais, sur les origines du grand fleuve.

La Garonne orientale n'a pas échappé aux controverses. Les Aranais voient sa source au pied du port de Béret, dans une petite fontaine qu'ils appellent les « Yeux de la Garonne » et dont l'onde timide va se perdre dans un torrent grondeur, la Ruda, descendu des neiges de Sabouredo. On s'est pourtant rallié à la conception des Aranais. Schrader, l'homme qui connaît le

Digitized by Google

mieux les Pyrénées, qui les a étudiées avec plus de passion et de patience, a dit en termes charmants pourquoi il voyait la Garonne dans la « bonne petite source, connue des troupeaux, aimée des bergers et des voyageurs, faite à souhait pour les petits oiseaux qui ont juste de quoi se baigner dans le bassin de la fontaine ».

Digitized by Google

VIII

DANS LES QUATRE-VALLÉES. — MAGNOAC, NESTE ET BAROUSSE

En Nébouzan. — Tournay. — L'Arros et les Baronnies. — Les eaux de Capvern. — De Lannemezan en Magnoac. — Monléon-Magnoac. — Castelnau-Magnoac. — Le canton de Galan. — Le pays de Neste. — La Barthe et ses bains. — L'industrie lainière. — Tricots et meubles. — Le pays de Barousse. — Carrières de marbre.

Mauléon-Barousse. Août.

De Tarbes à Lannemezan, chemin de fer et grande route vont à travers les vallées irradiées des monts des Baronnies ou du grand plateau alluvial ; la voie ferrée, ne pouvant suivre un tracé aussi accidenté que celui de la chaussée, troue, par des tunnels, le sommet des rides parallèles. Entre ces souterrains, on découvre les longs couloirs de vallons et, sur les crêtes, les jolis villages à blanche flèche d'église. Un de ces tunnels amène dans la vallée plus large, presque une plaine, où l'Arros roule des eaux vives. Ici commence une des enclaves de ce Nébouzan qui

Digitized by Google

fut le plus singulier des pays pyrénéens par la dissémination de ses districts. La petite, très petite ville de Tournay, assise sur la rive droite de l'Arros, était un des principaux centres de l'enclave enfermée entre le Bigorre et les Quatre-Vallées ; cette bande de Nébouzan séparait celles-ci en deux parties en isolant au nord le Magnoac.

Autour de Tournay, la campagne est riche, de grands châtaigniers bordent les champs de maïs et les vignes. Ce paysage évoque bien peu le souvenir de la cité belge du Hainaut dont le nom fut donné à la bastide qui remplaça le village de Renson. Malgré ce parrainage d'une ville illustre, choisie par Bohémond d'Astarac, créateur de la ville, Tournay est restée fort menue, ses 1 200 habitants n'ont guère débordé le plan tracé au Moyen Age. Mais les cultures ont gagné sur la forêt de Lasseube, plus vaste jadis ; une gracieuse campagne entoure l'humble villette.

Entre Tournay et Ozon, un beau viaduc courbe traverse l'Arros débouchant de la vallée sinueuse et profonde qui constituait les Baronnies, ancien domaine des trois barons d'Asté, d'Asque et d'Esparros, région pittoresque aux nombreux villages bordant l'Arros et de nombreux vallons, encadrés de petits monts cultivés avec soin. La

Digitized by Google

contrée est peu visitée encore, bien que les baigneurs de Capvern se rendent parfois à l'ancienne abbaye de l'Escaledieu en passant par Mauvezin, village que dominent superbement des ruines féodales.

Les bains de Capvern ne sont pas au village de ce nom, mais dans un ravin très ombreux, creusé au pied de Mauvezin et descendant vers l'Arros à Gourgue. L'établissement, où l'on utilise les deux sources d'Hount-Caoudo (*fontaine chaude*) et de Bouridé, sulfatées, calciques et ferrugineuses, a fait naître un hameau d'hôtels et de villas. Une colline masque la vue, mais du sommet on domine d'un côté le profond vallon de la Lène et les landes de Lannemezan, de l'autre on voit les Pyrénées neigeuses se dresser au-dessus des Baronnies.

Non loin est Lannemezan, au centre du plateau qui lui valut son nom — lande du milieu. — Ce pauvre bourg où je vins il y a deux ans[1] est le cœur des communications dans la région et ce rôle sera plus complet encore lorsque le chemin de fer d'Auch y aboutira, en suivant la petite Baïse près de Galan et de Campistrous. Par Lannemezan, les Quatre-Vallées sont reliées à leurs

1. 3e série du *Voyage en France*, chapitre XVI.

Digitized by Google

chefs-lieux, Bagnères et Tarbes ; ligne de Toulouse et ligne de la vallée d'Aure venant se rejoindre dans sa gare.

Lannemezan était encore en Nébouzan, mais isolé du reste de sa province par trois des quatre vallées : Magnoac, Neste et Aure, la quatrième, le Barousse, étant sur le versant de la Garonne, à la lisière du Comminges.

Il y a peu de temps encore, le Magnoac était dans la dépendance de Lannemezan pour les relations par voie ferrée, mais l'ouverture du chemin de fer à voie étroite de Boulogne-sur-Gesse à Toulouse[1] a pour conséquence d'attirer par cette voie les principales relations commerciales.

C'est que la course est longue, de Lannemezan à Castelnau, capitale du Magnoac, par une de ces routes d'autrefois que les ingénieurs ont tracée avec un amour si vif de la ligne droite, sans chercher à desservir les groupes de population. Sur la ride entre la Solle et le Gers, la chaussée traverse un seul village, Monlong, laissant à l'écart de nombreux centres. Un indicateur des Hautes-Pyrénées, publié en 1856, donne la plupart de ces agglomérations comme impraticables

1. Sur cette ligne et la région entre Boulogne et Castelnau-Magnoac, voir lu 38e série du *Voyage en France*, chapitre XX.

Digitized by Google

aux voitures. Aujourd'hui de beaux chemins vicinaux les relient entre elles ou à la route.

Dans le canton de Lannemezan, c'est-à-dire en Nébouzan, la lande est maîtresse ; elle couvre des croupes aplaties entre des rivières naissantes, mais dès que l'on a pénétré dans le Magnoac, les petits bois et les cultures dominent, surtout dans la vallée du Gers, la plus large de cette contrée bordée par la Gimone, la Gesse et la Baïsolle et traversée par d'autres cours d'eau parallèles : Cier, Jouanou et Solle, qui divisent le Magnoac en huit couloirs séparés par de longues arêtes, aux pentes douces à l'exposition du levant, très raides à celle du couchant.

Bien que le Magnoac fût une des Quatre-Vallées, il ne répond donc pas au caractère topographique de ce mot, mais en entrant dans le petit État déjà composé du Barousse, de la Neste et de l'Aure, il s'est baptisé vallée comme ses confédérés. La plupart des communes, vingt sur trente dans le canton, sont d'ailleurs dans le pli même du Gers et de ses affluents locaux, le Cier et la Gèze. Entre le Gers et la Gèze est Castelnau, la dernière capitale, entre le Gers et le Cier est Monléon-Magnoac, qui précéda Castelnau dans la suprématie. Chacune des deux villes est assise sur la pente abrupte tournée vers le couchant.

Digitized by Google

De la grande route, par la tête de ravins secondaires, on aperçoit souvent le pli profond où le Gers roule un flot qui serait imperceptible si le canal de la Neste ne lui donnait sa part des eaux puisées à Sarrancolin. Une des branches du canal suit la vallée de la Gimone et va passer avec cette rivière au pied du coteau où naît le Cier, près du hameau de Garaison dont l'abbaye célèbre fut le lieu de réunion des États des Quatre-Vallées jusqu'au xviiie siècle. Garaison et tout le vallon agreste du Cier, vers Monléon-Magnoac, dépendent de cette dernière commune. La population est très éparpillée; partout, sur ce territoire, sont des métairies entre les châtaigniers, les petits bois, les champs de maïs et de céréales; quelques prairies dans les thalwegs.

De Mauléon on commande de haut le fond de la vallée du Gers dont la pente opposée, très douce, est couverte de petits villages, de hameaux, de maisons isolées entourés de belles cultures; les pâturages renferment beaucoup de bétail de la race bovine gasconne. C'est une région purement agricole. Seul Monléon-Magnoac a quelques petites fabriques; Castelnau reste un centre commercial, mais ses foires, jadis très fréquentées, tendent à perdre de leur importance au profit de Boulogne-sur-Gesse, grâce à la voie

Digitized by Google

ferrée de Toulouse dont cette ville haut-garonnaise est le terminus.

Après une courte visite à Castelnau, je suis retourné à Lannemezan, en traversant d'autres ruisselets, découpant le pays en bandes parallèles : descente vers la Gèze, ascension douce au-dessus d'Organ par les vignes et les maïs, descente brusque sur la Solle pour remonter encore et plonger vers la Baïse-Devant. Ici vallée plus large, où les prairies sont nombreuses ; un ruisseau, le Pesqué, s'y creuse une ravine parallèle à la Baïse-Devant et à la Baïsolle coulant à l'ouest, au pied de la forêt de Campuzan.

Encore un long ruban de route interminable et fastidieux, deux lieues sans un village sinon, en vue, à l'écart sur la falaise de la Baïsolle, Campuzan et Tournous, avant d'atteindre le bourg nébouzannais de Galan, chef-lieu d'un canton de l'arrondissement de Tarbes. Ce fut autrefois une ville forte, faisant remonter sa fondation à l'époque romaine, mais elle n'est plus qu'une pauvre bourgade, la commune ayant perdu près de 500 habitants depuis une cinquantaine d'années ; elle est pourtant au centre d'une région agricole assez prospère, à laquelle la relient de très nombreux chemins. La ville fut détruite pendant les guerres entre Foix et Arma-

Digitized by Google

gnac; il est resté de cette cité primitive une église du XIVe siècle conservant l'aspect d'une forteresse. Des abords de l'édifice, on découvre un riant paysage, les deux vallées de la Baïsolle et de la Baïse-Devant, dont les villages blancs, les hameaux, les métairies éparses se détachent gaîment entre les chênes, les châtaigniers et les cultures.

Le canton dont Galan est le chef-lieu, s'il n'en est pas la plus grosse agglomération, est, comme celui de Castelnau-Magnoac, une série de stries de l'*ampoule* alluviale de Lannemezan. La plus large vallée est celle de la grande Baïse ou Baïse-Darré, c'est-à-dire Baïse-Derrière, la principale de toutes les Baïses qui formeront la jolie rivière de Condom et de Nérac[1]. Les villages y sont nombreux, moins cependant qu'au long du Gers et de l'Arros. Le Lizon, qui vient de border étroitement un long et raide coteau tombant, sur l'autre versant à la grande Baïse, en pentes infiniment douces, atteint celle-ci à Tournous-Darré.

En amont, les villages sont de nom et de tournure féodale : Bonnefont, aux nombreux marchés, possède le château qu'habita M. de Montes-

1. Sur les diverses Baïses, le cours moyen et le cours inférieur de la Baïse, voir les 30e et 31e séries du *Voyage en France*.

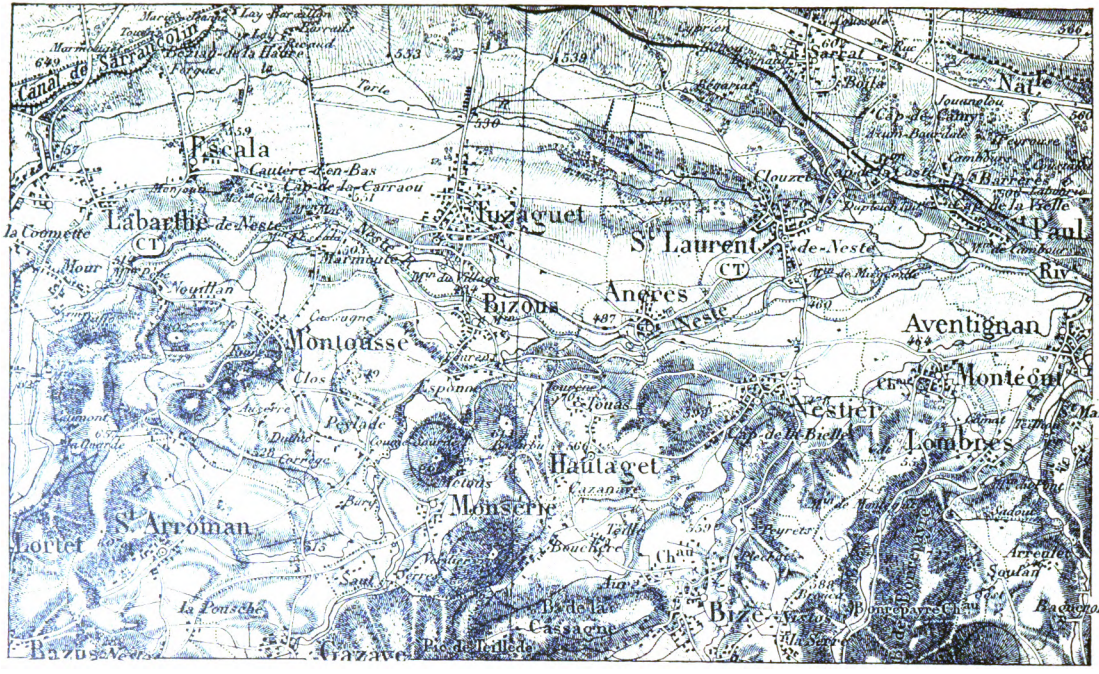
Digitized by Google

pan ; Montastruc éparpillé au bord de la rivière, dominé par un coteau sur lequel sont les ruines d'une forteresse ; plus loin, sur une colline déjà haute, à 520 mètres, est le village de Castelbajac qui donna son nom à une famille encore représentée aujourd'hui. Sur ces hauteurs, la culture n'a déjà plus la variété qu'elle présente au fond de la vallée, où le maïs et la vigne viennent jusqu'à la lisière des châtaigneraies. Mais les céréales croissent bien, les pâturages nourrissent des mules, les porcs abondent.

La colline de Castelbajac est un étroit plateau entre deux Baïses qui se relient par des pentes douces à la partie massive du plateau de Lannemezan, non loin de la morne cité qui a donné son nom à la région.

Les landes les plus sauvages sont au sud de la ville ; elles vont aboutir à la Neste, à l'endroit où la rivière, débouchant des montagnes, arrose un large bassin entre les petits monts de sa rive droite et la ride que la voie ferrée remonte, par de fortes rampes, depuis Montréjeau jusqu'à Lannemezan. Ce pays, partagé aujourd'hui entre les deux cantons de La Barthe-de-Neste et de Saint-Laurent, était une autre des Quatre-Vallées : la Neste, prenant son nom de la rivière

Digitized by Google



Digitized by Google

même. Sa situation entre la montagne et la plaine avait fait de La Barthe-de-Neste son chef-lieu, la capitale de la fédération.

La Barthe n'est point une ville, mais un bourg, longuement étalé en plusieurs hameaux au bord de la grande route et de chemins ruraux, entre le canal de la Neste et la rivière. Sur les bords du canal jaillit une source minérale qui a fait naître un établissement où l'on traite les maladies nerveuses. On raconte que les vertus de ces eaux furent révélées par la guérison qu'y trouvèrent des chiens galeux.

Rien, dans ce bourg éparpillé et entouré de beaux arbres, ne rappelle une capitale. Les Quatre-Vallées, cependant, étaient parmi les petits pays pyrénéens qui possédaient la vitalité la plus réelle. Les seigneurs, dont les derniers furent les rois de France, de Louis XII à Louis XVI, avaient dû reconnaître des privilèges très étendus. Depuis 1300, nul seigneur ne pouvait enlever un habitant des Quatre-Vallées à ses juges naturels ; chaque citoyen pouvait posséder des terres, se marier, créer une industrie ou un commerce sans autorisation ; le droit de porter des armes était reconnu à tous ; à la veille de la Révolution encore, il y avait exemption de contribution de guerre et de logement de troupes.

Digitized by Google

Le pays de Neste comprenait environ vingt communes des deux cantons actuels et s'étendait jusqu'aux abords de Montréjeau. Les villages se pressent sur chaque bord de la rivière ; l'un d'eux, Montoussé, semble commander tout le bassin par les ruines superbes d'un château qui fut le siège de l'autorité royale. A en juger par l'étendue de l'enceinte, la forteresse dut être formidable. La colline marmoréenne dont le château occupe la cime, à 671 mètres, offre une vue immense sur la Neste et, par delà Montréjeau, sur l'immense plaine de Rivière et la partie du Nébouzan qui renfermait Saint-Gaudens, capitale de ce petit pays.

Au-dessous de Montoussé commence le canton de Saint-Laurent, jadis canton de Nestier. C'est une région industrielle, dépendant du rayon de Montréjeau et de Saint-Gaudens pour le travail de la laine, on y fait le tricot comme dans la région voisine. De tous ces centres, le plus actif ést Tuzaguet, dominant la Neste du haut d'une terrasse. Outre la fabrication du tricot et la filature de la laine, le bourg possède d'importants ateliers pour la fabrication des meubles, industrie récente. Il a gardé le commerce des peaux, exercé depuis longtemps.

Au bord de la Neste, Anères, plus loin Saint-

Digitized by Google

Laurent, sur la rivière et son affluent le Torte, sont encore des centres pour la filature et le tricot, Saint-Laurent surtout, agglomération la plus considérable[1] de toute la vallée de Neste. Cette petite ville renferme plusieurs tuileries dont les produits donnent un aspect bien plus méridional au pays que les ardoises employées sur le versant de l'Adour.

En face de Saint-Laurent, sur l'autre rive, au pied des petites montagnes dont les formes sont si belles et que recouvrent des bois épais, est Nestier, l'ancien chef-lieu du canton, centre de fabrication du meuble dans le pays. Il y a encore plusieurs menuisiers, il y en eut jusqu'à vingt autrefois.

Nestier occupe l'extrémité d'une haute colline couronnée par un calvaire dont les abords offrent une vue superbe. Sur le plateau portant cet édicule, Hautaget fait des tissus de laine et Bize exploite pour les usines de Bagnères un beau marbre dit *brèche de Bize,* « formée d'un cailloutage très serré et très brillant, noyé dans une pâte jaune d'or ». Ce marbre est apprécié à l'étranger, Hambourg en a employé des quantités considérables. D'autres carrières produisent des

1. 1 242 habitants, dont 950 agglomérés.

Digitized by Google

marbres jaune, rosé, violet, antique et *africains,* ainsi nommés par leur ressemblance avec les marbres d'Afrique que les Romains employaient tant.

Le village de Bize est la partie la moins considérable de la commune de Bize-Nistos, qui domine la gorge par laquelle le Nistos s'échappe de la jolie vallée, verte et active, où il a arrosé le Haut et le Bas-Nistos et le territoire de Seich. Des deux côtés de ce val agreste, les montagnes sont couvertes de bois activement exploités. Le torrent fait mouvoir plusieurs scieries, les taillis alimentent une quantité de foyers à charbon dont les produits sont vendus dans les villages de la plaine garonnaise. Des ateliers font des sabots ; les moulins se suivent au long du cours d'eau. L'élevage du bétail est une autre cause d'activité.

Avant d'atteindre la Neste, le Nistos borde Montégut, groupé au pied de son vieux château toujours habité, et Aventignan où le tricot est produit sous forme de gilet de chasse. La Neste, ici bien près de sa fin, arrose encore le bourg de Mazères où l'on file la laine ; à un quart de lieue plus loin, elle atteint la Garonne, au-dessous de Montréjeau.

Le département des Hautes-Pyrénées longe

Digitized by Google

ici le fleuve qui lui sert assez longtemps de limite, sauf vers Saint-Bertrand-de-Comminges et Valcabrère dont les territoires sont enclavés entre la Garonne et les vallées de Neste et de Barousse. Tibiran, village du canton de Saint-Laurent, est confiné par le terroir de Saint-Bertrand. La presque synonymie du nom a fait attribuer l'origine de Tibiran à Tibère, qui l'aurait fondé en l'an 37, comme faubourg de *Lugdunum Convenarum,* le Lyon des Convènes, aujourd'hui Saint-Bertrand. De *Tiberianum* serait venu Tibiran. De nombreuses ruines et les restes d'un aqueduc qui portait les eaux à *Lugdunum* semblent donner raison à la tradition.

Le Barousse, une autre des Quatre-Vallées, commence en amont de Saint-Bertrand. Il est isolé du reste de l'ancienne confédération par des monts boisés dessinant nettement le pays, sauf aux bords de la Garonne, où sont plusieurs villages, notamment les plus populeux du canton actuel, Loures-Barousse et Saléchan.

Le pays de Barousse n'a joué qu'un rôle effacé dans l'histoire des Quatre-Vallées. Il est constitué surtout par la vallée de l'Ourse, dont la rivière se forme à Mauléon-Barousse de l'Ourse de Ferrère et de l'Ourse de Sost, deux jolis torrents

Digitized by Google

devant leurs noms à des communes qu'ils arrosent. C'est un charmant pays où les villages sont nombreux, surtout au-dessous de Mauléon-Barousse, capitale exiguë, groupée sur les deux rives de la rivière, au pied d'un rocher portant le château et un donjon.

La partie montagneuse est pour ainsi dire une forêt continue, tandis que de belles cultures occupent la vallée inférieure et montent assez haut sur le flanc des montagnes parsemées de hameaux et de villages. Ce joli pays est rarement visité, les baigneurs de Luchon passent tout auprès sans s'y arrêter ; ceux de Barbazan et de Sainte-Marie sont trop peu nombreux pour faire connaître la riante région où quelques-uns d'entre eux se sont parfois égarés. Il y a bien des eaux minérales à Ferrère, mais elles n'attirent guère de monde encore.

Beaucoup de marbres dans le Barousse ; ceux de Sost sont parmi les plus beaux des Pyrénées, c'est la *griotte,* d'un beau rouge-brun parsemé de points brillants blancs ; les tons rouges sont d'une grande vigueur ; aussi la griotte de Sost est-elle fort recherchée, le panthéon de Berlin possède trente-deux gaines de cette superbe pierre, hautes de 2 mètres.

A Troubat, où sont creusées des cavernes cu-

Digitized by Google

rieuses en vue des belles ruines du château de Bramevaque, on exploite une brèche « portor » composée de galets noirs et gris, réunis intimement par un ciment silicéo-calcaire. Plus bas, à Sarp, où l'Ourse pénètre dans le joli bassin d'Izaourt avant d'atteindre la Garonne, on exploite un marbre noir antique semblable à celui de la Grèce ; le fond est d'un beau noir, relevé par des incrustations d'un blanc éclatant.

Le marbre et les bois sont les seules richesses de cette aimable vallée, dans laquelle l'industrie n'a pas pénétré, pas même celle du tricot qui occupe tant de bras au long de la Neste et de la Garonne.

Digitized by Google

IX

LA VALLÉE D'AURE

En remontant la Neste. — L'ancien flottage. — Le canal de Sarrancolin. — Les grottes de Lortet. — Sarrancolin et ses marbres. — Arreau. — Bordères et la vallée de Louron. — Le lac de Caillaouas et son aménagement. — Les glaciers des Gourgs-Blancs. — La vallée de la Lastie. — Arcizan et ses drapiers. — Vielle-Aure.

Arreau. Août.

La Neste, parvenue devant La Barthe, tourne brusquement à l'est, comme le fera plus bas la Garonne, comme, sur l'autre versant pyrénéen, le gave de Pau et le gave d'Oloron tournent à l'ouest. Elle débouche par une vallée profonde dont la rive gauche porte, très haut sur ses pentes, le canal destiné à alimenter les rivières du plateau de Lannemezan. Malgré cette saignée énorme de 7 mètres cubes sur 13, portée moyenne, la Neste reste une rivière abondante, encore classée comme flottable, bien qu'aucune bûche n'y flotte plus depuis longtemps et qui pourrait, à certaines époques, porter bateaux

Digitized by Google

comme elle le faisait jadis lorsqu'on embarquait sur ses eaux les marbres de Campan et de Sarrancolin, destinés aux constructions de Versailles et des Trianons. Le chemin de fer a tué le flottage, d'ailleurs devenu inutile depuis que les scieries débitent sur place les bois des forêts.

Par les services qu'il rend à une immense région, le canal est devenu supérieur en importance à la rivière qui l'alimente. Sa vallée factice est la grande artère vers la vallée d'Aure ; le chemin de fer en épouse le tracé et la route vient le suivre à son tour. Ces voies pénètrent en amont de La Barthe dans le couloir des monts, de plus en plus rétréci. Le paysage est d'abord assez maigre, de pauvres taillis laissent voir l'ossature de roche blanche. Les villages sont au bord de la Neste coulant dans un défilé bordé de grands rochers. A Lartet, ces escarpements sont percés d'une grotte que tous les possesseurs du pays ont occupée et fortifiée ; on a cru y trouver la trace des Sarrasins et des Wisigoths, mais les créateurs du système de défense que l'on voit aujourd'hui — la tour qui garde l'entrée, notamment — furent les Templiers.

Plus loin, à Héchettes, hameau faisant face à Hèches, un rocher à pic porte une tour empanachée de lierre. Des carrières de marbre

Digitized by Google

Digitized by Google

existent à Hèches, belle roche grise, rose, blanche, tachetée de noir; Héchettes possède d'autres gisements de marbre noir traversés de grandes veines blanches ou de marbre noir et blanc. Hèches est une populeuse commune; le bourg sert de débouché et de centre commercial à une partie des Baronnies et des régions hautes de la Neste.

Après ce passage, la vallée devient plus fraîche, les cultures sont luxuriantes; le maïs est la récolte principale. A chaque tige s'enroulent gracieusement des haricots dont le feuillage sombre fait mieux ressortir la teinte métallique des feuilles rubanées. Un double village occupe une siutation heureuse au débouché du vallon de Barricane, ouvert dans le massif séparant l'Aure du Barousse : Ilhet sur la rive droite, Sarrancolin sur la rive gauche. C'est le pays des marbres de luxe, les plus beaux peut-être que possède notre pays. Mais cette roche superbe n'est pas exploitée en quantité; j'étais allé sur le quai de la gare croyant y voir des blocs prêts à expédier, il n'y en avait pas un seul. Par contre, les bâtiments de la petite station sont en marbre, brut pour les murs, poli pour les encadrements et la plaque portant le nom du lieu. Les deux villages sont construits en moellons de marbre

Digitized by Google

non ravalé, donnant par leur rugosité et leur teinte grise un aspect vieillot. Sarrancolin se groupe étroitement autour d'une église romane; ce fut autrefois une forteresse, clé de la vallée. Elle a conservé des débris d'enceinte et une tour carrée sous laquelle est percée une des portes qui accédaient dans le bourg. Un pont contemporain de ces débris de fortification franchit la Neste.

Malgré le nom de Sarrancolin donné au marbre, les principales carrières sont en dehors de la commune sur la rive droite, dans les territoires d'Ilhet et de Camous. Moins considérables, ces villages ont laissé à Sarrancolin l'honneur de baptiser ces roches, qui furent un moment appelées Antin, parce que le duc d'Antin les avait fait connaître en les envoyant à Louis XIV pour les palais royaux.

D'autres carrières non moins riches sont sur la rive gauche, à Beyrède, d'où un chemin établi par les fournisseurs du duc d'Antin conduit aux carrières de la vallée de Campan.

Les marbres de Sarrancolin sont d'une grande variété de teintes; les plus beaux, rouges, veinés de gris ou couleur de chair à veines jaunes; d'autres, d'un rouge vif, ont des veines vertes, bleues, blanches ou violettes. Versailles et Trianon possèdent d'admirables colonnes en sarran-

Digitized by Google

colin. Le nouvel opéra de Paris s'est adressé à ces carrières et le musée du Louvre a employé leurs marbres pour la plupart de ses piédestaux. Cette roche de luxe est de beaucoup la plus chère des Pyrénées : elle coûte près de 800 fr. le mètre cube à l'état brut, rendue en gare.

Sarrancolin n'a pas seulement donné son nom à ses marbres, il est célèbre aussi dans les travaux publics et l'hydraulique agricole par le canal dérivé de la Neste, qui prend les eaux en amont du village, œuvre dont les résultats si considérables sont devenus plus complets avec la transformation en réservoirs des lacs de Néouvielle et des Gourgs-Blancs.

La rivière est autrement belle en amont du barrage, car elle a toute la puissance que lui donnèrent les lacs, les neiges et les glaciers de son bassin supérieur, mais la pente est forte ; c'est un énorme torrent courant dans un étroit couloir. Un village, Fréchet, borde la Neste enjambée par un pont ancien.

La vallée s'élargit au confluent de plusieurs torrents : Aure de Louron, Lastie, ruisseau d'Aspin. Les cours d'eau arrivent bruyamment au milieu d'une petite ville capricieusement disposée et remplissent le bassin d'une incessante rumeur. Cette ville, Arreau, la capitale de la vallée

Digitized by Google

d'Aure dont elle occupe le principal carrefour, s'étend, très pittoresque, au long des Nestes qu'elle borde de ses constructions blanches coiffées d'ardoises. Des halles de charpente supportent la mairie. Arreau possède deux églises, Notre-Dame et Saint-Exupéry; celle-ci domine la Neste d'Aure et mérite une visite. Tout cela est riant et propre, la ville rappelle par bien des points les bourgades suisses.

Des abords d'Arreau, la vallée paraît étroite, plus sévère et belle que gracieuse, mais dès que l'on s'élève sur les premières pentes, les horizons s'agrandissent; le pic d'Arbizon, qui semble se dresser d'un jet, domine tout le paysage.

La commune d'Arreau n'a guère d'autre industrie que les scieries nombreuses et importantes alimentant un grand commerce de bois pour la construction, la menuiserie ou le chauffage. Jadis la Neste emportait en radeaux les produits des forêts. Aujourd'hui le chemin de fer est devenu l'unique moyen de transport pour tous les villages des trois cantons qui se partagent la vallée d'Aure : Arreau, Bordères-Louron et Vielle-Aure; il reçoit également les bestiaux expédiés par un grand nombre d'éleveurs et de marchands. De même que les autres vallées pyrénéennes, l'Aure prétend avoir une race spéciale

Digitized by Google

à laquelle on a donné une sorte de reconnaissance officielle par la création d'un *herd-book*, comme on l'a fait pour les races gasconne et de Lourdes. Mais les avantages des inscriptions sur ce registre d'état civil du bétail ne sont pas bien compris par la population : en 1902, il ne fut fait que vingt-trois déclarations.

Tout semble encore à créer. dans ce pays cependant si merveilleusement apte à l'élevage ; l'Aure pourrait être un des grands producteurs de beurre et de fromage dans les Pyrénées ; les tentatives de création de fruitières n'ont pas réussi; une seule a vécu, grâce à la persévérance d'un homme, celle de M. Ricard à Estensan, près de Vielle-Aure.

La vallée de la Neste de Louron, qui s'ouvre devant Arreau, est également riche en bétail et en bois et pourrait être appelée à un avenir industriel par ses mines de manganèse, si la dépréciation dont ce minerai a été frappé venait à cesser. Cette vallée très régulière, remontant presque droit du nord au sud, à la frontière d'Espagne possède un grand nombre de villages. Le canton de Bordères qu'elle constitue n'a pas moins de dix-huit communes, mais d'une population très faible, puisque l'ensemble n'atteint pas 2 600 âmes ; c'est une région en pleine dépo-

Digitized by Google

pulation, elle a perdu près de 700 habitants depuis la guerre. Seule la commune de Loudenvielle est en progrès ; elle le doit sans doute à ses mines de manganèse. Le village, centre le plus considérable de la vallée, compte pourtant à peine 400 habitants.

L'entrée de la vallée de Louron est une gorge bordée de rochers à pic dans laquelle sourdent les eaux minérales de Couret, qui ont fait naître un petit établissement. D'autres sources semblables jaillissent à l'issue du défilé gardé par le village de Cazaux-Debat. Un peu plus loin est le petit bourg de Bordères-Louron, chef-lieu de la vallée, dominé par les ruines du château où se réfugia le comte Jean V d'Armagnac, dernier prince de cette famille, excommunié pour avoir épousé sa sœur Isabeau.

Longtemps encore, au delà de Bordères, la Neste de Louron ne parcourt qu'un assez triste défilé ; soudain celui-ci s'écarte en un large bassin de prairies, de cultures et de bois, adorablement vert, rempli de villages : douze communes y couvrent de leurs hameaux blancs les pentes des monts ; il est peu de plus gracieux paysages dans les Pyrénées ; le val est admirable surtout quand on le contemple des hauteurs de Loudenvielle, où monte la route conduisant à Luchon

Digitized by Google

par la vallée de Larboust. Le pays est purement pastoral, bien que les carrières de marbre de Vielle-Louron, les ardoisières de Génost, les mines de manganèse d'Adervielle et de Loudenvielle occupent quelques ouvriers.

La Neste de Louron a vu depuis quelques années son débit régularisé par les travaux d'aménagement du lac de Caillaouas que lui amène la Neste de Clarabide, un des deux bras formant le torrent. J'avais projeté de visiter les travaux : on m'en a dissuadé à Tarbes, à cause des orages qui ont dégradé les chemins et rendu l'excursion assez dangereuse. Cette fâcheuse nouvelle m'a été confirmée à Arreau et à Bordères, et j'ai dû renoncer non seulement à cette visite, mais aussi à celle du lac d'Orédon et des autres bassin du Néouvielle, transformés en réservoirs de la Neste, comme le lac Bleu est devenu le régulateur de l'Adour.

Ces travaux ont eu pour les touristes un énorme avantage : ils ont nécessité la création d'un beau sentier muletier qui remplace la vertigineuse échelle de rocher taillée au flanc de l'abîme de Clarabide et dont les alpinistes hardis nous ont conservé le souvenir. Il en est même qui la regrettent ! Cette région, étudiée au cours de ces dernières années par M. Émile Belloc,

Digitized by Google

qui a fait dans l'Annuaire du Club alpin un saisissant récit de ses excursions, est une des plus sauvagement belles des Pyrénées ; non seulement la neige y séjourne longtemps, mais de grands glaciers couvrent la frontière à plus de 3 000 mètres. Ce sont les Gourgs-Blancs, nom dû aux petits lacs presque sans cesse gelés qui couvrent le fond d'une haute vallée à la fois sinistre et sublime. Ces lacs vont se déverser dans la nappe plus considérable de Caillaouas, vaste de 40 hectares, dont les eaux bleues, étalées à 2 165 mètres, sont peuplées de truites. La profondeur du bassin est énorme : 101 mètres, mais on n'a guère que la couche superficielle, les 18 mètres au-dessous desquels on a percé la digue de retenue par un tunnel qui permet de déverser dans la Neste une partie des eaux nécessaires pour lui donner son débit régulier. Au moment des grandes sécheresses seulement, il faut ouvrir les robinets[1]. Ce travail considérable a été achevé en 1898 ; la même année, le réservoir était mis en exploitation.

La Neste de Clarabide, où se déverse la Neste

1. En 1902, ils ont été ouverts du 24 au 25 août, du 26 octobre au 16 novembre. Pendant cette année, le lac a fourni 13 745 121 mètres cubes, dont 8 200 700 mètres cubes par l'issue naturelle du déversoir et 5 544 411 mètres cubes par les robinets.

Digitized by Google

des Gourgs-Blancs régularisée par son passage dans le lac, va rejoindre une autre Neste, venue, elle aussi, du glacier des Gourgs-Blancs, mais par le petit lac de Pouchergues. Le cours d'eau, devenu puissant, atteint la Neste de la Pez, née à la frontière, au port de la Pez. Cette jonction se nomme Tramezaïgues (*entre les eaux*).

Ainsi formée, la Neste de Louron descend rapidement; elle était à 1 375 mètres au pont de Tramezaïgues, quand elle atteint le premier village, Loudenvielle, elle n'a parcouru que 6 kilomètres et est à 970 mètres seulement. Dans cette course solitaire, la Neste a reçu le torrent d'Aube, émissaire des lacs d'Hourgade et de Nère, le ruisseau de Germ et le tribut de fontaines minérales qui seront peut-être exploitées un jour.

Le canton de Bordères possède un autre lac portant le nom du chef-lieu, bien qu'il en soit fort éloigné et sur un autre versant; cette nappe, appelée aussi lac de Bareilles, occupe le fond d'un bassin dont le pic le plus élevé déverse des eaux aux vallées d'Oueil et de Larboust. De ce lac de Bordères s'écoule la rivière de Lastie; elle s'en va entre de vieilles sapinières peuplées de grands arbres, dans un superbe bassin de verdure où les trois hameaux de la commune de

Digitized by Google

Bareilles : Gèdre, Pouy et Ys, font un grand commerce des bois qui encadrent cette belle et verdoyante conque, séparée par un large massif boisé d'un autre vallon plus agreste encore où le petit village d'Ardengost s'étend entre de maigres cultures et des prés parsemés de granges.

La Lastie s'échappe du vallon de Bareilles, au-dessous d'Ys, par un défilé que domine la chapelle de Notre-Dame-des-Neiges ; elle passe au pied du village de Jézeau — dont la curieuse église remonte au XIIe siècle — avant d'atteindre la Neste de Louron dans la ville même d'Arreau.

Digitized by Google

X

LES RÉSERVOIRS DE LA NESTE

La Neste en amont d'Arreau. — Les bains de Cadéac. — Vielle-Aure. — Les lacs du Néouvielle. — Captage du lac d'Orédon. — Lacs d'Aumar et d'Aubert. — Le réservoir de Cap-de-Long. — L'alimentation de la Neste. — Le déversoir des lacs. — Les cascades. — Les dix-neuf rivières du Lannemezan.

Arreau. Août.

En amont d'Arreau, la vallée de la Neste est populeuse encore. Deux établissements thermaux, situés à deux kilomètres de la ville, à Cadéac, attirent chaque année d'assez nombreux baigneurs : aussi le nom de Cadéac a-t-il été ajouté à celui d'Arreau pour la désignation de la gare. Le petit centre est un des plus anciens de la vallée ; beaucoup des maisons qui entourent le mamelon, ou *pouy,* surmonté d'une tour du XIe siècle, sont anciennes. Cadéac était le rendez-vous des communautés de la vallée de Neste pour la discussion des affaires publiques.

A l'entrée d'un vallon ouvert au pied du mas-

Digitized by Google

sif dominé par le pic d'Arbizon, est le plus gros centre du pays d'Aure après Arreau, le plus actif aussi par l'industrie : Arcizans, où s'est maintenue la fabrication des *cadis d'Aure,* draperie commune. Les petites usines, moins nombreuses qu'elles ne le furent autrefois, sont en même temps des filatures où l'on emploie les laines de la vallée. Cette branche de travail a bien perdu de son importance ; en 1856, on comptait trente fabricants de drap et quatre filatures de laine dans la vallée ; Arcizans, centre de la production, avait près de 1 000 habitants, il n'y en a pas 600 aujourd'hui. La concurrence des grandes usines de Mazamet, de Vienne et du Nord a bien réduit la fabrication ; celle-ci persiste à cause de la qualité des produits, peu flatteuse à l'œil, mais solide, véritable *cuir-laine,* comme on appelle certains articles.

Le site d'Arcizans est sévère, le vallon dont le bourg occupe l'entrée contraste par sa nudité avec les forêts dont la rive droite de la Neste est revêtue. Sur l'autre versant du pic d'Arbizon, le village de Guchen, qui garde l'entrée du vallon d'Aulon, plus gracieux et boisé, possède des mines de manganèse inexploitées et des carrières de marbre. Le site est curieux : dans la vallée très élargie se dressent des monticules isolés,

Digitized by Google

appelés *pouys*. Tout autour du bassin, d'autres villages occupent les pentes.

Les monts se haussent, deviennent superbes vers le sud ; la vallée, encore élargie, offre un beau plan de cultures. Sauf Vielle-Aure assis au cœur du bassin, les villages sont à la base des monts.

Vielle-Aure, chef-lieu d'un canton, est un assez gros bourg occupant les deux rives de la Neste, mais sans grand intérêt, sinon par son église romane, œuvre des Templiers, qui ont peuplé le pays d'Aure de tant d'édifices religieux ou de défense. Tout autour, les villages encadrent le bassin ; l'un d'eux, Bourisp, possède une église dont le porche est orné de peintures curieuses.

Le temps qui menaçait ce matin est devenu franchement mauvais ; les nuages ont rapidement couvert l'ample paysage, maintenant la pluie tombe à flots. Décidément l'excursion aux lacs du Néouvielle est impossible, je ne pourrai même gagner les derniers villages de la vallée, Tramezaïgues et Aragnouet[1].

Cependant j'aurais voulu parler *de visu* de ces beaux travaux qui ont transformé en réser-

1. Pendant deux années de suite, à l'époque très courte où je pouvais me rendre dans cette partie des Pyrénées, la pluie ou la neige ont empêché les excursions projetées.

Digitized by Google

voirs les lacs étalés dans les cirques sauvages dominés par les pics de Néouvielle. Il y a là une œuvre plus considérable encore que celle du lac de Caillaouas et du lac Bleu de Bigorre.

Nombreux sont les lacs dans le massif de Néouvielle, surtout sur le versant du gave de Pau ; mais les nappes les plus étendues se trouvent du côté de la Neste, dans les deux farouches vallons de rocs, de neige et de pins rabougris que domine de ses 3 092 mètres le pic d'Aubert, tapissé d'un glacier. Au nord s'allongent les deux lacs d'Aumar et d'Aubert ; ce dernier, formé par la Neste d'Aubert, émet un torrent abondant qui alimente trois autres lacs plus petits ; issue de cette succession de nappes, la Neste d'Aubert va atteindre le beau lac d'Orédon, où se déverse le lac de Cap-de-Long, vaste de 38 hectares.

Le lac d'Orédon, recevant toutes les eaux du massif, est devenu la base de l'aménagement. L'idée n'était pas nouvelle : bien avant la Révolution, les habitants de la vallée d'Aure avaient imaginé d'utiliser le bassin pour le flottage, comme on le faisait en Morvan à l'aide des étangs[1]. On élevait le niveau du lac à l'aide d'un

1. 1re série du *Voyage en France*, chapitre Ier.

Digitized by Google

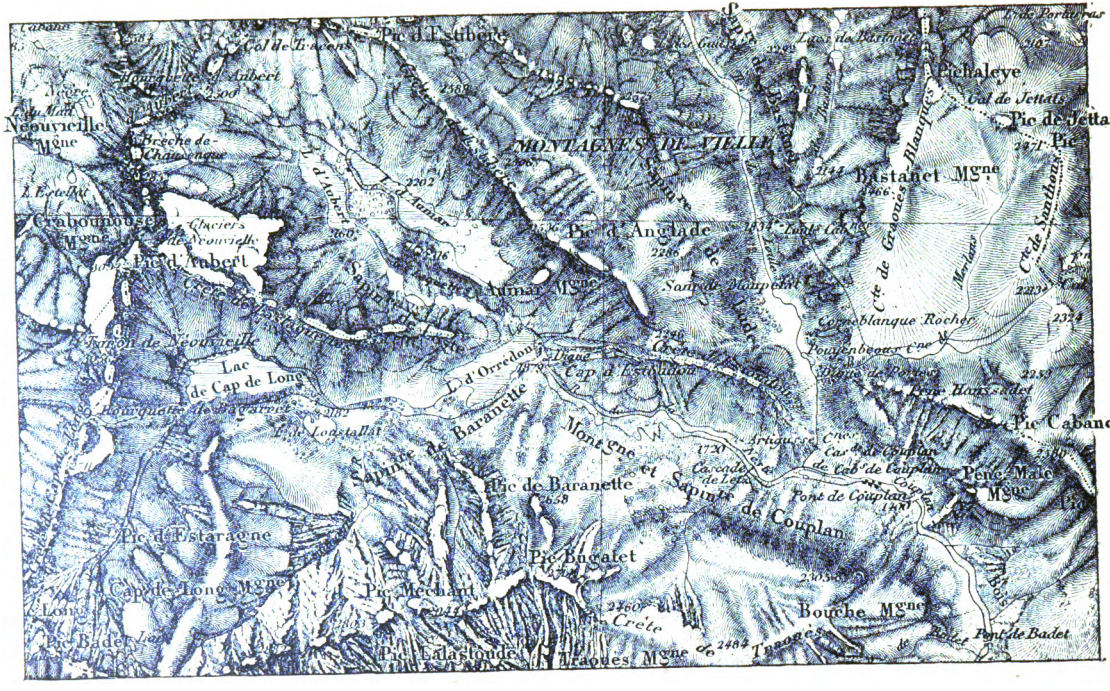
barrage, un autre barrage fermait le cours de la Neste au-dessus de la cascade de Couplans et l'on pouvait, en ouvrant une écluse, envoyer bûches et trains de bois jusqu'à Montréjeau en causant, il est vrai, des désastres sur les rives.

On a repris l'idée, mais pour lui donner une forme plus scientifique. Avant que l'on se fût attaqué au lac de Caillaouas, on abordait le problème par la captation du lac d'Orédon. Celui-ci n'est pas le plus vaste ni le plus élevé; il couvre 24 hectares[1] et étale son plan d'eau à 1 852 mètres au-dessus de la mer; il est alimenté par les pluies et les eaux de la fonte des neiges qui couvrent pendant neuf à dix mois de l'année des sommets atteignant 3 000 mètres d'altitude.

Pour puiser les eaux, on a eu recours à deux procédés : le percement d'une tranchée à 7 mètres en contre-bas du plan d'eau permettant de disposer les robinets de vidange à cette profondeur; puis une digue puissante, établie en travers de la vallée au-dessus du déversoir primitif, a fait élever le niveau à 17 mètres plus haut que l'ancienne nappe; on pouvait donc écouler une tranche d'eau de 24 mètres. On avait un appro-

1. Ces chiffres, en contradiction avec ceux de certains ouvrages, sont pris dans la *Notice de l'Hydraulique agricole,* publiée à l'occasion de l'Exposition de 1900.

Digitized by Google



Digitized by Google

visionnement de 7 270 000 mètres cubes à déverser dans la Neste.

Le lac d'Orédon ainsi capté, le personnel des chantiers alla attaquer le lac de Caillaouas par l'audacieuse percée du souterrain devant prendre les eaux au-dessous de la surface, puis on revint encore dans le bassin du Néouvielle pour s'emparer des autres lacs. Le premier auquel se prirent les ingénieurs est le lac d'Aumar, le plus élevé du chapelet de nappes aboutissant à l'Orédon ; il dort sous la glace une grande partie de l'année, à 2 214 mètres ; un barrage de terrains meubles le sépare du lac d'Aubert. Le travail de captage fut difficile, à cause de l'impossibilité de surélever la nappe d'Aumar par une digue artificielle couronnant la fermeture naturelle faite de terres et de roches affouillables ; on a creusé un souterrain qui se prolonge en tranchée dans le lit du lac ; de la sorte on recueille les eaux par décantation pour les conduire en cas de besoin dans le lac d'Aubert ; celui-ci doit également être aménagé à son tour, quand seront achevés les travaux du lac de Cap-de-Long.

Ce dernier se déverse dans l'Orédon, mais appartient à un autre bassin que le lac d'Aumar ; il s'étale à 2 120 mètres, dans une âpre et sévère

Digitized by Google

vallée où la neige séjourne la plus grande partie de l'année. L'accès a été facilité par une route charretière permettant d'amener à pied d'œuvre les matériaux et tout ce qui était nécessaire pour le logement et la subsistance des ouvriers. On dut transporter dans cette solitude les baraquements qui avaient servi à Aumar. C'est un véritable camp : une centaine de travailleurs sont sur les chantiers pendant les trois mois où l'on peut séjourner là-haut. On a construit une maison de garde, un magasin, une forge, une poudrière, etc.

Comme pour le lac d'Orédon, on a obtenu une puissante épaisseur d'eau — $17^{m},50$ — en creusant la tranchée de prise bien au-dessous du niveau de la nappe et en surélevant en même temps celle-ci par un barrage. Ces beaux travaux[1], commencés en 1901, seront terminés en 1905; leur exécution aura été rapidement conduite, car à peine peut-on y consacrer cent jours par année entre les périodes de fonte de neige et de glace.

Quand le lac de Cap-de-Long sera discipliné et versera régulièrement ses eaux captives pen-

1. M. P. Frick, ingénieur, leur a consacré une intéressante étude technique dans le *Génie civil*.

Digitized by Google

dant la saison d'étiage, on abordera le lac d'Aubert. Un autre projet prévoit encore la formation d'un nouveau bassin au-dessous de l'Orédon, par le barrage de la gorge que creuse le torrent sorti du réservoir.

En attendant l'achèvement de ces entreprises que l'on peut appeler gigantesques, si l'on considère la difficulté de mener à bien des constructions aussi résistantes à une telle altitude, loin de tout centre habité, le lac d'Orédon a permis de venir en aide à la Neste pour l'alimentation du canal de Sarrancolin. De même qu'à Caillaouas, on n'est pas obligé d'avoir recours bien longtemps aux robinets. En 1902, on ne les a ouverts que du 30 juillet au 5 août et du 27 au 31 décembre ; le reste du temps, le fonctionnement du déversoir a suffi ; cette issue a fourni à la Neste 30 776 280 mètres cubes, alors que les robinets n'ont eu à débiter que 1 668 573 mètres cubes. Au 1er janvier, après l'abaissement des eaux causé par les prises de la fin de 1901, il n'y avait dans le lac que 1 100 000 mètres cubes et le 31 décembre il en restait 6 810 000. Le bassin avait donc reçu des autres lacs 44 154 573 mètres cubes pendant l'année.

Le barrage d'Orédon est surveillé par des gardes dont la maison a été aménagée de façon

Digitized by Google

à leur permettre de résister au rigoureux climat de ces altitudes. Les lacs d'Aumar et de Cap-de-Long ont aussi leurs habitations reliées à celles d'Orédon par une ligne téléphonique qui se poursuit dans la vallée jusqu'à la prise d'eau de Sarrancolin.

La Neste sortie du lac d'Orédon se nomme Neste de Couplans ; elle coule bruyamment dans une vallée bordée de sapins et de hêtres, qui est plutôt un escalier de cascades : la dernière n'a pas moins de 100 mètres de hauteur. Au-dessous arrive l'Oule ou Loule, apportant le tribut des lacs de Port-Bieilh. Toujours bondissante, elle débouche dans la vallée d'Aragnouet et y reçoit le tribut d'autres Nestes, Gela et Badet, qui viennent de s'unir en Neste d'Aragnouet ; plus loin, c'est la Neste de Moudang, puis d'autres torrents vers Tramezaïgues et dans le bassin de Vielle-Aure ; mais après le tribut de la Neste de Louron seulement elle aura toute sa puissance et pourra alimenter le canal de Sarrancolin sans priver la vallée de Neste et la Garonne de leur part d'eaux vives et pures.

Grâce à ces réservoirs, la superbe rivière donne la vie à une multitude de hameaux, de villages, de bourgs et même de villes populeuses en assu-

Digitized by Google

rant à leurs pauvres rivières le filet d'eau qui leur faisait défaut. Le programme auquel a répondu la création du canal de Sarrancolin et l'établissement des réservoirs est presque complètement exécuté. On devait alimenter dix-neuf rivières, quinze sont dotées; ce sont : le Gers, la Galavette, la Baïse-Devant orientale, la Baïse-Devant occidentale, la Baysolle, la Baïse-Darré, l'Arrats, la Noue, la Saygouade, le Lavet, la Louge, la Save, la Gesse, la Gimone et le Bouès. Les 7 000 litres sont répartis avec beaucoup de soin, la mieux dotée est la Baïse dont les six branches ou affluents reçoivent ensemble 1 788 litres à la seconde, alors que le Gers en a 1 044 seulement, mais la Baïse est une voie navigable importante et elle ne pourrait porter bateau sans l'alimentation de ses biefs par la Neste.

Il reste à alimenter la Solle dans les Hautes-Pyrénées, la Nère, l'Assoue et le Touch dans la Haute-Garonne. Ce n'est pas l'eau qui manque, ces misérables et gigantesques fossés recevront leur part dès que les intéressés, départements et communes, auront consenti à participer aux dépenses d'amenée dans leur bassin; mais une incompréhensible hésitation empêche les habitants d'accepter la charge qui, en leur donnant

Digitized by Google

un peu d'eau, n'aurait pas seulement pour résultat d'assurer les besoins domestiques, cela permettrait aussi de créer des prairies et d'entreprendre l'élevage, véritable chance de relèvement de l'agriculture. Partout où les ondes de la Neste sont utilisées, on a vu une véritable rénovation.

Digitized by Google

XI

TARBES

L'ancien lit du gave de Pau. — Ossun et ses beurraires. — La lande maurine. — La campagne tarbaise. — Tarbes. — La vieille ville et la ville neuve. — La ville militaire. — Casernes et arsenal. — Dans la plaine.

Tarbes. Août.

De même que le gave d'Ossau abandonna sa direction vers le nord pour se jeter à l'ouest, de même fit le gave de Pau. Jadis, en un temps où sans doute l'homme n'était pas encore, il déserta son thalweg engorgé par une moraine pour se frayer le défilé de Saint-Pé et de Bétharram, mais la vallée primitive est demeurée si bien tracée, que l'on s'étonne de n'y voir couler aucun fleuve. De Lourdes à la plaine c'est un pli charmant qui n'a rien de pyrénéen dans l'aspect. Des châtaigniers, des noyers innombrables, quelques vignes, des bois, des croupes revêtues de landes : tel est ce passage entre les avant-monts et les espaces infinis de la vallée de l'Adour; un hameau, Son, un

Digitized by Google

village, Adé, confinent seuls à la route, au sein de ce riant paysage où l'on projette de faire passer un grand canal d'irrigation dérivé du gave.

Tout à coup les collines s'écartent, voici la plaine, bordée d'abord par des pentes douces. Ces espaces sans limites vers le nord et l'orient sont saisissants lorsqu'on arrive des hautes vallées où l'horizon est si borné en dehors des grandes cimes. A ce débouché est la bourgade d'Ossun, éparpillant sur une vaste étendue ses maisons basses surmontées d'un pignon aigu; des coteaux et le vallon du Souy la séparent des landes du Ger. Jadis, tout le territoire était en landes; dans la plaine ainsi inculte, les restes de l'armée sarrasine battue par Charles Martel furent écrasés par les habitants du Bigorre, de là est venu le nom de *lanne maurine,* lande des Maures, mais cette lande est désormais un terrain fertile; grâce à l'œuvre des générations, ce sol produit du blé, du maïs, de la vigne; dans les parties que traversent le ruisseau de Mardaing s'étendent de vastes prairies.

Ossun a pour objet principal de commerce le beurre et les comestibles. C'est un vestige du passé. Avant les chemins de fer, la plus grande partie des habitants vivaient du roulage et ces rouliers apportaient au loin les beurres qu'ils

Digitized by Google

achetaient autour de leur bourg et jusque dans le Lavedan. De là le nom de *beurraires* que l'on donnait même aux simples rouliers transportant d'autres produits. On connaissait partout ces commerçants à cause du costume qu'ils étaient obligés de porter toujours, sous peine d'une amende à payer au seigneur; leur béret était blanc bordé d'un liséré rose ; ils avaient une ceinture rouge et une veste courte.

Si les marchands de beurre restent encore, ils sont moins nombreux que par le passé, il y en avait vingt-deux en 1856; aujourd'hui on en trouve à peine une demi-douzaine ; à la même époque on comptait vingt rouliers, je ne sais ce qu'il en reste, mais les marchands de comestibles, oranges et citrons, sont plus nombreux qu'ils ne le furent et le commerce des jambons est resté en honneur ainsi que dans une autre commune du canton, Orincles, située dans un vallon riant, au milieu des collines qui séparent Ossun de l'Adour.

Au long du ruisseau de Mardaing, aménagé sous Ossun par des « écluses couvertes », deux autres villages s'étendent entre les prairies et les champs, très vastes à cause de l'isolement des maisons entre les jardins, Azereix et Ibos. Celui-ci est décelé, de fort loin, par la masse puissante

Digitized by Google

et la haute tour de son église. C'est un des beaux édifices du Bigorre, l'abside surtout est remarquable; la Renaissance l'a dotée d'élégantes fenêtres. Mais l'ensemble est sévère; l'église, d'ailleurs, servit de forteresse pendant les guerres de religion qui causèrent la décadence de ce centre, ville plus importante autrefois et plus populeuse encore il y a une cinquantaine d'années.

Ibos, comme les communes voisines, est un des centres d'élevage du cheval de Tarbes.

Du sein de la plaine, on découvre nettement les mornes landes de Ger et, vers le nord, les grands horizons de l'Armagnac. Au sud, les Pyrénées se dressent, en lignes successives : collines verdoyantes, avant-monts couverts de sapins et de hêtres, cimes rocheuses et pics neigeux.

Le pays parcouru par la route et le chemin de fer est très riche. L'Échez, qui sera si longtemps parallèle à l'Adour, erre à travers des prairies. Le grand bourg de Juillan s'étend jusqu'au cours d'eau. Pas d'écarts, ni hameaux, ni fermes isolées ; ce pays contraste en tout avec la montagne voisine où les habitants essaiment si volontiers leurs demeures. Les espaces sont nus ; à peine, çà et là, quelques arbres rompent l'uniformité de la plaine si plate et régulière, que, depuis

Digitized by Google

sa sortie du vallon vers Osssun jusqu'à Tarbes, sur 11 kilomètres, la route nationale est tracée droit, sans une inflexion.

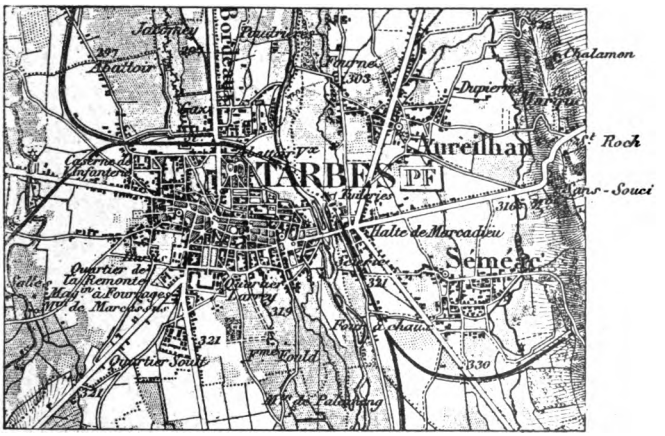
Les bouquets et les rideaux d'arbres s'éclaircissent encore, comme pour laisser distinguer l'antique capitale du Bigorre, dont les maisons basses sont dominées par les casernes, les églises et les autres édifices publics.

De toutes les cités françaises de population égale[1], Tarbes est sans doute la plus étendue: elle occupe sur la carte une surface supérieure à celle de plusieurs grandes villes, aussi perd-elle en physionomie. Sur bien des points c'est un gros village ou plutôt un de ces bourgs attirant sur leurs marchés les populations voisines. L'arrivée par chemin de fer laisse une triste impression : on pénètre en ville par une étroite rue, aux maisons basses et rares ; on a bien percé une avenue pour aller à la place Maubourguet, cœur de ce chef-lieu maussade, mais elle se borde lentement de constructions. La place est assez vivante, une station de voitures de place révèle que les courses sont longues dans la ville et que

1. 23 055 habitants (4 841 de garnison et autres comptés à part), dont 20 832 de population municipale agglomérée.

Digitized by Google

les visiteurs ne regardent pas au prix d'un fiacre; un service d'omnibus reliant la station centrale à la halte de Marcadieu la dessert. Quelques belles maisons neuves s'y élèvent. Peu de monuments, la préfecture est l'ancien palais épiscopal, d'assez noble style, la cathédrale me semble une



des plus lourdes et des plus insignifiantes de France, deux autres églises n'attirent pas davantage l'attention.

Quelques tentatives ont été faites pour relever la banalité de cet ensemble, de belles fontaines et des statues ornent les places et les carrefours; les rues sont proprement tenues, si elles sont

Digitized by Google

solitaires et à demi campagnardes par les jardins qui avoisinent la plupart des maisons, comme partout les bourgs dans la plaine de l'Adour.

Un quartier neuf, contrastant avec cet aspect de bourgade, s'étend entre la place Maubourguet et les grandes casernes qui terminent la ville vers le sud. Il y a là des rues régulières, bordées de constructions élégantes et une belle promenade plantée de beaux arbres sous lesquels se dresse la statue de Larrey, le chirurgien de Napoléon Ier, un des plus illustres enfants du Bigorre. Ce quartier est en même temps une sorte de ville militaire par ses vastes casernes de cavalerie, de l'artillerie et de la remonte, qui avoisinent un haras superbe.

Tarbes a bien un fleuve, l'Adour, mais tellement saigné déjà par les irrigations de sa vallée qu'il remplit à peine son vaste lit ; il côtoie de grands mails à proximité d'une place du foirail sur lesquels se tiennent les foires et les marchés qui font la prospérité de Tarbes, bien que leur importance ait fort décru avec les voies ferrées. Ces réunions commerciales et les courses sont la fortune de la ville, qui manque d'industries et ne possède d'usine considérable que dans son atelier de construction d'artillerie. Celui-ci rendit de grands services à la défense

Digitized by Google

nationale durant la guerre et la période de reconstitution de nos armées.

Mais le commerce local, enrichi par l'affluence des paysans aux jours de marché et l'énorme négoce des chevaux, est considérable, aussi la succursale de la Banque de France a-t-elle un rang bien plus important que la population de la ville et la faible puissance industrielle ne le feraient supposer. Elle était au 56e rang en 1902, au 55e en 1901, avant Toulon, Brest, Narbonne, Pau, etc.[1].

Deux choses méritent une visite à Tarbes, le jardin Massey et le Haras. Le jardin, un véritable parc couvrant 14 hectares, supérieur en superficie à la plupart des promenades de province, est l'œuvre d'un Tarbais nommé Massey, parti de son Bigorre comme ouvrier jardinier et qui alla se perfectionner en Hollande ; il devint directeur des jardins du Roi dans ce pays des fleurs et des parterres merveilleux ; Louis-Philippe l'appela à lui et le fit intendant général des jardins de Versailles. Massey, devenu riche, songea à sa ville natale ; il dessina un grand parc sur un terrain qu'il avait acquis, y creusa

1. En 1903, le chiffre d'affaires s'est élevé à 40 279 700 fr., mais le classement s'est abaissé au 60e rang.

Digitized by Google

un lac et des rivières, y planta des arbres rares, sema des pelouses, construisit un bâtiment pour abriter un muséum d'histoire naturelle et que domine une haute tour. En cinquante ans, les plantations ont grandi, le jardin Massey est devenu superbe. On l'a doté d'œuvres d'art — il possède le buste de Théophile Gautier, fils de Tarbes — et l'on a installé au milieu d'un massif le cloître délicieux de l'ancienne abbaye de Saint-Sever, capitale déchue du petit pays de Rustan.

Tarbes, malgré sa position si excentrique dans le département dont elle est le chef-lieu, est bien naturellement la capitale des Hautes-Pyrénées, comme elle fut celle du Bigorre. L'Adour, grande artère du pays, la borde ; le couloir d'Ossun s'ouvre tout près et conduit au gave de Pau, c'est-à-dire en Lavedan ; la route de Toulouse, traversant le plateau de Lannemezan, faisait de cette haute région une dépendance pour la ville. Les chemins de fer ont accru ces avantages ; de la gare de Tarbes des lignes s'étoilent vers Bordeaux, Auch, Toulouse, Bagnères, Pau et Luz. Les pays de Rustan et de Magnoac, qui restaient seuls à l'écart, vont être reliés à Tarbes par une ligne à voie étroite. Ce sera ainsi une

Digitized by Google

des villes vers lesquelles rayonneront en nombre les chemins de fer.

Le pays dont Tarbes est le cœur offre la plus grande variété; bien que les Hautes-Pyrénées soient un de nos plus petits départements, elles présentent toutes les dispositions topographiques que l'on puisse rêver. Là se trouvent les plus hauts sommets des Pyrénées françaises, une des plus étendues et des plus riches plaines de France, parcourue par l'Adour, et une vaste contrée où les rivières longues et indigentes descendent du plateau de Lannemezan, commençant leur cours entre des coteaux et des collines.

J'ai décrit jadis la vallée de l'Adour, du pays de Rivière-Basse, de Vic et de Rabastens à l'entrée du Tursan dans les Landes[1]. Aujourd'hui j'ai fait une excursion très rapide dans la partie du plateau de Lannemezan que je n'avais point visitée encore, course gâtée par la pluie: je n'ai vu la campagne qu'à travers les averses dont m'abritait mal la capote de mon cabriolet.

Ce voyage vers Trie, que je raconterai bientôt[2], donne l'impression d'une gigantesque montagne

1. Sur Vic-en-Bigorre et la Rivière-Basse, voyez la 30e série du *Voyage en France*, chapitre XV; sur le plateau de Lannemezan, le chapitre XVI; sur Rabastens, le chapitre XVII.

2. Chapitre XIII.

Digitized by Google

russe par les montées et descentes incessantes. L'énorme ampoule glaciaire du plateau de Lannemezan est striée ici par ses plus longues vallées, celles qui sont les branches maîtresses de l'éventail. Cependant on est trop près du point de diramation pour que les rivières soient aussi nombreuses qu'en plein Armagnac et les vallées aussi profondes. Mais l'aspect général est semblable : toujours de longues rides parallèles entre lesquelles s'en vont, tortueux, incertains et lents les ruisseaux qui ne rouleraient guère d'eau si l'industrie de l'homme ne leur avait apporté les flots de la Neste ; grâce à ceux-ci, ils peuvent rendre des services aux populations en abreuvant le bétail et en permettant le blanchissage du linge, impossible jadis pendant bien des semaines.

Presque dès la sortie de Tarbes, on aborde cette succession de seuils et de plis longitudinaux. On n'a pas parcouru deux lieues entre les bourgs d'Aureilhan et de Séméac, véritables faubourgs de la ville et l'on se heurte à la première arête.

Digitized by Google

XII

LE CHEVAL DE TARBES

Le paradis des chevaux. — Dépôt de remonte de Tarbes. — Écuries dans les fleurs. — Le cheval navarrin, son origine et sa décadence. — Tentatives de sélection. — Les États de Bigorre. — Napoléon. — Création des haras. — Le nouveau cheval de Tarbes. — A travers les boxes. — Célébrités chevalines. — La zone de l'élevage. — Les poulinières. — Chez un éleveur. — Les poulains. — Le commerce et les courses. — La semaine de Tarbes. — La campagne en pays d'élevage.

Salles-Adour. Août.

L'établissement le plus élégant de Tarbes, celui qui enlève davantage à la capitale du Bigorre de sa physionomie de bourgade, est le dépôt de remonte. Partout ce grand service des haras a la coquetterie de transformer de prosaïques écuries en dépendances de parcs ombreux et fleuris, entretenus comme les domaines seigneuriaux de grande allure; à Tarbes il s'est encore dépassé. Les constructions, d'une simplicité qui n'exclut pas la majesté, doivent une beauté plus grande à la végétation qui les entoure; d'im-

Digitized by Google

menses platanes, des magnolias géants, les plus grands peut-être que l'on puisse trouver en France, de vertes pelouses, des parterres fleuris, font un cadre royal aux bâtisses blanches où l'État enferme d'admirables étalons. Par-dessus les murs du parc on voit se dresser les pyramides des peupliers de la plaine. Un ciel lumineux et doux étend sa paix sur ce lieu de délices, qui doit être le paradis des chevaux, si les chevaux ont un paradis. Tous les dépôts de remonte sont tenus comme celui-ci : le Pin a grande allure de domaine anglais ; Pompadour offre le charme rustique parfait[1] ; Tarbes possède la douceur du climat et l'éclat de ses fleurs.

Le dépôt, le haras, dit-on en Bigorre, est l'orgueil de la ville et du département tout entier ; il en est la fortune aussi. Son installation a déterminé l'amélioration rapide de l'ancienne race navarrine. Celle-ci était issue des chevaux que les Arabes durent abandonner pendant leur fuite éperdue devant l'armée de Charles-Martel, alors que les populations se ruaient sur eux, leur faisant payer cher l'incursion sur le territoire de la France en formation ; de nombreuses captures de

1. Sur le haras du Pin, voyez la 2e série du *Voyage en France*, chapitre X ; sur Pompadour, la 28e série, chapitre XVIII.

Digitized by Google

chevaux furent notamment le fruit de la bataille des landes d'Ossun.

Le croisement des chevaux arabes et de la race pyrénéenne produisit la race navarrine, ainsi nommée parce que la Basse-Navarre possédait les types les plus parfaits. Il en résulta un cheval de selle réputé pour sa vitesse et son endurance. Ces qualités étaient dues au sang arabe, car dans les montagnes basques où la race autochtone s'était conservée et se conserve encore, le cheval était plus ramassé et plus lourd.

Peu à peu, par suite du peu de soin des populations, la race navarrine dégénéra, elle tendit à revenir au type primitif; en même temps, on délaissait la production du cheval pour s'adonner à celle du mulet, animal alors particulièrement précieux dans ces pays montagneux et sans route. Le mal fut bientôt si grand, que les États du Bigorre s'émurent, ils votèrent 2 000 livres par an pour l'entretien d'étalons. Pendant la Révolution, lorsque l'on avait tant besoin de chevaux de guerre, la rareté des bons sujets fit l'objet d'un rapport au Conseil des Cinq-Cents; on y signalait « l'état de dégénération presque général dans lequel était tombée l'ancienne race navarrine qui avait toujours été classée parmi les meilleures de l'Europe pour le service des troupes légères ».

Digitized by Google

Napoléon ne devait pas tarder à intervenir ; en 1806, il rétablissait les haras et faisait notamment créer celui de Tarbes. L'introduction du sang anglais fut la base de la transformation que l'on tenta. L'abus du sang anglais menaçant d'amincir la race, on eut recours à l'anglo-arabe. Plus tard, pendant les campagnes d'Algérie, on envoyait à Tarbes les plus beaux étalons enlevés aux vaincus. Cette fois, la voie était trouvée, on avait le cheval idéal de cavalerie légère ; il s'appela d'abord bigourdan amélioré, mais le nom de cheval de Tarbes a prévalu. Voici comment le décrivent deux hauts fonctionnaires des haras de Russie, MM. de Simonoff et de Moerder, qui sont venus étudier nos races de chevaux[1] :

Le cheval de la nouvelle race est de taille moyenne : de 1m,48 à 1m,54, quelquefois jusqu'à 1m,56. La tête est assez longue, parfois un peu lourde, mais très expressive ; l'encolure, souple, est suffisamment longue ; le garrot est saillant ; le dos horizontal ou légèrement ensellé ; la croupe souvent manquant de longueur, mais large et musclée ; les épaules hautes et assez obliques ; la poitrine pas très ample, mais profonde. Les membres sont secs, musculeux, avec les tendons bien détachés ; les articulations larges et fortes ; les paturons et les sabots solides. La conformation générale est souvent un peu anguleuse. Les robes sont de couleurs sombres ; le bai et l'alezan prédomi-

1. *Les Races chevalines.* Paris, librairie de la *Maison rustique.*

Digitized by Google

nent aujourd'hui, bien qu'il y ait encore assez de chevaux gris ou gris pommelés. Les allures sont brillantes, moins hautes que chez les arabes, mais plus allongées. Le tempérament vif, courageux, est en même temps très docile. Le tarbais fait non seulement un excellent cheval de cavalerie légère, mais il figure aussi très bien sous le harnais.

Ces auteurs disent encore :

Les trois sangs qui ont formé le cheval de Tarbes, l'arabe, l'anglais et l'ancien navarrin, sont, au contraire, si proches entre eux, étant tous de la même origine orientale, que la fusion se fit facilement et avec rapidité, et, bien que les chevaux de Tarbes ne soient pas encore d'une homogénéité parfaite, on peut déjà parler d'une race, qui, par ses qualités, se rapproche plutôt du sang que du demi-sang.

En somme, le cheval tarbais est le cheval arabe adapté à son milieu nouveau, ayant toutes les qualités du type-souche et sans cesse préservé d'abâtardissement par le choix des pères réunis à Tarbes et répartis dans les diverses stations. Les variétés sont ramenées à trois : chevaux de course, anglo-arabes pur sang et demi-sang.

Les écuries du dépôt de remonte sont tenues avec ce luxe et cette propreté qui émerveillaient Taine lors de sa visite à Tarbes : « Ce sont de superbes bêtes, le poil luisant, la croupe ferme, l'œil doux, le front calme ; ils mangent paisiblement dans leurs stalles, ayant double natte sous

Digitized by Google

leur litière ; tout est brossé, essuyé, frotté. Des écuyers en veste rouge vont et viennent incessamment pour les nettoyer et veiller à ce que rien ne leur manque. Les hommes étaient moins heureux dans le paradis terrestre. »

Le tableau, écrit il y a tantôt cinquante ans, semble d'aujourd'hui. Mais Taine exagéra la placidité des chevaux qu'on lui montra ; ils devaient être aussi vifs, aussi impatients, aussi fièrement nerveux que ceux dont je fis la connaissance sous la conduite d'un fonctionnaire des haras, aimable comme savent l'être ces officiers.

Au moment où je visite Tarbes, il y a 200 chevaux dans le dépôt. Une superbe écurie neuve renferme les plus beaux, ceux qui ont eu les plus remarquables performances ; tous sont alezans, c'est-à-dire d'une robe d'un roux fauve. Voici *Frontier,* dont les fils valent jusqu'à 5 000 fr. ; *Champ-de-Mars,* qui a gagné 267 000 fr. en Angleterre ; *Ivoire,* pur-sang français, cheval de fond alors que les autres sont de vitesse, l'État l'a payé 60 000 fr. ; *Fils-de-Roi,* acquis au même prix, mais dont on demandait 240 000 fr.

Combien d'autres chevaux célèbres dans ces boxes claires où les superbes animaux sont l'objet de soins attentifs ! Tarbes a possédé ou possède encore des purs-sangs anglais valant

Digitized by Google

160 000, 125 000, 54 000 fr., tous vainqueurs de prix dans les grands concours.

Il n'y a là que des étalons, les poulinières sont réparties dans un rayon assez restreint, 20 kilomètres au plus autour de Tarbes, ce qui rend facile la surveillance des écuries; la ville même renferme beaucoup de mères.

Bagnères-de-Bigorre au sud, Maubourguet au nord, sont les limites de l'élevage. Le poulain ne reste pas longtemps dans cette zone tarbaise, le sol insuffisamment calcaire ne lui convient pas, tandis qu'il est très favorable aux poulinières à cause de l'excellence des herbages soumis aux irrigations de l'Adour. Aussi l'administration pousse-t-elle les éleveurs de la Haute-Garonne et du Gers à venir acheter les poulains à qui la mère a donné le tempérament et l'étoffe; le sol calcaire, dans le Gers notamment, leur vaudra l'ampleur.

Dans toute la zone d'élevage, il n'est pas un village, et l'on peut dire pas un propriétaire qui n'ait des poulinières, les plus petits exploitants en ont au moins une; en moyenne il y en a deux ou trois par maison. Plusieurs de ces bêtes sont célèbres, on m'en a indiqué une, à Vielle-Adour, qui a été primée dans tous les concours.

Cette coutume de l'élevage est innée dans la

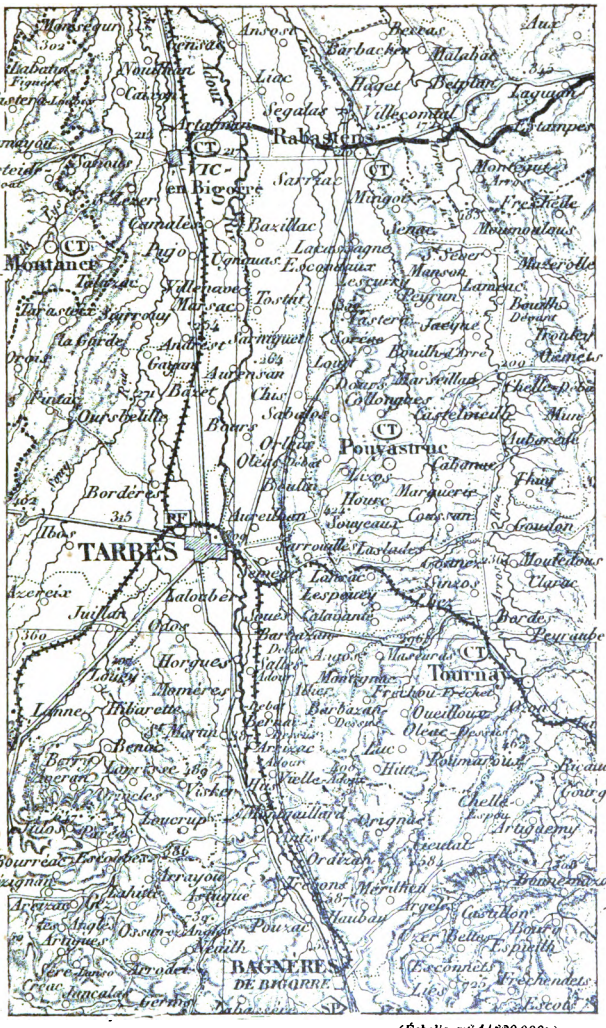
Digitized by Google

population du Bigorre : on signale jusqu'à des prêtres qui s'occupent de cette industrie ; un d'eux, M. l'abbé Turon, vendit à l'État, moyennant 20 000 fr., son étalon *Mousquetaire,* qui avait victorieusement couru à Maisons-Laffitte et à Tarbes. Cet achat a même donné lieu à une bien amusante polémique : on a imputé à crime aux haras d'avoir fait une acquisition à un membre du clergé.

La possession de bonnes poulinières assure donc un excellent revenu aux propriétaires ; à ce point de vue, la plaine de Tarbes est de plus en plus favorisée, car les progrès dans la production du cheval de guerre ou de course ont eu naturellement une répercussion sur la qualité des pouliches.

On m'avait recommandé à l'un des éleveurs les plus réputés de la plaine, M. Dutrouilh, maire de Salles-Adour, chez qui j'ai reçu un accueil très cordial. M. Dutrouilh a six poulinières et se livre surtout à la production de l'anglo-arabe. Les écuries que nous visitons ont de jolis poulains, vifs et hardis. Chaque box de poulinière a une petite porte permettant au poulain de sortir pour aller s'ébrouer dans la cour et de rentrer seul ; parfois le verrou est tiré et les intelli-

Digitized by Google



(*Échelle au 1/320 000e.*)

LE CANAL D'ALARIC.

(*Le Canal est représenté par le trait double allant de Bagnères à Rabastens.*)

Digitized by Google

gentes jeunes bêtes savent fort bien le système de fermeture, elles cherchent à ouvrir.

Ces poulains ont très souvent grande valeur : un d'eux vient d'être vendu 3 000 fr. au sevrage ; son « cousin » avait gagné 120 000 fr. de prix le dimanche précédent.

Certains éleveurs possèdent jusqu'à dix ou douze de ces élèves, parfois quinze ou vingt; on peut voir ces jolis animaux dans les terrains de peu de valeur qui leur servent de parcours.

Dès l'âge d'un mois, on commence à donner un peu d'avoine — 1 litre — au poulain; à deux mois, il en reçoit 2 litres; à six mois, il est sevré. Cette nourriture avant le sevrage n'a lieu que depuis l'allocation de primes aux propriétaires présentant les animaux les plus parfaits. Le département, pour sa part, consacre près de 10 000 fr. par an à ces allocations attribuées aux poulinières, aux pouliches d'un an, de deux ans et aux pouliches de trois ans.

Après le sevrage, les poulains reçoivent une fois par jour des fèves trempées dans de l'eau, de l'avoine ou de l'orge, cette dernière céréale étant préférable en été.

A deux ans et demi, on commence à monter les jeunes chevaux, on leur donne assez de dressage pour pouvoir les présenter. Ce commencement

Digitized by Google

d'éducation est fait par les domestiques et les enfants, même tout jeunes. Ceux-ci tombent souvent, mais n'avouent jamais leurs chutes. M. Dutrouilh m'a raconté que, lorsqu'il était gamin, il allait nu-pieds et avait acquis une telle épaisseur de peau aux talons qu'il s'y plantait des épingles pour faire des éperons ! ses camarades faisaient comme lui. On comprend dans quel état ces galopins mettaient les pauvres bêtes sur lesquelles ils s'élançaient à cru.

Le commerce s'exerce de façons bien diverses. Une des plus communes est la location des chevaux à des sportsmen qui les font courir sous leur nom, donnent tant pour cent sur les prix obtenus et rendent les animaux une fois la carrière de course finie.

A six mois, les poulains sont vendus aux éleveurs de Tarn-et-Garonne, du Gers et des Landes. Une bête de cet âge destinée à faire un cheval de troupe vaut 400 fr.; toute bête sortant de l'ordinaire, pouvant faire cheval de course ou étalon, trouve facilement preneur à 1 000 fr. La remonte se fournit chez ces éleveurs des chevaux nécessaires à l'armée, les marchands achètent ce que l'armée ne prend pas. Cela avait donné lieu à un trafic assez malhonnête : les chevaux refusés par Tarbes ou Auch étaient amenés aux

Digitized by Google

dépôts de Mérignac et d'Agen, qui les achetaient. La remonte trouvait mauvais ces chevaux offerts près de leur pays natal, mais les acceptait au bord de la Garonne! On a mis fin à cet abus en interdisant aux commissions d'acheter aux maquignons; elles doivent s'adresser seulement aux éleveurs.

L'État acquiert soit des chevaux en âge d'être montés, soit de préférence des chevaux de trois ans qui sont envoyés au dépôt de transition d'Auch, où ils restent jusqu'au moment où ils peuvent être livrés aux régiments. Un cheval de troupe se paie en moyenne 900 fr. et le cheval d'officier 950. Les prix varient, d'ailleurs : jadis les animaux étaient payés au même taux, d'après la taille fixée pour chaque régiment; aujourd'hui, on estime la valeur intrinsèque de la bête.

L'élevage du cheval est la vie de toute la contrée, non seulement dans la zone ou habitat des pouliches, mais partout où les poulains sont préparés pour la vente — dans les Hautes-Pyrénées, le plateau de Lannemezan et ses vallées parallèles. Tarbes est le centre où se rapporte tout ce qui touche à cette industrie. On y a groupé les réunions sportives qui se disséminaient. Les 15 et 16 août s'y tient un concours

Digitized by Google

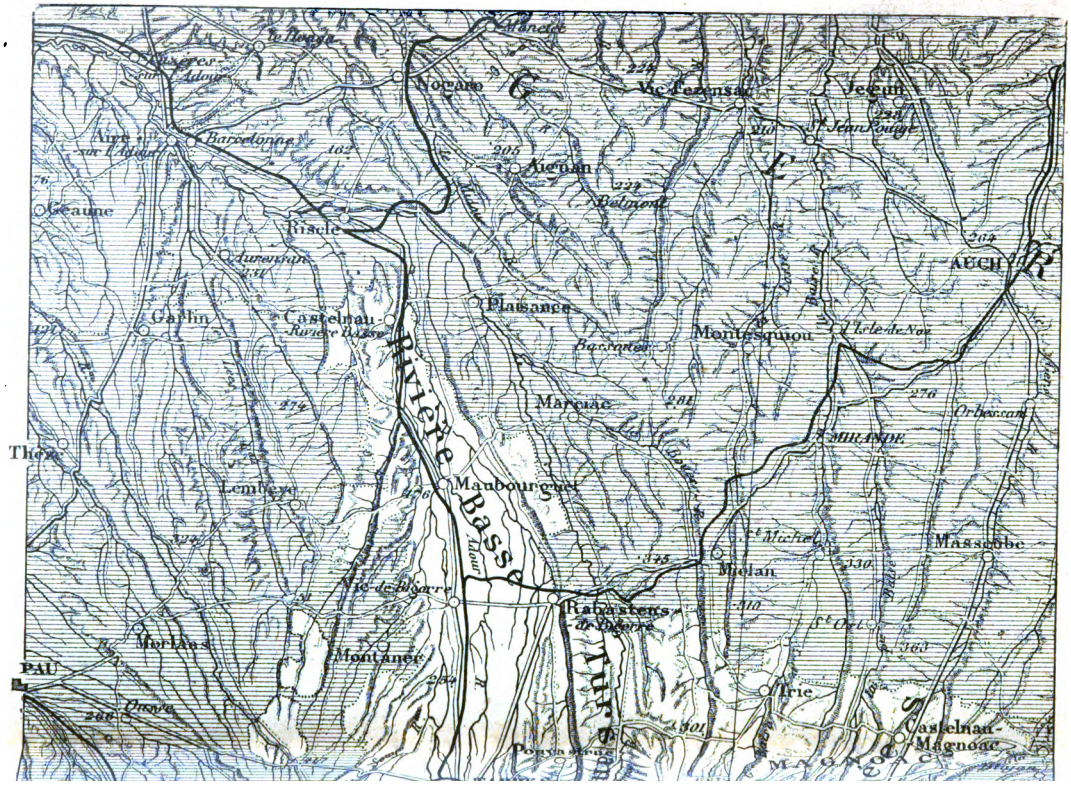
hippique qui est une solennité, puis a lieu la distribution des primes : primes aux poulinières de demi-sang et de pur sang anglo-arabe, primes de majoration; elle se termine par l'achat des chevaux primés. Des ventes publiques ont été organisées comme au Tattersall.

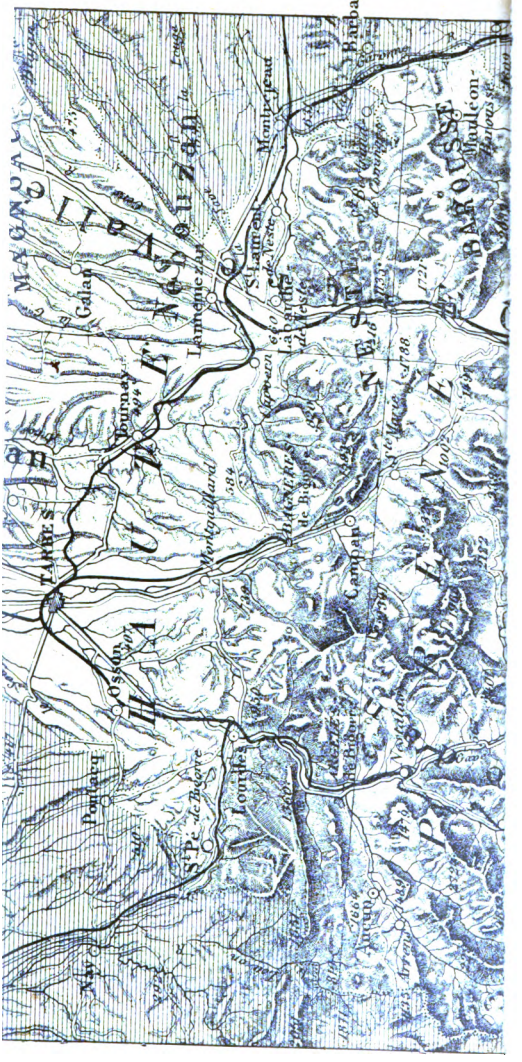
Pendant ces réunions ont lieu trois journées de courses qui attirent une foule énorme, l'hippodrome de Laloubère est toujours bondé ; il en est de même dans les autres centres d'élevage. La population du Bigorre, du Nébouzan et des Quatre-Vallées se passionne pour ces fêtes hippiques, comme ses voisines des Landes et d'autres départements le font pour les courses de taureaux, comme les Basques pour le jeu de la pelote. A Tarbes, le conseil général alloue 6 000 fr. de prix; les hippodromes de Maubourguet, Vic-en-Bigorre, Trie, Lannemezan et Bagnères-de-Bigorre se partagent environ 5 000 fr.

Avant le grand développement de l'industrie chevaline, les chevaux étaient obligés de se rendre à Mont-de-Marsan pour être entraînés; le département a loué un vaste terrain à Azereix où, depuis quarante ans, les poulains conservés par les éleveurs au lieu d'être vendus dans les départements, sont soumis à l'entraînement.

Si l'on veut voir les produits de cet élevage de

Digitized by Google


Nogaro
Vic Tezensac
Jegun
St Jean Pouge
Aiguan
Belmont
Barcelonne
Aire sur l'Adour
Geaune
Riscle
Aurensan
Garlin
Castelnau-Rivière Basse
Plaisance
Bassoues
Montesquiou
l'Isle de Noé
AUCH
Marciac
MIRANDE
Orbessan
Thèze
Lembeye
Maubourguet
Rivière Basse
St Michel
Mielan
Masscube
Vic de Bigorre
Rabastens de Bigorre
Morlaas
Montaner
PAU
Ouaye
St Ost
Trie
Castelnau-Magnoac
Pouyastrus
MAGNOAC



Digitized by Google

plaine de Tarbes, il faut se rendre ici dans la ınde semaine des courses ou à la foire des 10 11 novembre, particulièrement consacrée aux evaux et aux mulets. On y verra en même nps les derniers types locaux et les derniers stumes des vallées pyrénéennes, dont la dispa- ion est proche.

L'élégance qui a présidé à l'aménagement du pôt d'étalons de Tarbes s'est étendue aux éta- ssements militaires voisins, avec moins de te toutefois ; le dépôt de remonte a d'admira- s ombrages. Là viennent se réunir les animaux quis dans les Hautes et les Basses-Pyrénées, le rs, l'Ariège et l'arrondissement de Saint-Gau- ns dans la Haute-Garonne. On peut y voir la ur du recrutement chevalin pour notre cava- ie légère.

Après le dépôt de remonte, qui fait face lui- me à la caserne d'un régiment de cavalerie ère, le vaste quartier Soult, occupé par l'ar- erie, est précédé de jardins fleuris : on dirait e toute la grâce et la décoration se sont por- s dans cette partie de la ville où dominent éléments hippique et militaire.

Ce qui frappe dans cette région chevaline et différencie tant des autres centres d'élevage

Digitized by Google

comme le Perche, la Normandie, les Ardennes[1], le Bourbonnais ou Saône-et-Loire, c'est qu'il n'y a pas d'herbages, pas de ces vastes enclos de pelouses où les chevaux vivent en liberté; cela tient à l'industrie presque exclusive des poulinières, dont les poulains sont vendus de bonne heure.

Aussi la campagne ne ressemble en rien aux autres régions hippiques, c'est une zone de cultures dont l'opulence n'a pas de rivale. Cette vallée de l'Adour avec ses rangéee de vignes sur les collines, ses prairies irriguées et ses champs de maïs donne une incomparable impression de magnificence. Partout des villages blancs occupent ce lumineux et large bassin qui a pour toile de fond le décor magique des Pyrénées.

L'Adour s'y divise en bras dont les eaux sont dérivées pour l'arrosage. Le maïs est souvent associé aux haricots; la tige de ceux-ci s'enroule jusqu'au sommet des hautes plantes céréales. Beaucoup de pommes de terre dans ce sol fer-

1. Dans le *Voyage en France*, je me suis beaucoup attaché à cette question de l'élevage d'un si haut intérêt national, notamment dans la 1re série (le Perche), chapitres XVIII, XXIV et XXV; la 6e série (la plaine de Caen), chapitre VIII; la 18e série (Boulonnais), chapitre XXVI; la 20e série (cheval ardennais), chapitre XIX; la 24e série (Mâconnais), chapitre XIV; la 28e série (Pompadour), chapitre XVIII.

Digitized by Google

tile. L'irrigation, indispensable aux prairies, n'est donnée aux autres cultures qu'en temps de sécheresse, les cultivateurs estiment que, dans ce sol, les eaux d'arrosage entraînent l'humus.

Le maïs entre pour un tiers dans les emblavures, suivi de pommes de terre dans l'assolement ; viennent ensuite le blé, et, de nouveau, le maïs. Cette dernière plante a toutes les faveurs du cultivateur, elle produit de 40 à 45 hectolitres à l'hectare ; en 1901, année exceptionnelle, elle donna 60 hectolitres.

Ce sont des chiffres qui dépassent fort la moyenne pour l'ensemble des départements. La statistique décennale de 1892 met les Hautes-Pyrénées au dixième rang pour la quantité de maïs obtenu, la culture y couvre 20 083 hectares et la production atteint 425 234 hectolitres. C'est plus de 21 hectolitres à l'hectare, alors que la moyenne en France fut de 17,4 seulement. Comme la vallée de l'Adour dépasse 40, on peut juger combien est grande la splendeur de cette végétation.

Jadis la vigne en hautins était fort répandue dans la plaine ; très attaquée d'abord par l'oïdium, elle n'a pu résister au phylloxéra. On replante un peu, mais sans atteindre à l'importance d'autrefois. La culture a donc pour ressources prin-

Digitized by Google

cipales l'élevage des chevaux et le maïs, qui est surtout destiné à nourrir les porcs et la volaille, les oies surtout. Bien que le département soit peu étendu, on a calculé qu'il possédait 41 455 de ces volatiles, destinés à fournir leur foie pour les pâtés et leur chair à l'état de confit pour les succulentes *garbures,* base de la nourriture dans le pays. C'est peu auprès de la Haute-Garonne, où l'on en compte exactement 169 989, si j'en crois la statistique; c'est énorme auprès des HautesAlpes qui en ont seulement 68, des Basses-Alpes qui se contentent de 102 et de la Corse riche de 150 oies[1] !

Ce pays si prospère se dépeuple cependant, au bénéfice de l'Amérique; j'ai trouvé des agences d'émigration à Tarbes et à Vic-en-Bigorre.

---

1. Le département qui aurait le plus de ces volatiles serait l'Allier : 179 242.

Digitized by Google

XIII

LE PAYS DE RUSTAN

Le canal d'Alaric et les montagnes russes de Lannemezan. — Le pays de Rustan. — La vallée de l'Arros. — Saint-Sauveur. — La Baise-Darré et ses campagnes. — Un coin d'Astarac. — Dans l'ancien duché d'Antin. — Trie et son commerce agricole.

Trie. Août.

A l'est de Tarbes, sous la première ride du plateau de Lannemezan coule une rivière étroite mais abondante, bien faite pour surprendre quand on connaît l'indigence des cours d'eau de la région. Mais cette rivière est artificielle, par le débit du moins. C'est le canal d'Alaric, qui devrait son nom au fameux roi des Wisigoths par les ordres duquel il aurait été tracé. Cette œuvre séculaire est la vie de la plaine de Tarbes qu'elle irrigue, fertilise et anime pendant près de quinze lieues. Il ne faut pas chercher ici la ligne rigide des canaux ordinaires, les constructeurs ont utilisé des ruisseaux errants ; par leurs lits aux innombrables replis s'en vont les eaux prises à

Digitized by Google

l'Adour pour se déverser à travers les cultures ou faire mouvoir moulins et autres usines. Malheureusement, ce canal ne rend pas tous les services que l'on pourrait en attendre, le bassin supérieur seul est bien desservi; dans les 2e et 3e sections, les plaintes sont vives, l'eau y fait souvent complètement défaut par suite des prélèvements trop considérables des usagers de l'amont et de l'état défectueux d'un barrage de prise. Le conseil général a demandé que l'on établisse une autre saignée dans l'Adour, en aval, pour récupérer les eaux renvoyées au fleuve par les arrosages superflus de la 1re section.

Le canal d'Alaric dessert uniquement la rive droite de la vallée, dont il a fait un merveilleux jardin. La rive gauche est moins favorisée, mais un grand projet a été étudié pour amener de ce côté et dans le bassin de la longue rivière parallèle de l'Échez un volume d'eau considérable, dérivé du gave de Pau; on rétablirait ainsi artificiellement l'ancien cours du gave en le ramenant à l'Adour. Les études sont achevées; elles font ressortir à 5060000 fr. la dépense nécessaire pour le canal principal et les rigoles secondaires et tertiaires. Mais les populations n'apportant pas le concours financier qu'on leur demande, cette grande entreprise reste à l'état de programme.

Digitized by Google

La route de Trie franchit donc le canal d'Alaric, au-dessous d'un moulin, et gravit aussitôt la première branche de l'éventail du Lannemezan. La côte est raide, comme toujours, sur la rive gauche de ces rivières ; sur l'autre versant, on descend par une pente très douce. Voici l'Ousse dont le nom est semblable à celui de deux autres cours d'eau de la contrée, c'est un pauvre ruisseau que le canal d'Alaric absorbera plus loin. Sur le flanc adouci, une longue rue de près de trois kilomètres constitue le village de Sarrouilles, aux maisons espacées ; le territoire possède un gisement de kaolin exploité jadis pour une fabrique de porcelaine fondée à Valentine, près de Montréjeau.

L'Ousse franchie, la route recommence l'escalade ; à l'aide de lacets, elle parvient sur une colline plus large, mais que divisent aussitôt deux longs ruisseaux. L'un naît sous Oléac-Debat, l'autre sous Boulin et Lizos ; tous deux, par d'étroits vallons, vont au canal d'Alaric. Sur le revers coule un cours d'eau plus considérable, mais bien pauvre encore, l'Estéous, dont la longue vallée est bordée de très nombreux villages, occupant tous la rive gauche, au flanc ou sur le sommet du coteau. Le plus important, Pouyastruc, est un fort humble chef-lieu de

Digitized by Google

canton, bâti dans une situation heureuse entre les châtaigniers et les vignes. Le vignoble, fort important jadis, se reconstitue peu à peu. Les pentes molles de la rive gauche que découpent une multitude de ravins et de plis sont cultivées en céréales, en maïs surtout ; l'élevage du bétail, des porcs, des chevaux est une florissante industrie dans la plupart de ces communes.

Raide tombe la colline de la rive droite, talus haut de près de 100 mètres que couronne le village de Castelvieilh, sans doute une forteresse autrefois et que le vignoble avait enrichi. De ce point on découvre d'immenses horizons et l'on domine la vallée profonde, large et verte de l'Arros dont la rivière sinueuse est plus abondante que ses voisines, car elle est née au sein des hautes montagnes du pays des Baronnies. Ce paysage est beau, grâce à l'ampleur de la vallée, à ses nombreux villages, à la variété de ses cultures, aux prairies qui bordent l'Arros ; sous Castelvieilh, un ruisseau se creuse un vallon parallèlement à l'Arros et va rejoindre celui-ci au-dessous de Saint-Sever-de-Rustan.

Le Rustan, encore un de ces petits pays qui eurent une existence propre. Moins naturelle-

Digitized by Google

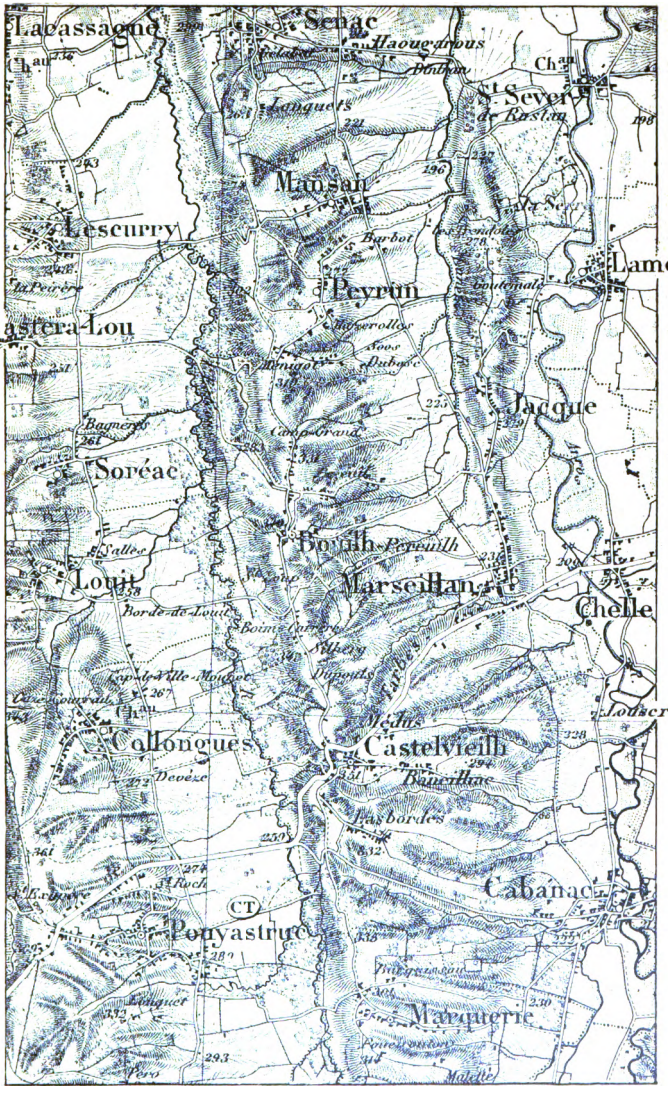
ment délimité que les autres régions du Bigorre, il n'a pas survécu sous la forme cantonale, on l'a partagé entre les cantons de Pouyastruc, de Galan et de Trie et son humble capitale, Saint-Sever, n'est qu'une commune de 300 habitants assise sur les deux bords de l'Arros, presque à la limite septentrionale du Rustan.

Modifié au hasard des acquisitions seigneuriales, celui-ci a cependant des limites assez précises dans les pays de Pardiac et d'Astarac au nord, dans les rivières d'Estéous à l'ouest, du Bouès à l'est, la limite du sud étant à la hauteur des sources de ces deux cours d'eau. L'Arros et sa large vallée constituaient donc le cœur de la contrée.

Rien de calme comme les paysages de ce large couloir au sein du plateau de Lannemezan ; l'Arros, assez vif pour ne pas avoir besoin de l'aumône de la Neste, est cependant un cours d'eau bien tranquille en apparence ; pourtant il a ses fureurs : le pont qui le franchit à Marseillan, fut emporté en 1854 et le village de Chelle éprouva des ruines.

Dans la large vallée, un chemin va de Chelle à Saint-Sever. L'antique capitale des *Rusticani* est assise sur les deux rives de l'Arros, reliées par un vieux pont, et répartie en deux hameaux dont

Digitized by Google



Digitized by Google

celui de la rive gauche possède l'église. C'est l'ombre d'une cité assez étendue, détruite par les protestants, qui massacrèrent la population. L'abbaye se releva, mais les habitants revenus autour d'elle furent peu nombreux. Les moines restaurèrent l'église, intéressant édifice roman du XIe siècle, très vaste ; n'ayant plus de cloître, ils allèrent chercher celui du couvent des Carmes à Trie, abandonné après la destruction de ce monastère. La transplantation n'a pas duré plus de trois siècles; la ville de Tarbes a acquis à son tour le cloître pour orner le jardin Massey.

Saint-Sever n'est donc plus qu'une simple commune du canton de Rabastens, moins déchue pourtant qu'une autre commune historique, Antin, qui donna son nom à un duché-pairie, sans en devenir cependant la capitale. Cette seigneurie était le domaine de la famille de Montespan. Le mari de la fameuse marquise, père du premier duc d'Antin, habitait le château de Bonnefont dans la vallée du Bouès. C'est pour son fils, le célèbre courtisan, que le marquisat d'Antin devint duché. Les terres étaient fort vastes, comme une province, car elles s'étendaient des abords de Condom à Montréjeau. La seigneurie de Montespan avait cette dernière ville pour capi-

Digitized by Google

tale, le duché eut la sienne à Miélan, aujourd'hui chef-lieu de canton du Gers[1].

L'Arros frôle moins les collines de sa rive droite que les autres rivières, il se tord au milieu même du large plan de prairies et de cultures qu'il féconde et que dominent les pentes tapissées de vignes, de châtaigniers et de petits bois. Un ruisseau affluent offre son vallon à la route de Trie, bordée par le jolie village d'Osmets. Au fond de ce vallon replié vers le sud, le village de Mun fut une ville ayant une charte curieuse : ainsi il était défendu au seigneur de battre en public un habitant et même de le « prendre ou lui manquer ».

Encore une montée, et aussitôt descente dans un large pli entre des collines adoucies où se traîne le misérable Bouès ; autre rampe moins raide vers Vidou pour atteindre la vallée très ample de la Baïse-Darré, remplie de villages, de fermes, de vergers, de petits vignobles ; pays de riches cultures qui alimentent le trafic de la gare de Miélan, dans le Gers. Un représentant de la contrée au conseil général, voulant obtenir une voie ferrée, a exposé à ses collègues que la partie nord du canton de Trie est pour les trois cin-

1. 30e série du *Voyage en France*, chapitre XVII.

Digitized by Google

quièmes dans le mouvement de la station : elle lui donne en moyenne 300 fr. de recettes par jour.

La petite ville, cœur de cette active région rurale, est une bastide, c'est-à-dire une ville neuve construite au Moyen Age sur un plan régulier. Le fondateur, Jean de Trie, était sénéchal de Toulouse pour le roi et originaire du Vexin, où sa famille possédait la seigneurie de Trie-Château ; peut-être était-il ce chevalier qui affectionnait un cheval percheron au poil de neige :

Ce biau sire de Trie,
Sur son blanc destrier,
Contre gent ennemie
Allant pour guerroyer[1].

La ville, grâce à sa situation heureuse, florissait quand les protestants de Montgomery la détruisirent de fond en comble. Dans ses ruines Saint-Sever-de-Rustan vint prendre le cloître que Tarbes possède aujourd'hui. Trie s'est relevée, sur le plan primitif, mais elle a perdu le caractère du moyen âge, tout porte la marque de la fin du XIVe siècle. La place centrale a encore ses arcades, ses *couverts;* au milieu est la halle, dont les voûtes portent l'hôtel de ville.

1. Ballade percheronne que j'ai signalée déjà dans la 1re série du *Voyage en France*, chapitre XXIII.

Digitized by Google

Cette halle et un champ de foire sur lequel on pénètre par une ancienne porte de ville, offrent une vive animation. Les marchés de Trie sont, par importance, les troisièmes du département : grains, volailles, porcs abattus, y donnent lieu à des transactions considérables. Le conseiller général que j'ai déjà cité disait, afin d'obtenir le prolongement jusqu'à Boulogne-sur-Gesse d'un chemin de fer projeté : « Pendant près de deux mois, ou huit marchés consécutifs, il est réellement curieux de voir la quantité de haricots qu'on y apporte et qui sont littéralement enlevés par des négociants des villes voisines ; j'ai pu compter mardi plus de 300 hectolitres de cette denrée, vendue à raison d'au moins 30 fr. l'hectolitre. Les petits porcs sont vendus par centaines et dirigés sur Miélan, où des wagons entiers en sont chargés. »

Ce commerce a surtout lieu vers Bordeaux et Toulouse, les deux plus grandes cités du Sud-Ouest, c'est pourquoi le canton de Trie voudrait se relier à Boulogne, d'où part un chemin de fer à voie étroite sur Toulouse [1].

Cette richesse agricole a déterminé la création

1. Voir la description de cette ligne dans la 38e série du *Voyage en France*, chapitre XX.

Digitized by Google

d'une école pratique d'agriculture non loin de Trie, au village de Villembits qui domine deux petits centres conservant par leur nom le souvenir du Rustan : Sère-*Rustain* et Lamarque-*Rustain*. Une vingtaine d'élèves suivent les cours.

La région du Bouès et de la Baïse-Darré est donc prospère, malgré le phylloxéra qui a détruit une partie du vignoble, malgré la crise agricole qui a amené une inquiétante diminution dans le nombre des habitants. Mais elle est moins riche que la vallée de l'Adour et la plaine de Tarbes, où l'élevage du cheval de course et de guerre constitue une des plus florissantes industries de la France.

Digitized by Google

XIV

L'ADOUR A BAGNÈRES-DE-BIGORRE

Dans la vallée de l'Adour. — Une rue de villages. — Barbazan. — Un compagnon de Jeanne d'Arc. — Montgaillard. — Bagnères-de-Bigorre. — La ville en hiver, la ville en été. — La marbrerie. — Les marbres des Pyrénées. — La laine des Pyrénées. — Progrès de l'industrie. — Autour de Bagnères.

Bagnères-de-Bigorre. Août.

Il n'est guère en France de contrée où les villages soient plus nombreux que dans la plaine et la vallée de l'Adour, entre Tarbes et Bagnères-de-Bigorre. Sur vingt kilomètres d'étendue, on rencontre exactement vingt centres soit à droite, soit à gauche du fleuve, ici simple torrent saigné de tous côtés par les canaux d'irrigation. En amont de Bagnères, jusqu'à Campan, la même rue de villages se poursuit. Sur les petits monts qui dominent la vallée, les groupes d'habitation sont moins resserrés, mais nombreux encore.

Et ce ne sont pas des microcosmes comme en tant de régions voisines, dans les Basses-Pyré-

Digitized by Google

nées surtout, où l'on trouve si peu de hameaux, mais des communes composées d'une poussière de métairies ; ce sont des petits bourgs, ayant rarement moins de 200 habitants, beaucoup approchant de 500 âmes, un ou deux atteignant ou dépassant le millier. Même dans les contrées où la population est la plus dense, comme le Nord ou le Pas-de-Calais, on ne trouve pas une telle suite de groupements rustiques aussi resserrés.

Cette prospérité est due surtout à l'élevage. Telle qu'elle est conçue et pratiquée, l'industrie chevaline ne demande pas de grandes étendues, il suffit d'un terrain de médiocre surface pour donner à une exploitation rurale l'avoine et le maïs dont elle a besoin, et la prairie pour les poulinières, d'autant plus que les rendements [1] dépassent de beaucoup la moyenne, la doublent toujours, la triplent parfois.

Au départ de Tarbes, les diverses routes qui conduisent à Bagnères s'en vont par cette plaine luxuriante, mais bientôt on voit se former la vallée. Hautes déjà sur la rive droite, les collines s'élèvent peu à peu ; les premiers renflements dominent les villages d'Odos et de Laloubère, entre lesquels s'étend l'hippodrome de Tarbes

1. Voyez page 172.

Digitized by Google

où, chaque année, ont lieu les courses qui attirent les habitants de la région. A Horgues, le coteau se hausse, face à Barbazan-Debat qui possède dans sa chapelle de la Pietat un rendez-vous de fidèles. Ce mot *Debat,* que l'on retrouve souvent en Bigorre, au long de l'Adour surtout, veut dire *d'en bas,* beaucoup de villages étant doubles, ainsi Barbazan-Debat est en marge de la plaine sous un coteau que couronne un château ; très haut, sur les collines, est Barbazan-Dessus.

La grande route suit la rive gauche de l'Adour, où les villages sont assez espacés, tandis qu'en face ils se suivent presque sans interruption ; tous sont signalés de loin par la flèche aiguë de leur église, surgissant au-dessus des toits. D'autres centres se montrent sur les collines que surmontent çà et là des mottes régulières, sans doute des tumulus.

Voici Salles-Adour où je suis venu visiter les écuries de M. Dutrouilh [1] : village très rustique, allant jusqu'au fleuve qui le sépare de Horgues ; plus loin, Bernac-Debat et Bernac-Dessus, dominés par une tour, restes du château de Barbazan dont fut seigneur Barbazan, un des plus grands et loyaux soldats du xve siècle, un de ceux qui

1. Voyez page 162.

Digitized by Google

aidèrent Jeanne d'Arc à délivrer la France ; chevalier superbe qui dirigea le combat singulier livré avec six autres preux à sept chevaliers anglais, à Montendre en Saintonge et dans lequel les nôtres furent vainqueurs. Barbazan se mit toujours contre les Anglais et leurs alliés, les Bourguignons. Accusé d'avoir été un des meurtriers de Jean sans Peur, il s'en défendit avec indignation. Rares sont les vies aussi remplies que celle de ce Bigourdan qui alla périr à la bataille de Bulgnéville, près du lieu de naissance de Jeanne d'Arc, un mois après la mort de l'héroïne. Peu de guerriers ont pris part à tant de combats et remporté tant de succès. Charles VII voulut que le corps de Barbazan reposât à Saint-Denis, près des rois.

Arcizac-Adour évoque des souvenirs plus anciens encore : c'est le lieu de naissance de saint Mesclin ou Missolin, qui aurait remporté la victoire de la Lanne-Maurine sur les Sarrasins. Longtemps son culte fut suivi ; une statue équestre du bienheureux était chaque année couronnée de fleurs par les jeunes filles.

Les villages se suivent toujours, riants et simples ; un seul, Montgaillard, a fière allure, comme le veut son nom. L'église couronne un monticule rocheux entouré par des maisons à

Digitized by Google

toits d'ardoise, et ce groupe se détache contre une haute colline sur laquelle moutonnent les châtaigniers. Les habitations, bien construites, doivent de l'élégance à leurs hautes toitures percées de nombreuses petites fenêtres. L'Adour, étroit torrent, roule sur les galets. Sur la rive droite, près de la station, se dresse un édicule semblable à un petit arc de triomphe ou à un mausolée antique.

Les collines se haussent peu à peu, on les voit devenir petits monts, puis hautes et belles montagnes resserrant l'Adour; c'est la vallée de Campan. Cet *étroit* se dessine à Bagnères, qui garde ainsi le fond de la plaine de Bigorre, rétrécie au point de n'avoir qu'un quart de lieue de largeur.

Le bassin est charmant: les montagnes, subitement grandies et dépassant déjà 1 000 mètres d'altitude, l'encadrent avec grâce; le pic du Mont-Aigu domine cet hémicycle, rempli de châtaigneraies aux grandes ramures. Un moment on aperçoit le pic du Midi de Bigorre, trônant, majestueux dans sa nudité, sur les avant-monts verts de prairies et de hêtraies ou assombris par des sapinières.

La ville, toute gracieuse, s'étale dans ce bassin bordé par l'Adour qui ne sera nulle part

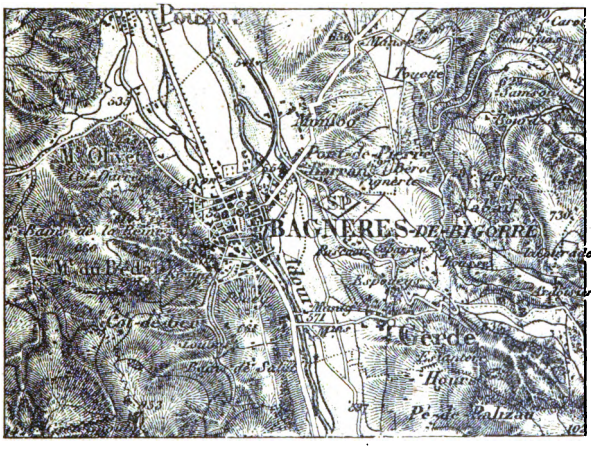
Digitized by Google

aussi travailleur que dans cette cité industrielle, assez heureuse pour demeurer avant tout une ville élégante et joyeuse. Elle s'intitule la reine des Pyrénées, tout comme Luchon. On n'y trouverait pas le luxe extrême de sa rivale, les hôtels et les constructions sont plus sobres, de meilleur goût aussi. Ancienne d'origine, Bagnères-de-Bigorre est plus véritablement ville que Luchon. Chef-lieu d'un arrondissement, siège d'administrations nombreuses, active par le commerce et l'industrie, elle n'est donc pas exclusivement, comme sa voisine du Comminges, une ville estivale, la cité de bains et de plaisance y est pénétrée par la cité de travail et d'affaires ; elle n'en reste que plus aimable et échappe au caractère factice des stations balnéaires ou de plaisir.

Toutefois, il convient de visiter Bagnères pendant sa saison, de juillet à septembre, si l'on veut la voir dans toute sa gaîté ; en dehors de cette époque, elle est trop vaste pour la population et rappelle un peu le château de la Belle au bois dormant. Les grands hôtels sont clos, les villas destinées aux baigneurs fermées, les maisons des habitants elles-mêmes sont mornes, les appartements loués pendant la saison étant inoccupés ; les thermes et le casino sont la proie des peintres ; les admirables promenades restent so-

Digitized by Google

litaires. Avec juillet tout cela s'anime, les jardins, aux chemins bien sablés, se peuplent d'enfants, les fenêtres ouvertes laissent pénétrer l'air et la lumière, des équipages sillonnent la ville, les cafés de la promenade des Coustous retrouvent



leur clientèle et brillent des feux du gaz ou de l éclat des lampes électriques.

L'affluence est grande, malgré la concurrence des autres villes d'eau, mais Bagnères ne répond guère maintenant au tableau qu'en traçait Taine, ce n'est plus une succursale du « boulevard de Gand » ; les visiteurs sont gens plus sérieux ; la ville est un rendez-vous de familles et de per-

Digitized by Google

sonnes tranquilles, d'une élégance sobre mais réelle. Cela s'allie bien au cadre pimpant et correct, aux rues propres, aux squares tranquilles où murmure l'eau des fontaines, aux avenues ombragées de platanes. Bagnères m'a rappelé par bien des côtés les petites capitales allemandes, blanches, coquettes et fleuries. Dans toutes les rues les eaux abondent, gazouillant dans les larges ruisseaux qui bordent les trottoirs de marbre. Le marbre, ici, est la roche naturelle, chaque montagne en recèle; aussi chambranles des portes, encadrement de fenêtres, fontaines, sont en cette matière que l'on considère ailleurs comme luxueuse.

Peu de monuments, les guerres et les tremblements de terre ont depuis longtemps fait disparaître la cité ancienne; voici pourtant une élégante tour de l'horloge, qui fut un clocher, et l'église Saint-Vincent, de style original par sa haute façade, mur régulier orné d'arcatures, flanqué d'une tourelle avec flèche à crochets. Quelques maisons rappellent l'époque de la Renaissance. Les édifices les plus considérables sont les thermes et le casino, au pied d'une colline couverte de bois touffus sillonnés de promenades et avoisinés par des quartiers populaires très vivants et gais, grâce aux ruisseaux

Digitized by Google

qui les animent, aux fleurs dont les maisons se parent et aux jardinets.

Ces quartiers sont habités par une population active, ouvriers marbriers, ouvrières employées dans les usines où l'on produit les lainages des Pyrénées, qui deviennent chaque jour plus appréciés.

Les marbres furent jadis l'industrie vitale de Bagnères; plusieurs usines sont encore consacrées au sciage et à la sculpture de ces beaux matériaux dont les thermes et le casino se sont ornés avec profusion, constituant en quelque sorte un musée des marbres pyrénéens. L'Adour donne la vie à ces ateliers où les scies débitent la pierre en tranches minces, où des praticiens habiles font le décor. C'est une industrie de notre siècle, car les marbres des Pyrénées, après avoir joui d'une grande réputation et que nos rois avaient employé pour l'ornement des palais comme les Tuileries, le Louvre, Versailles et les Trianons, étaient oubliés, l'Italie devenait notre fournisseur attitré.

En 1808, un Bagnérais, Costallat, commença à exploiter les carrières des environs de Campan; aidé par son gendre Géruzet, il donna un grand développement à la production; ce dernier, homme d'initiative et de talent, se voua à la

Digitized by Google

recherche des marbres ; il découvrit dans toutes les Pyrénées un grand nombre de variétés nouvelles (lumachelle, aspin, bleu turquin, griotte, rosé de Sost, les brèches, etc.). Peu à peu, ces belles roches se répandaient non seulement en France, mais à l'étranger. A l'Exposition de 1855, le jury constatait que l'importation des marbres, qui s'élevait à 400 000 fr. quand M. Gérusez avait pris la direction de l'usine de Bagnères, en 1827, était tombée à 100 000 et que, par contre, le seul établissement de Bagnères exportait pour 300 000 fr. dans tous les pays du monde.

Peu à peu Bagnères est devenue le centre de l'exploitation des marbres pyrénéens. Vingt-deux carrières alimentent la scierie. Parmi elles quelques-unes donnent des produits de grand luxe comme les sarrancolin et le campan vert. Pour répondre aux demandes de la clientèle, les usines vont chercher au dehors les variétés que la région ne peut fournir, ainsi le chemin de fer amène à Bagnères des marbres de Caunes dans l'Aude[1], ceux des Alpes, de Belgique, d'Italie et d'Espagne.

A côté des grands blocs de marbre employés

1. 38e série du *Voyage en France*, chapitre V.

Digitized by Google

dans la construction et l'ornementation des habitations, Bagnères produit de nombreux objets : socles, consoles, vases, qui trouvent un débouché dans les boutiques des villes d'eau et des stations de bains de mer de la contrée [1].

Plus considérable par le nombre des ouvriers est le travail de la laine pour la production de ces tissus spéciaux appelés lainages des Pyrénées, qui sont aujourd'hui fabriqués mécaniquement après avoir été surtout du tricot à la main. Bagnères est également un des centres de fabrication des barèges. Vers 1860, on ne comptait pas moins de 500 ouvrières employées dans la ville à tricoter ces tissus légers mais chauds et veloutés qui retrouvent aujourd'hui une vogue légitime.

Les premières tentatives de tricotage mécanique remontent à 1882. Un Bagnérais, M. Comet, frappé de la décadence de cette industrie qui n'occupait plus que 150 à 200 ouvrières, chercha à se rendre compte de l'outillage à l'étranger ; il visita notamment la Thuringe, où Apolda, ville de Saxe-Weimar, est le centre de cette fabri-

1. Je n'entrerai pas dans des détails plus étendus sur cette industrie du marbre dont j'ai longuement parlé en d'autres volumes, notamment à propos de Sablé, 2e série, chapitre IV, et de Cousolre, 19e série, chapitre XXII.

Digitized by Google

cation; il y fut reçu avec une défiance assez justifiée. En dépit de cette hostilité, il réussit à se procurer quelques machines et à décider un ouvrier saxon à venir dans les Pyrénées. Ainsi débuta une production aujourd'hui considérable et qui n'emploie pas moins de 1 500 ouvriers, tant dans les usines mécaniques que dans les fabriques de tricot à la main, assez nombreuses encore. On évalue le chiffre d'affaires à trois millions.

Le tissu des Pyrénées ne révèle pas sa nature de tricot aux yeux des profanes, c'est-à-dire pour les hommes qui ne connaissent pas les produits textiles; il doit à la machine à lainer un aspect molletonné; on en fait des jupons, des collets, des pèlerines pour dames et enfants. En outre, le métier à tricoter permet d'obtenir des pièces avec dessins à plat ou à jour, que l'on découpe en carrés pour être transformés en fichus ou en châles, après les avoir ornés de garnitures, franges ou houppes faites à la main.

Les salaires sont modestes mais satisfaisants, étant données les conditions de la vie dans la contrée : 3 fr. 50 c. à 4 fr. 50 c. pour les hommes; 2 f. à 2 fr. 50 c. pour les femmes; 1 fr. à 1 fr. 50 c. pour les enfants. La journée est de dix heures.

Digitized by Google

La machine à tricoter employée dans les usines de Bagnères est d'origine allemande; c'est un métier-chaîne utilisant autant de fils qu'il comporte d'aiguilles. Au début, on possédait deux types: le métier Dreketten pour l'article gaufré, à mailles fines et serrées, et le métier Rachel qui donne des tissus lourds, à grosse maille, pouvant être lainés des deux côtés et prendre ainsi l'aspect du drap, mais d'un drap épais, chaud et moelleux. Les faveurs de la clientèle s'étant portées de préférence sur cette dernière étoffe, le métier Rachel a pris la suprématie, d'autant plus qu'il permet d'obtenir des tissus plus variés.

Les matières premières employées à Bagnères ne viennent pas du pays, ce sont des laines douces de l'Argentine et d'Autriche, filées à Roubaix et à Tourcoing. Bagnères en consomme des quantités assez considérables pour prendre rang parmi les centres lainiers les plus intéressants de France, si la production de cette bonneterie spéciale n'atteint pas aux chiffres d'affaires de Troyes ou du Santerre [1].

1. Sur l'industrie de la bonneterie, voyez encore la 6e série du *Voyage en France* (Falaise), chapitre IX; la 7e série (Roanne), chapitre XV; la 17e série (pays de Santerre), chapitres XVII et XVIII; la 21e série (Troyes), chapitre VI; la 22e série (Saint-Dié), chapitre XIX; la 36e série (Le Vigan et Ganges), chapitres IX et XI; la 37e série (Nîmes), chapitre III.

Digitized by Google

D'autres industries animent Bagnères, mais moins considérables : une fabrique d'ébénisterie pour appareils photographiques et électriques ; des tourneries de buis et autres bois pour la tabletterie et l'ameublement. On peut encore considérer comme bagnéraise l'exploitation des ardoisières de Labassère qui fournit à la gare une grande partie de son trafic.

Malgré cette activité, Bagnères reste stationnaire au point de vue du nombre d'habitants. Jusqu'en 1870 elle s'était accrue et avait atteint près de 10 000 âmes ; depuis lors il y a un peu de déclin : le dernier recensement donne encore près de 200 habitants de moins qu'au dénombrement précédent [1].

De toutes les villes des Pyrénées, celle-ci est pourtant la mieux dotée au point de vue des promenades faciles et des grandes courses. Si la vallée de l'Adour n'a pas l'admirable opulence du bassin d'Argelès-Gazost, elle offre davantage de courtes excursions aux baigneurs. Ses vallons, ses collines, les premières terrasses des monts aménagés avec soin et goût permettent des marches pour tous les âges et toutes les forces. Les excursions plus longues, même les grandes

1. 8 837 en 1896 ; 8 671 en 1901.

Digitized by Google

ascensions, sont à portée; le Pic du Midi à lui seul, pendant les journées où sa cime est dégagée de nuages, offre un des plus majestueux spectacles que puisse présenter notre pays, par l'immensité et la variété des horizons. On a peut-être exagéré la splendeur de certaines parties de la contrée, comme la vallée de Campan, mais cela n'en est pas moins fort beau. La foule serait plus considérable dans cette partie des Pyrénées si le prix des voitures, des guides et des montures et la difficulté des transports n'éloignaient les voyageurs de fortune modeste, qui font le nombre et donnent tant d'animation aux routes de Savoie, du Dauphiné et de Suisse.

Digitized by Google

XV

VAUSSENAT ET NANSOUTY

Mon cousin Vaussenat. — Son rôle dans la création de l'observatoire du Pic du Midi. — Le général de Nansouty. — La mort de Vaussenat. — D'Arreau au Pic. — Le col d'Aspin. — Vue sur la vallée d'Aure. — Les carrières de marbre vert de la Payolle. — Sainte-Marie et Gripp. — Montée au Pic.

Hôtellerie de Sencours. Août.

Ce n'est pas pour le vain plaisir de raconter une course d'ailleurs facile que je suis monté au sommet du Pic du Midi. J'ai voulu accomplir une sorte de pèlerinage afin de rendre pleine justice à un parent bien cher et regretté : Vaussenat.

La légende qui s'est faite sur la création de l'observatoire a surtout auréolé le général de Nansouty, compagnon de lutte du vaillant Dauphinois devenu Pyrénéen d'adoption. Le général dut pourtant à Vaussenat la plus grande part de sa gloire, si légitime d'ailleurs. Vaussenat est volontairement resté dans la pénombre, tout en menant l'œuvre à bonne fin. Le modeste ingénieur de Bagnères savait que son nom ne suffirait

Digitized by Google

pas à attirer les bonnes volontés et que beaucoup de ses concitoyens, loin de l'aider, l'auraient jalousé. Il eut l'habileté d'intéresser à l'idée dont il était hanté le hardi soldat qui rongeait son frein dans la monotonie d'une retraite anticipée et trompait sa misanthropie en étudiant les mollusques pyrénéens. L'héritier d'un des noms illustres de la France militaire, le cavalier ardent qui rappelait si noblement le souvenir du grand sabreur des armées de Napoléon, se mettant en tête de créer un observatoire à près de 3 000 mètres d'altitude, quelle garantie de succès !

Et, de fait, le succès vint. Le général monta s'installer au pied du cône terminal, dans la pauvre hôtellerie de Sencours, y passa de longs hivers en compagnie d'instruments qu'il dut apprendre à manier. Pendant ce temps, Vaussenat s'en allait par les villes, faisant des conférences, frappant à toutes les bourses, réunissant de premiers fonds et, les premiers beaux jours venus, montant au Pic avec une escouade d'ouvriers, commençait les travaux, déblayant la plate-forme, creusant les fondations, bâtissant à l'aide de mortier dont on devait amener de loin les matériaux : sable et chaux des vallées profondes, eau du lac d'Oncet. Le général était là, activant les ouvriers ; quand l'argent des sous-

Digitized by Google

criptions manquait, il ouvrait sa bourse, Vaussenat se multipliait ; on pouvait achever la campagne.

Lorsque les neiges chassaient les apôtres et leurs aides, le général redescendait à Sencours et Vaussenat, reprenant son pèlerinage auprès des météorologistes, des sociétés savantes, des pouvoirs publics, cherchait à intéresser les foules. L'œuvre put aboutir, mais les deux collaborateurs y avaient englouti chacun une part de leur patrimoine.

Chacun a droit à la même admiration et à la même reconnaissance ; pourtant c'est à Nansouty qu'est allée la faveur populaire, le grand artisan de l'œuvre était à peine soupçonné ; l'érection de son buste à côté de celui du général, au-dessus de la porte d'entrée de l'observatoire fut une stricte mais tardive justice.

On a dit que Vaussenat avait été le bras de l'entreprise, il en fut aussi le cerveau. L'idée elle-même n'était pas neuve : elle hantait les esprits parmi les adeptes de la société Ramond, l'active académie pyrénéiste, mais d'une façon assez imprécise. Déjà, à la fin du XVIIIe siècle, l'illustre d'Arcet, séduit par la fière montagne, avait obtenu promesse de quatre-vingt mille livres pour installer « d'habiles physiciens » au

Digitized by Google

sommet. La Révolution empêcha de réaliser ce projet. En 1854, le docteur Costallat créait à Sencours, à 500 mètres au-dessous du Pic, un refuge que l'on baptisa « hôtellerie » et qui devait servir de station météorologique. Mais cela n'était pas la cime. Vaussenat voulut aller plus haut; il sut gagner à son idée Sainte-Claire-Deville qui projetait d'établir une station à Bagnères, et fort de cet appui, il commença son entraînante campagne vers 1872. Sa part dans l'œuvre fut donc prépondérante, mais celle-ci n'aurait pu être menée à bien si le général de Nansouty ne lui avait donné l'appui de son nom et n'avait surexcité l'intérêt des foules par ses hivernages à ces rudes altitudes, dans l'hôtellerie Plantade, si peu organisée pour un séjour d'hiver.

Vaussenat n'était pas Pyrénéen : il naquit à Grenoble, en 1837, d'une humble famille d'ouvriers ; sa mère et ma grand-mère étaient sœurs, c'est pourquoi je l'ai si bien connu. Admis comme boursier à l'École des arts et métiers d'Aix, il fut, en sortant, attaché à des travaux de recherches de métaux dans notre pays de Vizille et en Savoie. Appelé aux Pyrénées pour y diriger une affaire de mines il s'y fixa, épousa à Bagnères une nièce de ce général Maransin dont le nom est inscrit sur l'Arc de Triomphe et que Junot,

Digitized by Google

bon connaisseur en fait de bravoure, appela le brave des braves à la suite d'une expédition héroïque dans l'Alemtejo. Voilà comment les noms de deux héros de la Révolution et de l'Empire, Maransin et Nansouty, sont évoqués par le Pic du Midi de Bigorre.

L'énergie de Vaussenat ne se borna pas à la création de l'observatoire, nul n'a mieux prêché que lui les œuvres de mutualité, des associations pastorales, de l'enseignement populaire. Son œuvre de conférencier et de vulgarisateur est considérable; elle est restée ignorée; le théâtre était trop étroit pour cette activité. Nommé directeur en titre de l'observatoire du Pic, quand, en 1882, celui-ci fut remis à l'État par ses deux fondateurs, il y vécut jusqu'en 1891; tombé malade au sommet, il dut être descendu à Gripp. Un de ses porteurs fit un faux pas... Vaussenat fut précipité sur les pentes glacées de cette montagne qu'il avait tant aimée, qu'il avait dotée d'un établissement superbe. Transporté à Bagnères, il y succombait huit jours après, ayant repris toute sa connaissance et faisant de nouveaux projets.

Tel était le parent et l'ami dont j'allais là-haut chercher le souvenir encore vivant.

Pendant que, déçu dans mon projet de visiter

Digitized by Google

les lacs du Néouvielle, j'attendais une éclaircie à Arreau, une dépêche de Bagnères me disait qu'une amélioration de la température était prévue et que l'on pouvait monter au Pic du Midi le lendemain, avec quelque chance de ne pas rencontrer de brume ; je me suis hâté de profiter de l'avis et le matin, avant le jour, nous quittions Arreau, mon jeune compagnon de voyage Roger Delombre et moi, pour atteindre la montagne dans la même journée.

Une route superbe relie Arreau à la vallée de l'Adour, c'est une partie de la belle chaussée de Bagnères-de-Luchon à Bagnères-de-Bigorre, bien connue des touristes fortunés de ces deux stations ; j'ai dit à dessein : fortunés, car il n'y a pas de voitures publiques et les équipages particuliers sont d'un prix inabordable aux bourses simplement modestes. A Arreau même, les loueurs demandent des prix élevés pour conduire à Gripp ou à Lartigue, point de départ du sentier du Pic. Ne pouvant nous entendre avec eux, nous avions pris le parti de faire la course à pied quand, à la faveur de la nuit, se cachant de ses collègues, un des conducteurs est venu dire qu'il acceptait notre offre.

La route, décrivant d'énormes lacets pour

Digitized by Google

atteindre le col d'Aspin, s'élève rapidement ; aussitôt, on voit la vallée se creuser et de grandes cimes blanches fermer l'horizon vers le sud. Une montagne porte une superbe couronne de neige et de glaces :

— Comment l'appelle-t-on ? demandai-je au cocher.

— C'est les glacières de Luchon.

Me voilà bien renseigné, vraiment ! J'aurais peine à mettre un nom sur ce massif, si le mot glacières ne me faisait songer au glacier des Gourgs-Blancs dont, en effet, un versant plonge sur le bassin du lac d'Oo, c'est-à-dire vers Luchon.

Déçu dans l'espoir de tirer le moindre renseignement du conducteur et craignant l'ennui de la longue escalade par les lacets, je prends le parti de raccourcir le trajet en allant à Aspin pour m'élever ensuite par le fond de la vallée. Pendant que la calèche semble retourner vers la Neste, je gagne rapidement le village : 1 500 mètres d'un joli chemin au long d'un ruisseau clair. Aspin, tout petit, est enfoui dans un véritable abîme ; l'église pointe au-dessus des maisons.

Mon passage soulève quelque curiosité, évidemment les touristes doivent être rares au fond de ce cirque. Mon projet de gagner le col — la

Digitized by Google

« hourquette », dit-on ici — semble bizarre, mais enfin j'obtiens quelques indications. Et me voilà par un sentier muletier qui monte entre les prés et s'escarpe en abordant une arête schisteuse tapissée de fougère. Peu à peu le sentier devient très raide et dur; il semble s'éloigner de la route dont je vois là-haut les parapets; je monte alors droit entre les fougères géantes; l'escalade est pénible, mais sans cesse apparaît au sud la rangée superbe des grands pics couverts de neige et de glace. Enfin, voici une portion de route, elle amène à un brusque lacet; du tournant une sente s'en va sous les hêtres, coupant le grand détour de la chaussée. Ce raccourci est adorable, les bords du chemin sont fleuris d'iris bleus et de digitales; bientôt on atteint des prairies en pente abrupte; au delà c'est un escarpement rocheux à gravir, des éboulis à escalader; plus loin je trouve un sentier s'insinuant dans une fissure; encore une grimpade, presque à pic, et, enfin, une pelouse; je suis au col, la *hourquette* d'Aspin, ouvert à 1 497 mètres; sur l'autre versant est le bassin de prairies où naît l'Adour.

De ce point la vue est merveilleuse, on n'a qu'une partie de la grande chaîne sous les yeux, mais les sommets sont parmi les pics les plus hardis et les plus fiers. Les glaciers qui dominent

Digitized by Google

le lac de Caillaouas, les sommets blancs de la Pez, en arrière les monts espagnols des Posets forment un prestigieux décor.

Les adorables vallées de la Neste dessinent leurs combes, vertes de prairies, avec les carrés fauves des moissons blondissantes. Sous les stries neigeuses s'étend la zone des grands pâturages ; au-dessous, le manteau vaste et sombre des sapinières enveloppe de petits plateaux de cultures et de prairies. C'est d'une majesté puissante et sereine.

Sur l'autre versant, le paysage a moins de splendeur, mais une montagne superbe captive l'attention : le cône gigantesque du Pic du Midi de Bigorre dressé sur un piédestal farouche de roches grises, reposant sur un socle de noires forêts. L'horizon est très borné de ce côté et je me retourne vers la vallée d'Aure pour jouir encore de l'incomparable tableau des monts aux lignes nettes, vives et vertes jusqu'aux éboulis qui confinent à la zone des neiges.

Une seule vallée s'ouvre en entier aux regards, celle de Louron; elle étale entre les hêtraies son étroite bande de prairies et de cultures dorées, et ses minuscules hameaux dont les toits d'ardoises étincellent au soleil.

Au col, pas un être vivant à mon arrivée, le

Digitized by Google

silence est complet; bientôt d'une grange en contre-bas, vers l'Adour, sort un troupeau de génisses; elles montent à la hourquette, guidées par un bouvier en béret; ce gardien ne semble pas s'apercevoir de ma présence, mais une à une les bêtes viennent à moi comme pour me demander ce que je fais sur leur pelouse.

Courte m'a paru l'heure passée là-haut, sous les rayons bientôt vivifiants du soleil. La voiture m'a rejoint, nous allons maintenant entreprendre la descente vers l'Adour. La route semble plonger au fond de l'énorme ravin dont elle sillonne un des versants, au pied du mont Monné (1 755 mètres), à travers la belle sapinière de Terrays que dominent les grands pâturages au-dessus desquels trône le pic d'Arbizon (2 831 mètres), presque le rival du Pic du Midi.

Au galop des vifs petits chevaux, nous avons bientôt atteint la Payolle, hameau de bergeries, avec une bonne auberge de touristes, avoisinant les fameuses carrières de marbre d'Espiadet, dites de Campan, d'où l'on a tiré tant de colonnes, de pilastres et de motifs d'ornementation : marbre d'un beau vert, mélangé de rouge foncé et de taches violettes ou d'autres nuances harmonieusement fondues. De ce ravin solitaire

Digitized by Google

sont sorties les splendides colonnes du Grand-Trianon.

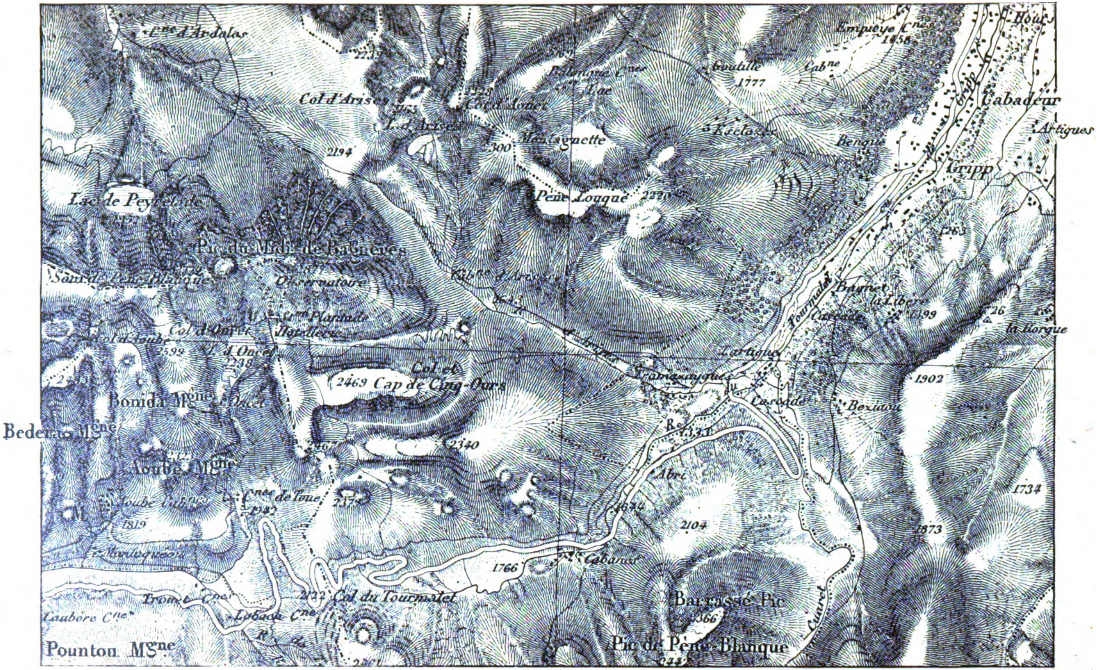
Le marbre vert d'Espiadet a été employé pour le piédestal d'une croix de marbre rouge veiné de blanc qui se dresse à la Payolle.

Derrière les maisons coule un gros ruisseau clair, l'Adour de Séoube ; ou Adour de Payole il se forme de plusieurs autres ruisseaux dont le plus long vient du pic d'Arbizon. Les truites y abondent ; l'aubergiste a aménagé un réservoir où les beaux poissons fourmillent.

Le fleuve naissant, coulant à la rencontre des autres bras de l'Adour, se creuse une gorge entre les hêtraies et les prairies ; il y roule à grand bruit, bondissant de roc en roc. Bientôt la vallée se fait charmante, les maisons se multiplient entre les prairies où les faneurs et les faneuses retournent et amassent le foin odorant : c'est la vallée de Campan si vantée jadis ; elle est bien belle, mais ne mérite pas complètement sa réputation d'Éden.

Les bords de l'Adour se font aimablement sauvages, grands éboulis et parois rocheuses bordent le torrent jusqu'à la rencontre de l'Adour de Tourmalet ou de Gripp. Le confluent est sous le joli village de Sainte-Marie aux maisons très blanches entourées d'une multitude d'habitations

Digitized by Google



Digitized by Google

isolées. Au long de l'Adour de Tourmalet, ces demeures s'éparpillent jusqu'au hameau de Gripp; alors, peu à peu, on voit diminuer le nombre des constructions; elles cessent complètement à partir du hameau d'auberges et de cabanes de Lartigue, placé au pied des grandes rampes du Tourmalet, en face de la belle cascade de Garet, formée par un torrent qui réunit les eaux de trois ruisseaux ayant chacun traversé un chapelet de lacs disposés par étage au-dessous du pic de Port-Bieilh.

A Lartigue se détache le chemin du Pic, voie muletière bien tracée si elle est médiocrement entretenue; il n'y a pas dans les Pyrénées le travail constant des chasseurs alpins qui assure aux sentiers la réparation des dégâts causés par l'hiver, mais on suit facilement la tracé rendue plus visible par le fréquent passage de chevaux et de mulets qui conduisent les touristes à l'observatoire.

Le site est sévère. Le vallon d'Arize, dans lequel on s'élève après avoir quitté les chalets de Tramezaygues, abri nocturne des pasteurs, forme une large combe de verdure; au fond coule un clair torrent qui se creuse un profond défilé avant d'atteindre l'Adour de Tourmalet. Le sentier s'élève sur un cône de déjection où

Digitized by Google

il se tord entre des rocs et d'où l'on domine l'immense cirque herbeux d'Arize, encadré entre le massif du Pic, la dépression du col d'Arize et la montagne de Pène-Longue aux formes massives. Çà et là on distingue les taches blanches ou fauves des troupeaux ; au pied du Pic se montrent quelques cabanes, elles semblent écrasées : le géant s'élance d'un jet à plus de 1 200 mètres au-dessus d'elles.

La route du Tourmalet a disparu aux regards, maintenant le sentier monte en pente assez douce au flanc de la montagne de Cinq-Ours, qui masquait en partie la masse même du Pic du Midi, puis il se fait raide en parvenant au pied des grands escarpements du col de Cinq-Ours et nous voici sous les parois du Pic où des plaques de neige ont persisté, malgré l'extrême raideur de la pointe suprême. A peine devine-t-on là-haut les constructions de l'observatoire.

Sinueux, encombré de roches, frôlant parfois des névés, le sentier s'élève vers l'hôtellerie. Paysage triste, car la végétation arbustive a disparu depuis longtemps et aucun murmure d'eau vive ne se fait entendre : il n'y a pas le moindre ruisselet, ni une source dans cette énorme entaille entre des roches immenses.

Digitized by Google

XVI

AU PIC DU MIDI DE BIGORRE

L'hôtellerie de Sencours. — Descente périlleuse du général de Nansouty. — L'observatoire. — Le panorama vu du Pic. — Ramond et la découverte des Pyrénées. — La littérature pyrénéiste. — Les officiers géodésiens. — Descente du Pic. — La nuit dans la vallée.

Sainte-Marie-de-Campan. Août.

La dernière partie de la montée au col de Sencours — ou Cinq-Ours — est la plus fatigante de l'ascension ; on voit depuis longtemps flotter le drapeau qui signale l'hôtellerie, et la distance semble toujours la même. Enfin, voici les constructions irrégulières et basses qui couvrent l'étroite arête unissant le piédestal de la cime de Cinq-Ours à la pyramide qui termine le Pic du Midi. Le gîte d'allure misérable est cependant le bienvenu : sa salle à manger sommaire, ses chambres semblables à des cabines de navire, ont accueilli et rassuré tant de touristes surpris par les tempêtes ou les brumes !

Digitized by Google

L'hôtellerie a sa page dans l'histoire des Pyrénées; le général de Nansouty y passa de longs mois d'été et d'hiver en attendant de pouvoir s'installer à l'observatoire. En décembre 1874, il se vit assailli par la tourmente : 4 mètres de neige sur le toit, une fenêtre et la porte défoncées, 23° au-dessous de zéro, les vivres gelés. Il fallut descendre; Nansouty, ses aides Baylac et Brau, mirent *dix-sept heures* à cette marche dans la neige fraîche, trajet que j'ai fait en deux heures et demie à la montée. C'est dire ce que fut cette expédition.

L'hôtellerie n'est qu'une étape, il faut monter au Pic, c'est 505 mètres encore; l'ascension est rapide grâce au chemin en lacets dont on coupe facilement les détours. On domine d'abord le cirque profond où dort le lac d'Oncet, vasque d'un bleu sombre au sommet d'un vallon qui va finir au-dessous du col de Tourmalet; plus haut, le sentier borde un gigantesque abîme aux roches aiguës et l'on découvre soudain les grands horizons de la plaine de Bigorre, de l'Armagnac et des premiers avant-monts pyrénéens : le massif des Baronnies. La montée se fait plus raide encore; enfin, après une heure de marche, lorsqu'on a bon pied, on atteint l'observatoire.

Digitized by Google

Les constructions frappent aussitôt par leur robustesse; basses pour résister aux tempêtes et au poids des neiges, encastrées entre les rochers, elles semblent faire corps avec eux; partout des paratonnerres jaillissent, reliés par un réseau de fils destinés à protéger les constructions contre les orages formidables de cette pointe de roc dressée à 2 877 mètres.

Ce travail accompli à une telle altitude, pendant la très courte saison d'été, moins de quatre mois, de 1873 à 1881, est une œuvre superbe. Vaussenat l'a accomplie seul, en tant qu'architecte et conducteur de travaux; il a fallu cependant la pieuse affection et la ténacité de sa veuve et de sa fille pour obtenir que le buste du vaillant ingénieur figurât sur la porte d'entrée à côté de celui du général de Nansouty, son collaborateur et son ami. Et la ville de Bagnères, qui doit à cette création de devenir un rendez-vous plus considérable de touristes, n'a pas même su donner le nom de Vaussenat à l'une de ses rues !

Combien furent plus reconnaissants les créateurs de l'observatoire ! Ils ont placé les diverses parties de l'édifice sous le parrainage des hommes généreux qui les aidèrent le plus ou des précurseurs de leur œuvre. Ainsi la plate-forme d'où

Digitized by Google

l'on découvre l'immense panorama a reçu le nom de d'Arcet.

Comment décrire cette vue? Tous ceux qui sont montés au Pic ont tenté de rendre l'impression ressentie, aucun ne semble y être parvenu. Le pyrénéiste qui connaît le mieux la littérature née du contact avec ces montagnes, M. Henri Béraldi, a pu dire, en notant l'insuffisance de Ramond lui-même : « Quelqu'un d'ailleurs a-t-il, depuis, rendu cette impression de mer démontée, avec trois lames de 3 000 mètres arrivant sur vous et rapidement figées ? »

Il s'agit de l'horizon vers le sud, des grands sommets de la chaîne, du massif de Néouvielle, du mont Perdu, du Vignemale, du Marboré ; puis, à l'ouest, du Balaïtous et de cimes sans nombre jusqu'au Pic du Midi d'Ossau; au sud-est l'Arbizon, le massif des Gourgs-Blancs avec son éblouissant glacier et les montagnes blanches de Luchon, derrière lesquelles se profile confusément la Maladetta. C'est un décor gigantesque, mais à mon sens, si on l'a mal rendu par la plume, c'est qu'il ne *prête* pas à la description. Cette mer démontée, comme dit M. Béraldi, n'offre que la cime de ses vagues, pics sévères, emprisonnant entre eux des pentes de neige reposant sur des roches ou des éboulis violacés.

Digitized by Google

Cela n'a pas de profondeur. Pas de ces effets de perspective, de ces jeux de lumière et d'ombre offerts par les montagnes éloignées et surtout pas de ces contrastes heureux fournis par la végétation. C'est sublime peut-être, ce n'est pas vivant.

Aussi, même les grands peintres de la montagne, comme Ramond, ont-ils porté davantage leur regard vers le nord, sur la vallée de Campan si verte avec ses maisons sans nombre semées dans les prés et entre les hêtres, les monts de Bagnères se dégradant peu à peu et allant mourir dans la plaine infinie où l'on voit par centaines villages, bourgs et villes, la vallée de l'Adour et celle du Gave, Tarbes et Pau. L'Armagnac aux stries sans nombre, la vallée de la Garonne finissant en des lointains confus, les Landes toutes noires de leur manteau de pins, voilà vraiment l'infini, voilà ce qui fait la grandeur du tableau et sa splendeur.

La nuit, me disait Vaussenat, c'est d'une beauté sans pareille, parce qu'au ciel d'en haut semble répondre un ciel d'en bas. Les lumières des villes apparaissent avec une incroyable netteté; on reconnaît les cités à leurs rangées de becs de gaz; on voit dans la plaine devenue un firmament inférieur passer comme des étoiles filantes: ce sont les fanaux des locomotives et

Digitized by Google

cela loin, bien loin, à travers les landes elles-mêmes.

Le temps a favorisé mon ascension, j'ai joui du panorama dans presque toute sa précision. Je dis *presque,* car, par certains vents, ceux de l'est, la transparence de l'air est inouïe. Vaussenat a pu voir la Méditerranée vers La Nouvelle et, le soir, l'Océan vers le Vieux-Boucau. Il a relevé jusqu'aux grands sommets cévenols : Mézenc et Aigoual. Dans les premiers jours de septembre, au lever du soleil, il pouvait distinguer la silhouette des Alpes se dessinant sur le disque du soleil émergeant au-dessus des grands monts.

Le Pic du Midi est maintenant dédaigné des ascensionnistes ; pour eux l'accès est trop facile, puis il n'atteint pas les fatidiques 3 000 mètres d'altitude que doit posséder toute montagne pyrénéenne qui se respecte. C'est presque une déchéance, car le sommet eut son heure de souveraineté ; longtemps il passa pour la cime maîtresse de la chaîne et même de l'Europe. Il dut ce rang à son élancement superbe au-dessus des vallées et des plaines. Nos aïeux se fiaient à l'apparence, ils n'avaient pu supposer une élévation comparativement si modeste pour ce merveilleux

Digitized by Google

obélisque si fièrement dressé en avant de la chaîne, comme le dominateur de tant de sommets.

Il fallut la prescience de Ramond, une véritable divination, pour que le Pic de Bigorre fût ramené à sa hauteur réelle, pour que l'on vît en lui une montagne de deuxième ordre. Mais si la vérité s'est faite, la noble cime elle-même la signala à Ramond. En parvenant sur l'étroite plate-forme, ce hardi grimpeur, qui fut un admirable écrivain, se prit à soupçonner ce dont personne ne s'était douté avant lui : l'altitude bien supérieure de toute la chaîne au sud. Plus tard les savants mensurèrent les monts et donnèrent à chacun la place qui lui revient, mais ils n'ont pu enlever au Pic son aspect dominateur ; en vain d'autres pointes dépassent celle-ci de par les indications du baromètre, le Pic du Midi de Bigorre et le Pic du Midi d'Ossau n'en gardent pas moins la majesté superbe que leur vaut leur isolement.

C'est en 1787 que le secrétaire du cardinal de Rohan, qui devait devenir préfet de Napoléon et membre de l'Institut, fit sa première ascension du Pic et comprit l'erreur d'optique de la foule. Reconnaissant à distance la suprématie des cimes qui dominent Gavarnie, il se résolut à explorer

Digitized by Google

le massif. Il mit quinze ans à cette tâche, révéla un monde de montagnes et dota la littérature française d'un véritable monument : la description des Pyrénées.

Dans le premier livre publié par Ramond sur la chaîne, l'écrivain que Sainte-Beuve appelle le peintre des Pyrénées ne se méprend pas sur la hauteur réelle du Pic ; il le montre comme un échantillon de la grande montagne à l'usage des gens du monde : « C'est un beau désert que ce lieu, les montagnes s'enchaînent bien, les rochers sont d'une grande forme ; les contours sont fiers, les sommets hérissés, les précipices profonds ; *et quiconque n'a pas la force de chercher* dans le centre des montagnes une nature plus sublime et des solitudes plus étranges prendra ici, à peu de frais, une idée suffisante des aspects que présentent les montagnes de premier ordre. »

Cette page curieuse n'est pas la plus belle de Ramond ; c'est dans le récit de ses tentatives pour atteindre le Marboré et les sommets voisins qu'il faut chercher la langue forte et l'art descriptif le plus parfait, étant donnée l'époque où le grand pyrénéiste écrivait ; mais l'impression éprouvée par lui fut le point de départ de ces tentatives hardies qui révélèrent les Pyrénées

Digitized by Google

à la science et firent surgir toute une pléiade de grimpeurs hardis et d'écrivains parfois admirables.

Cette existence pyrénéenne de Ramond, les efforts de ce précurseur et de ses disciples ont été racontés avec beaucoup d'humour par le pyrénéisant passionné qu'est M. Henri Béraldi, dont l'œuvre (*Cent ans aux Pyrénées*) est l'histoire complète de ces montagnes. Il a accompli ce qui devrait être fait pour les Alpes, elles aussi découvertes, au sens scientifique du terme, en 1787. Car, on ne l'a pas remarqué, Ramond reçut le « coup de foudre » l'année même où Saussure atteignait le sommet du mont Blanc avec Jacques Balmat.

Les récits de M. Béraldi sont toute l'histoire des Pyrénées, ou plutôt des grandes cimes comprises entre le pic de Carlitte et le Pic du Midi d'Ossau. Il nous fait assister au siège en règle de toutes les positions de l'énorme forteresse. Rien de plus saisissant que cette sorte de ruée fougueuse vers ces pics et ces glaciers. Qui donc nous rendra ainsi l'histoire de la conquête des Alpes, œuvre autrement colossale tant par la prodigieuse élévation des cimes que par l'énorme surface du champ de bataille, étendu de la Bavière à la Suisse, à la France et à l'Italie ?

Digitized by Google

Ce qu'il y a de singulier dans la découverte des Pyrénées, c'est que ceux qui tentèrent après Ramond les grandes escalades du versant français pour avoir la gloire d'arriver premiers sur les sommets, trouvèrent presque toujours la trace incontestable d'autres grimpeurs ayant accompli le tour de force sans paraître se douter de leur héroïsme : ce sont les officiers géodésiens chargés d'effectuer la triangulation pour les levés de la future carte d'état-major. Sur tous ces pics que l'on croyait vierges, on a reconnu les misérables huttes de pierre sèche ou les pyramides élevées par ces soldats montés là-haut, simplement pour remplir leur tâche. M. Henri Béraldi a su retrouver les rapports très sobrement militaires des topographes ; il les oppose avec quelque malice aux récits d'ascensions où l'on s'étend parfois si complaisamment sur la difficulté vaincue.

Le Pic du Midi ne prêta guère à cette littérature, il est trop facile d'accès, on y monte, en été du moins, sans aucune alarme. Il y a bien le « précipice effroyable » dont parle Ramond, mais on en est séparé par un parapet élevé et solide, on peut donc se donner sans danger l'impression du vertige. L'hiver il n'en est plus de même, la descente tragique du général de Nan-

Digitized by Google

souty prouve que le Pic lui-même devient farouche et sinistre. Par une belle après-midi comme celle d'aujourd'hui, on a peine à comprendre ces fureurs de la nature.

Le soleil descend à l'horizon, les montagnes du Néouvielle qui sont au premier plan s'assombrissent, les neiges étalées en plaques sur ces flancs noirs deviennent livides. Il faut s'arracher à la contemplation pour arriver dans la vallée avant la nuit noire; le débouché sans guide au delà des chalets de Tramezaygues n'est pas sans causer quelques appréhensions. Rapidement nous avons atteint et dépassé l'hôtellerie pour couper les lacets que le sentier décrit dans le vallon sévère, presque lugubre à cette heure, dominé par les escarpements du cap de Cinq-Ours. Voici maintenant les pâturages, ils sont en pleine vie, les troupeaux arrivent innombrables par toutes les pentes, sous la conduite des bergers et des chiens, gagnant les cabanes d'Arize et de Tramezaygues. Quand nous avons traversé le torrent, nous trouvons d'autres troupeaux, vaches et génisses, qui descendent à Lartigue.

L'ombre se fait, les monts se plaquent, noirs sur le ciel où brillent les premières étoiles. Entre deux de ces géants sombres, la Pène-Blanque et

Digitized by Google

le Som de Marianette, la cascade descendue des lacs de Port-Bieilh trace un sillon d'argent, seule blancheur dans ce paysage nocturne; le bruit des eaux se répercute avec une netteté étrange, pendant que des meuglements de génisses, des bêlements plaintifs de brebis et un chant patois de bouvier semblent répondre à l'éternelle rumeur du torrent.

Digitized by Google

XVII

DE L'ADOUR AU GAVE

Les petites vallées de Bagnères. — La vallée de l'Oussouet. — Les ardoisières de Labassère. — Excavations et galerie souterraine. — Labassère. — Descente à Bagnères. — En remontant l'Adour. — Gerde et Asté. — Campan et ses marbres. — La vallée de Lesponne. — Le lac Bleu et ses robinets. — Ascension du cirque de Baran. — Le lac d'Isaby. — Inconvénient d'admirer le paysage. — Descente mouvementée. — Arrivée au gave de Pau.

Pierrefitte. Septembre.

Dans les monts qui dominent Bagnères au couchant, s'ouvrent des vallons d'un charme infini grâce aux prairies bordant les ruisseaux, aux châtaigniers qui tapissent les pentes, aux rochers qui se hérissent çà et là ou couronnent les cimes. Vers le nord, où les monts ne sont que de très hautes collines traversées par la route de Bagnères à Lourdes, les villages sont très nombreux ; rares au sud, car la haute montagne commence, confinant au pays de Castelloubon [1].

1. Voyez chapitre XIX.

Digitized by Google

La plus longue de toutes ces petites vallées, parcourue par l'Oussouet, est la moins habitée : on ne trouve aucun village, presque pas de maisons au bord de ce flot clair; l'activité est grande cependant, chaque jour des voitures viennent chercher des bonbonnes d'eaux sulfureuses puisées à la source de Labassère pour les porter à Bagnères où elles sont une partie du traitement thermal ; puis des convois autrement considérables descendent, amenant au chemin de fer les ardoises fournies par d'importantes carrières.

Le chemin qui conduit aux ardoisières se détache à Pouzac, joli village possédant une de ces curieuses églises fortifiées dont celle de Luz est le type le plus complet. Il remonte le vallon, délicieux de fraîcheur, avec sa riviérette susurrante où fourmillent les truites. La solitude est complète, hameaux et villages sont invisibles sur leurs crêtes entre les châtaigneraies. Sur la rive gauche Neuilh, sur la rive droite Labassère, au pied quelque humble moulin.

Les carrières sont loin, entre le pic de la Clique dont le menu village de Germs, appartenant à la vallée de Castelloubon, occupe les pentes et celui de Labassère, dont un pli abrite le centre de ce nom. De chaque côté de la vallée s'ouvrent les ardoisières ; il y a plusieurs exploitations,

Digitized by Google

ayant chacune leur existence propre, mais groupées comme à Angers en syndicat pour la vente des produits. La plus importante est administrée par une société qui a adopté les méthodes perfectionnées pour l'abatage de la roche.

Les excavations sont au flanc de la montagne, les produits préparés sont réunis au bord de l'Oussouet ; un funiculaire mû par l'électricité remplace le chemin en zigzags par lequel des chars à bœufs descendaient autrefois les ardoises ; celui-ci nous conduit à la carrière, en longeant les hangars réguliers construits en dalles de schiste. Sous ces abris travaillent les fendeurs, chaussés de lourds sabots creusés dans des rondins de hêtre qui n'ont pas été dégrossis, afin de mieux résister aux chocs ; les jambes sont emprisonnées dans des bandes de chiffons qui les préservent du heurt brutal de la pierre et des outils.

La carrière était jusqu'à ces derniers temps creusée à ciel ouvert ; c'est une coupure immense que l'on ne saurait comparer cependant aux abîmes formidables de Trélazé [1]. Les blocs

1. Les carrières de Trélazé et d'Angers sont décrites dans la 2e série du *Voyage en France*, chapitres XIV et XV ; on y trouvera des détails techniques que je ne puis répéter ici, me bornant à signaler les particularités de Labassère. D'autres ardoisières

Digitized by Google

que l'on devait autrefois transporter avec peine sont maintenant chargés sur des wagonnets qui les conduisent dans une galerie souterraine, froide, humide, où nous avons dû accéder au long de rails, dans une boue noire, en nous éclairant avec une lampe de mineur. Tantôt descendant de vagues marches, tantôt gravissant le rocher à l'aide d'échelles, nous avons parcouru ce tunnel glacial, à peine ébauché encore, appelé à devenir la partie la plus vivante de l'exploitation. On y applique la méthode d'abatage par le fil hélicoïdal employé dans les carrières de Belgique et en France dans les carrières de marbre de Bouère, qui alimentent les ateliers de Sablé [1].

Cette installation très complète et perfectionnée, modèle du genre, a été signalée dans les publications techniques de l'étranger; elle permet à la carrière de répondre aux demandes sans cesse plus nombreuses attirées par les qualités particulières de l'ardoise, qui résiste bien à toutes les intempéries. Aussi deux cents ouvriers environ sont-ils employés sur les chantiers, car-

---

ont été décrites ou signalées, notamment celles de la Maurienne, dans la 8e série, chapitre III, et celles des Ardennes, dans la 20e série, chapitres XVI et XIX.

1. 2e série du *Voyage en France*, chapitre IV.

Digitized by Google

riers ou fendeurs. Ces derniers sont en quelque sorte l'aristocratie du métier, leur peine est incomparablement moins grande que celle des abatteurs de roche ; cependant ils arrivent à gagner 6 fr. par jour, alors que ceux-ci n'obtiennent pas plus de 2 fr. 50 c. à 3 fr. 50 c. N'est pas fendeur qui veut, il faut apprendre le métier de bonne heure, dès l'âge de quatorze ans, alors que les reins ont toute la souplesse nécessaire. A vingt ans, le fendeur est en pleine possession de son art, mais bientôt le métier militaire le prend et quand il revient, à vingt-quatre ans, il a bien de la peine à retrouver son habileté. On comprend donc que l'on ne puisse faire un fendeur avec un adulte.

L'ardoise de Labassère a pour débouché une grande partie de la France; elle s'emploie même à Lyon, à Paris, à Cherbourg. Elle va en Allemagne et en Angleterre, où cependant le pays de Galles est riche en ardoisières ; la concurrence de l'Amérique lui dispute ce marché. L'Espagne du Nord et l'Amérique du Sud sont également des débouchés [1].

Par de raides sentiers, on monte des carrières

1. En 1902, les ardoisières de Labassère ont occupé 6 ouvriers dans la partie souterraine, 140 au jour, 15 femmes et 14 enfants; la valeur des produits a été de 355 607 fr.

Digitized by Google

à Labassère ; un pic et de hautes croupes masquent la vue de la grande chaîne ; vers l'est on jouit d'un panorama étendu sur le pays tourmenté compris entre l'Adour et la Neste et dans lequel l'Arros naissant se tord au fond d'une vallée étroite et riante, renfermant les restes de l'abbaye de l'Échelle de Dieu — Escaledieu, — une des plus célèbres du monde chrétien, qui était la maison mère de l'ordre à la fois militaire et religieux de Calatrava en Espagne. Une ruine féodale domine fièrement ce petit pays qui avait nom les Baronnies, c'est le château de Mauvezin, une des plus puissantes forteresses du Bigorre.

De Labassère, par un des aimables vallons, charme de la campagne bagnéraise, un chemin descend vers la ville en longeant des bois et offrant de jolies vues sur la vallée de l'Adour ; il aboutit près de l'établissement thermal, au pied de ce mont du Bédat dont l'autre versant emprisonne dans ses plis le ravissant vallon du Salut, peuplé de villas et possédant une petite station balnéaire.

Je comptais retourner dans la vallée de Neste par le plateau de la Cieutat, dont le bourg populeux a livré tant de débris antiques, que l'on est d'accord pour y voir le site primitif de Tarbes,

Digitized by Google

capitale du Bigorre à l'époque romaine. Le nom de Cieutat rappelle bien, en effet, celui de cité. Le quartier d'Eauze, dans le Gers, où l'on a retrouvé les restes de la ville romaine, se nomme également Cieutat[1]. Mais mon fils Jacques, qui est venu me rejoindre, ayant peu de goût pour une course archéologique, me harcèle pour faire une ascension. Il voudrait monter au Pic du Midi; le pic est dans les nuages et ne semble pas se dégager. Jacques insiste, être venu si près et ne pas gravir une arête pyrénéenne lui semble dur. Quelqu'un nous conseille de gagner tout simplement Pierrefitte par la vallée de Lesponne et la vallée d'Isaby. Les vues sont belles et la course peut se faire en une après-midi. Va pour Lesponne; Jacques est ravi, car le col de Baran où nous devons franchir la ligne de faîte est à 1 943 mètres.

— Papa, me dit-il, tu me laisseras monter 57 mètres plus haut, pour que j'atteigne 2 000 !

C'est convenu; comme la route est longue, nous nous précautionnons d'un véhicule léger qui nous conduira à quelques kilomètres, au hameau de Magenta, où le chemin devient raide.

La sortie de Bagnères est riante. A droite la

1. 31e série du *Voyage en France*, chapitre VII.

Digitized by Google

montagne boisée où sont tracées les promenades de Bagnères, à gauche l'Adour impétueux barré à chaque instant par des usines. Là, près de Gerde, est une des fabriques de lainage ; des scieries de marbre, d'autres usines, utilisent les eaux du torrent, plus abondant ici qu'il ne le sera au-dessous, quand les irrigations et le canal d'Alaric l'auront saigné ; mais tout fleuve que le veuille son titre officiel, l'Adour est loin d'être comparable au gave de Pau dont nous verrons ce soir les flots bleus.

Voici Gerde, sur les premières pentes de jolies montagnes, au flanc desquelles s'élève un chemin très sinueux conduisant dans le pays des Baronnies par les Palomières, terrains de chasse aux palombes, où l'on prend ces oiseaux au filet, lors des passages à l'automne.

Au delà de Gerde est Asté, village intéressant par son église qui renferme une belle statue de la Vierge en marbre blanc, objet de la piété des fidèles, et un tableau attribué à Philippe de Champagne. Tournefort résida à Asté pendant qu'il étudiait la flore de la vallée de Campan. Une inscription placée au-dessus d'une porte rappelle ce souvenir, elle débute ainsi :

Guitton de Tournefort, dans cet humble réduit,
Des fatigues du jour se reposait la nuit.

Digitized by Google

Sur l'autre rive de l'Adour, la route borde le beau domaine de Médous aux ombrages superbes, aux claires eaux, ancien couvent de capucins. Un autre village apparaît, à l'issue d'une combe verdoyante, Baudéan, patrie de l'illustre chirurgien Larrey. La maison où celui-ci vint au monde est très humble; il l'a léguée à la commune pour en faire une école; ce souvenir est consacré par une plaque de marbre. L'église est fort curieuse par le couronnement en charpente de son clocher, sorte de hourdis semblable aux clochers de certains villages allemands.

La vallée de Lesponne s'ouvre à la sortie de Baudéan, mais nous faisons un crochet pour visiter Campan, bourg considérable, propre, bien bâti; les encadrements de portes et de fenêtres sont en marbre vert dont la réputation a été grande pendant longtemps[1]. Le péristyle du Grand Trianon, le nouvel Opéra de Paris, ont eu recours à cette roche superbe; même Berlin a fait appel à Campan: son Palais-Royal possède vingt-deux colonnes de ce marbre vert. Des fontaines de marbre occupent les carrefours. Un de ces édicules est ancien, comme les Halles. L'église mérite une visite; mais, en

1. Sur ces carrières situées à Espiadet, voyez page 209.

Digitized by Google

somme, Campan est un bourg sans grand intérêt. La population du centre est de 650 habitants, les 2 000 autres résidants de la commune sont répartis sur un immense territoire, dans le grand épanouissement de vallée où l'Adour se forme par ses deux branches de Payole et du Tourmalet.

Retour à l'entrée de la vallée de Lesponne, dont le torrent mutin est, lui aussi, appelé Adour; un dernier regard au pic d'Asté et à la Pène de Lhéris et nous voici dans le pli charmant des monts, une étroite bande de prairies à travers laquelle bondit et murmure le gave clair.

Ce coin est d'aspect heureux, les maisons se suivent au long des chemins ou sur les pentes, entourées de vergers, de petits champs de maïs et de pommes de terre. Au-dessus de la rive gauche, le rocher se dresse en escarpements dégradés envahis par les broussailles. Ces pentes raides se rattachent au mont Monné et au petit plateau appelé plaine d'Esquiou, un des principaux rendez-vous pour les excursionnistes de Bagnères. Ces monts recèlent de beaux marbres dont l'exploitation n'a pas pris de développement jusqu'ici.

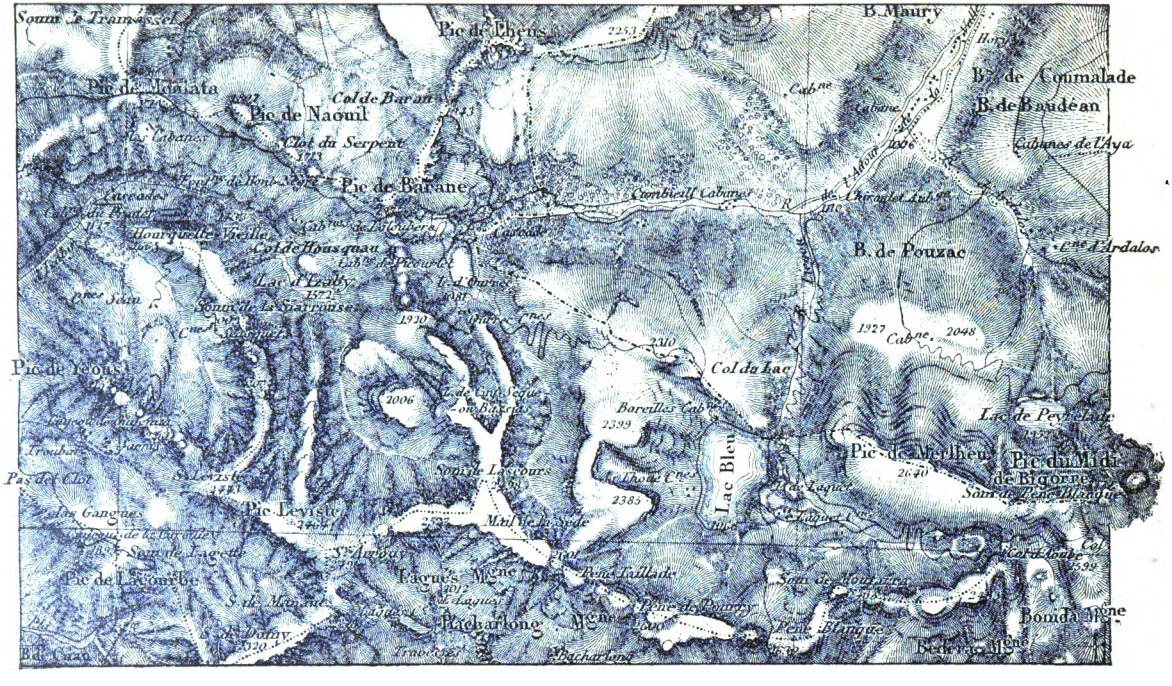
Quelques maisons et une église représentent la

Digitized by Google

capitale de cette tranquille vallée, le hameau de Lesponne ; il fait face à un vallon étroit et profond montant au lac d'Arize, non loin du sommet du Pic du Midi de Bigorre. Lesponne marque la fin du pays cultivé, bientôt le torrent ne coule plus qu'entre des prés et des bois ; quelques chalets encore, une cascade descendant très blanche des contreforts du Mont-Aigu et voici la région alpestre, assez sévère, cependant l'altitude est médiocre : moins de 900 mètres.

Désormais la route, à peine praticable aux chars rustiques, s'élève rapidement ; en trois kilomètres on parvient à 1 110 mètres, en face d'un grand pli de montagne où descendent des eaux blanches venues du lac Bleu, transformé en réservoir pour alimenter l'Adour en temps de bas étiage. Des travaux effectués vers 1860 ont permis d'utiliser ce vaste bassin de 49 hectares enfermé entre des pentes semées d'éboulis rocheux tachant de leurs masses grises le vert des pelouses. La surface est à 1 968 mètres, on peut l'abaisser de 20 mètres. Pendant que les eaux lacustres s'écoulent, le torrent de Lesponne est bien réellement un Adour, car il roule plus d'eau que les deux autres bras réunis du fleuve naissant. Le débit du lac est soigneusement enregistré, on connaît exactement sa contenance et

Digitized by Google



Digitized by Google

l'on calcule combien chaque robinet peut débiter[1]. Le service hydraulique ne puise pas toute la quantité que l'on pourrait avoir dans ce bassin profond de 116 mètres. La tranche d'eau de 20 mètres susceptible d'être enlevée, donnerait 5 millions de mètres cubes pendant les années de sécheresse. Le flot peut atteindre 2 mètres cubes par seconde.

On m'avait dit que je trouverais un guide à l'auberge du Chiroulet, située au-dessous des cascades, mais les prétentions des hôtes sont aussi élevées que le prix des consommations. En outre, on ne veut pas nous guider si nous ne prenons pas de monture. Comme le sentier est bien tracé sur la carte et que le col semble facile à reconnaître, je me décide à faire l'ascension sans guide; cela enchante Jacques, un brin aventureux. Mais je ne suis pas sans inquiétude, car des nuages s'accrochent là-haut. Heureusement voici du secours: un couple descend, conduisant un

1. En 1902, un seul robinet a été ouvert, le 25 août; à ce moment, le lac Bleu contenait 11 187 000 mètres cubes correspondant à la cote 30 de l'échelle; le robinet est resté ouvert jusqu'au 10 septembre; le lac, ayant baissé de 2 mètres (la cote 28), ne contenait plus que 10 232 000 mètres cubes. On a donc envoyé artificiellement à l'Adour 954 300 mètres cubes qui ont permis d'actionner les usines de Bagnères et d'irriguer la plaine pendant les quinze jours de bas étiage.

Digitized by Google

âne chargé de bois; je l'arrête et demande au mari s'il veut me conduire au col de Baran. Lui veut bien, la femme n'y consent pas, son homme manquerait un voyage de bois pour Bagnères. Or, la charge à porter vaut quarante sous et j'offre un écu. Cela décide tout à fait le mari, mais la femme grommelle : « Voilà quarante bons sous de perdus ! »

Nous laissons grommeler et partons, plus confiants cette fois. Notre guide improvisé se nomme Jean Beraud, il est de Lesponne; intelligent, connaissant à merveille sa montagne, il veut porter nos sacs, à la grande indignation de Jacques; un instant après, le jeune homme lui tend le sien sans qu'on ait osé le lui redemander.

L'ascension est raide au long d'un ruisseau plongeant du haut des rochers et accru, par une cascade superbe, d'un autre ruisseau descendu du lac Vert — le lac Ourrec de la carte. — Le fond de la vallée est un immense cirque de pâturages dont les pentes d'une inclinaison extrême sont dominées par des monticules rocheux. Après avoir traversé des touffes de rhododendron, nous abordons les pelouses; le chemin du col de Baran les coupe en diagonale, mais le guide ne le prend pas, il connaît un autre col, à 1 977 mètres, celui-ci allant droit au-dessus du lac d'Isaby; il

Digitized by Google

nous y conduit, mais c'est une rude escalade par les herbes glissantes ou les roches couvertes de petits arbustes, rhododendrons ou genévriers. Des nuées, soudain, nous enveloppent; Beraud, imperturbable, continue à gravir la pente. Jacques trouve que c'est bien haut cette fois, mais le brave enfant ne veut pas paraître renâcler, il fait effort. Enfin, un peu de lueur se montre; on dirait que le guide a fait un plongeon, il est simplement sur le versant opposé et en pleine lumière. De ce côté pas une brume, un soleil radieux, mais un paysage sévère. Au fond d'un bassin tapissé de prairies dort un lac allongé, morne, sans une ride. La nappe miroite à 1 572 mètres comme en un abîme; nous la dominons de 400 mètres.

Les nuages masquent les petits pitons qui accidentent la crête où nous sommes arrivés; Jacques pourrait grimper à ses 2 000 mètres, mais je l'empêche de monter dans la brume, où l'on peut s'égarer. Serrant la main du brave Beraud qui nous signale un passage sur les crêtes pour atteindre Beaucens, nous nous remettons gaiement en route, par un large sentier bien tracé, au flanc du cirque d'Isaby. Un moment nous songeons à descendre au lac pour suivre le Gave qui en sort et voir la belle cascade de Pas-

Digitized by Google

piche, que l'on nous a signalée, mais la route des crêtes doit offrir une bien plus belle vue. Nous la prenons. L'inspiration fut fâcheuse; cela alla bien vers le clos du Serpent et le pic de Naouïl; nous avions d'un côté le cirque d'Isaby, de l'autre d'immenses vallons sauvages et verts allant aboutir aux vallées du Castelloubon. Puis apparurent les grandes cimes de la vallée de Barèges, des pics sublimes blancs de neige, tandis qu'au-dessous de nous se creusait le vaste hémicycle vert de prés et de bois d'Artalens et de Beaucens. Nous admirions ce large bassin aboutissant à la vallée d'Argelès, et sans y prendre garde nous avons laissé à notre droite le chemin qui conduisait aux chalets du Hourquet. Le sentier que nous poursuivions devenait mauvais, glissant, douteux, s'égarait entre des hêtres rabougris et nous éloignait du but. Évidemment nous étions fourvoyés!

La carte m'indiquait que le pic de Nébiou, dont nous côtoyions la pente, aboutissait au-dessus de Pierrefitte, je voulus suivre cette arête. La vue était superbe de là, merveilleuse même, mais la nuit venait. Enfin nous avons atteint le tournant, Pierrefitte et Nestalas apparaissent, à une profondeur énorme; les pentes qui nous en séparent sont tellement raides que,

Digitized by Google

craignant des à-pic, je préfère descendre droit vers des granges aperçues dans le vallon de Beaucens ! Ce fut dur; Jacques, tout à l'heure si ardent à la montée, demandait grâce, mais l'obscurité se faisait de plus en plus, il fallait se hâter. Enfin voici des prés, un ruisseau, une grange, une fontaine. Les hôtes nous accueillent bien, nous offrent place dans leur pauvre gîte, utilisé seulement pendant la fenaison. Mais on nous a trop dit combien ces chalets de la montagne sont « habités », je préfère prendre le maître du logis comme guide pour nous conduire au Gave.

Nous sommes partis à la nuit déjà noire ; le chemin longe des abîmes que l'obscurité rend effrayants ; la course est longue, mais enfin voici des lumières, c'est une usine à carbure de calcium. Nous quittons notre guide à l'entrée de Villelongue, gros village aux rues étroites que traverse le gave bruyant d'Isaby. A l'issue du bourg, on trouve la route de Luz ; avec elle on franchit le gave de Pau. Voici Soulom, puis Pierrefitte et l'hôtel accueillant où le dîner est rapidement servi.

Digitized by Google

XVIII

LOURDES ET LE LAVEDAN

La gare de Lourdes. — Tramway et funiculaire. — La ville religieuse : la basilique et la grotte. — La ville primitive. — Rôle économique de Lourdes. — Le château. — Le Lavedan. — Les carrières d'ardoises de Lourdes.

Lourdes. Août.

Lourdes !

Quand les convois de chemin de fer approchent de ce lieu si fameux désormais, toutes les têtes se mettent à la portière. Ce n'est point le site féodal constitué par le vieux château juché sur un rocher isolé que l'on cherche à découvrir, la plupart des curieux n'en ont cure, on veut voir la grotte ou la basilique qui sont devenues le plus grand pèlerinage du monde catholique, rappelant l'attraction exercée jadis par Saint-Jacques-de-Compostelle. Mais les facilités d'accès ont amené à cette porte des Pyrénées des foules plus grandes que celles accourues au Moyen Age autour des statues et des autels vénérés.

Peu de villes ont eu une fortune aussi prodi-

Digitized by Google

gieuse. Non que la population ait extraordinairement augmenté [1], elle a à peine doublé depuis l'apparition de la Vierge à Bernadette Soubirous, déterminant un si grand mouvement de pèlerins vers ce point, où le Gave abandonne brusquement la direction du nord pour se jeter à l'ouest.

La gare est vaste, couverte d'une halle ; la foule se presse sans cesse sur les quais, foule où l'on parle un peu toutes les langues, car nul pèlerinage n'est plus fréquenté que celui-là : on voit souvent sur les voies des trains complets de voyageurs belges ou hollandais qui ont conduit les pèlerins à travers toute la France.

Ils viennent ici en cortèges régulièrement organisés et disciplinés. Les Hollandais surtout apportent dans leur religieuse invasion une allure méthodique. Hommes et femmes portent une croix suspendue à un ruban bleu barré de jaune, avec le mot *Hollande*. Chaque wagon semble avoir son chef, un prêtre dont la tenue est bien faite pour dérouter les idées françaises : ils fument la pipe ou le cigare et se promènent les mains dans les poches, d'un air vainqueur.

---

1. 4620 habitants en 1866. Le recensement de 1901 en constate 8708.

Digitized by Google

Les trains qui amènent Belges et Bataves ont été formés en Belgique ; ils sont composés de wagons de ce pays donnant à la gare de Lourdes l'apparence d'une station brabançonne ou flamande. Ces convois sont organisés comme pour une mobilisation : ils comportent des wagons-ambulances. Ceux-ci appartiennent à des œuvres religieuses, telle l'Association de Notre-Dame-de-la-Croix.

Les voyageurs qui n'ont pas la ville pour destination descendent pourtant ; les plus dévots achètent des bidons d'eau de Lourdes, des objets de piété, des bonbons à l'eau miraculeuse, les autres font emplette de cartes postales, écrivent en hâte quelques mots au crayon et courent jeter à la boîte cette preuve de leur passage.

Sur le quai, des hommes d'équipe en costume béarnais : béret, blouse courte, espadrilles, offrent leurs services, conduisent les petites voitures où l'on place les malades et les impotents. Dans la cour se pressent les omnibus d'hôtels et les fiacres ; les wagons d'un tramway électrique sont sans cesse amenés et ramenés à l'aide du trolley. Lourdes a deux lignes, l'une desservant la grotte, l'autre traversant toute la ville pour atteindre la gare du funiculaire du Jer.

Digitized by Google

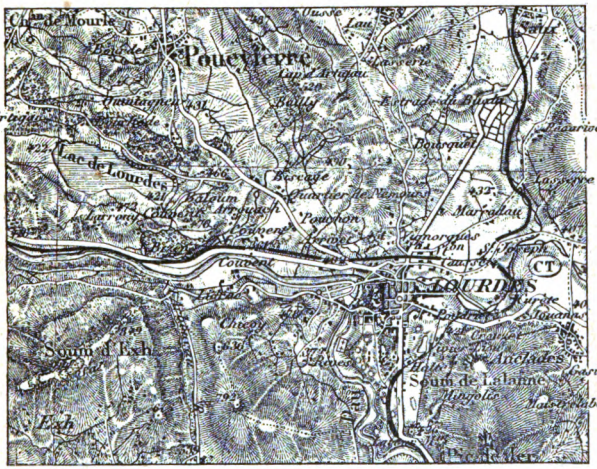
Le boulevard d'accès descend assez rapidement et se bifurque presque aussitôt entre des maisons qui sont des pensions de famille, des hôtels, des échoppes où l'on vend l'eau de la grotte et des pastilles fabriquées avec le même liquide. Un des commerçants s'annonce comme étant le frère de Bernadette Soubirous. Du reste, le nom est exploité : d'autres Soubirous — un second frère notamment — vendent aussi des objets de piété et des souvenirs.

La plupart des touristes, lorsqu'ils ne se mettent pas de suite en quête d'un hôtel, se rendent d'abord à la basilique et à la grotte.

Passant rapidement dans la rue très vivante bordée d'hôtels et de boutiques pour aller franchir le Gave, on est bientôt en présence de l'ensemble de jardins, de parcs et de constructions religieuses qui constituent le Lourdes légendaire. Cela a de l'allure et cependant n'inspire pas trop le respect. Parc bien peigné, monuments de marbre, dôme et façade du Rosaire, sont loin de donner l'impression des édifices religieux du Moyen Age ou de telles églises bretonnes patiemment ciselées. L'ensemble évoque un peu l'idée d'une ville d'eaux. Désappointé, on se tourne vers le château fièrement campé sur son rocher et dont la tour à mâchicoulis maîtrise le paysage.

Digitized by Google

Mais si le goût et l'art vrai ont un peu fait défaut dans la création de Lourdes, il faut reconnaître que l'ensemble reste imposant : le parc est superbe ; le Gave contenu entre des quais est devenu un fleuve et lorsque la foule des



pèlerins se presse vers la basilique, on croit se retrouver aux grandes époques de foi du Moyen Age, quand des populations entières se rendaient aux sanctuaires vénérés.

De près, la basilique garde la beauté que lui donnent sa situation sur le roc et la haute flèche dressée dans le ciel, mais l'église du Rosaire,

Digitized by Google

bâtie à ses pieds, entre la rampe à double évolution où les pèlerins se succèdent sans interruption, choque par l'extrême luxe de ses matériaux et le modernisme aigu qui a fait entourer toutes les lignes architectoniques par des lampes électriques, dont les cordons, bien laids pendant le jour, dessinent les lettres N-D sur des planches disposées au-dessus de la rose.

A quoi bon décrire ces édifices ? tant d'autres l'ont fait ou le feront ! Ils attirent la foule des fidèles, par curiosité plus que par dévotion, m'a-t-il semblé ; sous ces voûtes neuves et trop riches, la piété doit être mal à l'aise. Plus émouvant est le spectacle au bord du Gave, en face de la cavité enfumée par les cierges qui brûlent continuellement devant les ex-voto de béquilles, de chaussures orthopédiques et d'autres instruments offerts en témoignage de reconnaissance. La foule arrive sans cesse ; parfois des paroisses entières guidées par leurs bannières, ou des réunions de paroisses ayant à la tête leur évêque. Les malades sont conduits dans des petites voitures ; leurs yeux brillent d'une façon étrange, témoignant de leur foi dans une guérison miraculeuse. Des rangées de chaises reçoivent les fidèles ; des femmes sont en extase, les bras en croix, comme en catalepsie. A côté de cette fer-

Digitized by Google

veur, voici des linges qui sèchent à l'entrée de la piscine où des pèlerins vont se plonger, un magasin pour la vente des cierges destinés à brûler devant la grotte, et des bidons de fer-blanc que l'on remplira à la fontaine. Cela tient à la fois du bazar et de l'établissement de bains.

Près de là, une vaste hôtellerie rappelle, avec plus de confort, les anciens hôpitaux répartis sur le chemin des pèlerinages fameux. On y reçoit les groupes venus par paroisses et les prêtres.

La ville s'étend maintenant jusqu'aux abords des monuments religieux autour desquels, sur chaque rive du Gave, se sont édifiés de grands couvents, faisant une sorte de cité sainte.

Une rue de vastes hôtels, de maisons religieuses et de magasins, gagnée sur le rocher, va rejoindre le Gave derrière le château. Les échoppes qui bordaient un chemin fangeux font peu à peu place à des constructions luxueuses, dignes d'une grande ville; le plus vaste édifice est l'hôpital de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, encore inachevé. De l'autre côté du Gave, la transformation est moins complète; la rue que les carriers élargissent en abattant un énorme bloc erratique n'a que des bâtisses basses abritant des restaurants à bon marché, des boutiques

Digitized by Google

de souvenirs de Lourdes, où des objets de sainteté se mêlent aux navrants bibelots des villes d'eau. Des magasins de comestibles offrent aux pèlerins des repas tout préparés, pour se sustenter pendant le voyage de retour. Cette voie piteuse aboutit au Lourdes commercial, industriel et administratif, chef-lieu judiciaire de ce pays de Lavedan dont elle fut à la fois la capitale et la forteresse.

La ville primitive de Lourdes est restée presque immuable au pied de son rocher. Malgré le tramway électrique qui la traverse, elle vit à part des quartiers nés autour de la cité des pèlerins et se développe seulement vers le sud, où la route d'Argelès se transforme en belle avenue ; des rues nouvelles s'y amorcent. Là, sur une place ombreuse, est le Palais de Justice. Le tribunal civil fut la part faite à la ville quand on forma le département. Comme on ne prévoyait pas les chemins de fer, la capitale du Lavedan, jugée trop éloignée du centre de l'arrondissement, n'en devint pas le chef-lieu ; ce titre fut dévolu à Argelès, simple petit bourg, mais point central de la vallée.

Rien dans ce Lourdes éloigné du Gave, allongé dans un couloir étroit, entre le rocher et la montagne, ne décèle le voisinage de la grotte, de ses

Digitized by Google

hôtels et de ses couvents. C'est le type de la petite ville rustique. Des halles, un grand marché aux bestiaux établi sous des platanes, des hôtels modestes à peine dégagés de la gangue de l'auberge. L'église paroissiale est un pauvre édifice sans caractère, sale, décrépit, situé au cœur de la ville. Dans l'étroite nef lépreuse et noircie, à peine de la lumière, mais les autels sont très ornés, un peu dans le goût espagnol. Cela fait pitié quand on vient de la basilique et surtout du Rosaire, tout de marbre et d'or. Rien n'annonce le pauvre temple : le clocher est une tour carrée supportant une lanterne en bois surmontée d'un campanile, à peine visible au-dessus des maisons.

Le véritable monument de Lourdes reste donc le château, longtemps prison d'État, monument historique dont l'intérieur est de médiocre intérêt. Le donjon offre une belle vue sur les Pyrénées, au premier plan sur ce Lavedan dont Lourdes est la ville populeuse et que bordent, vers l'Espagne, les plus hauts sommets de la chaîne.

Le Lavedan fait partie du Bigorre, mais il eut toujours une existence propre, jusqu'à la Révolution. Ses seigneurs n'avaient d'ailleurs sur le pays qu'une domination fort atténuée par les

Digitized by Google

privilèges ou *fors* des vallées. On retrouve ici le même particularisme des communautés que dans le Béarn et le pays basque[1]. Chaque bassin de rivière formait une sorte de petit État à demi indépendant qui a survécu sous la forme de syndicat chargé de gérer les intérêts et les biens communs de la vallée. Le Lavedan, constitué par tous les pays dont les eaux vont au Gave, jusqu'au débouché de celui-ci dans le bassin de Lourdes, comprenait sept de ces vallées ou *Rivières,* ce dernier terme prévalant dans l'usage. Dès les abords mêmes de Lourdes, on trouvait deux de ces petites républiques rurales et pastorales[2].

Il y avait le Batsouriguère ou Surguère, le Castelloubon, l'Estrem-de-Salles, le Devantaïgue, l'Azun, le pays de Saint-Savin et le Barèges ; ce dernier, le plus vaste de tous, celui dont la personnalité s'est affirmée et s'affirme encore le plus nettement.

Mais, si chaque bassin de rivière avait une existence propre, tous dépendaient de Lourdes, au point de vue économique plus encore qu'au point de vue politique ; car, à cette époque où

1. Voyez la 41e série du *Voyage en France.*

2. Voyez la carte, page 259.

Digitized by Google

les routes de montagnes étaient inconnues, il n'y avait de grand chemin qu'au long du Gave et Lourdes en gardait la porte, il fallait de toute nécessité passer là. Cette petite ville était donc le rendez-vous pour le Lavedan, son marché naturel. Bien que les chemins de fer aient considérablement accru l'importance commerciale de Tarbes, Lourdes n'a pas perdu toute son influence ; pour bien des villages du haut pays c'est la « ville ».

Entraînée dans l'exploitation des pèlerins et des touristes, Lourdes n'a cependant pas tiré un parti suffisant de sa belle situation. Son industrie la plus active est la construction, favorisée à la fois par le développement de la cité et par l'abondance des matériaux. Le marbre et l'ardoise sont exploités en carrières tout autour de l'agglomération, non en puissantes entreprises comme aux environs de Bagnères-de-Bigorre, mais en petits gîtes. L'ardoise fournit à la fois des feuilles minces pour toiture et de grandes dalles de schiste employées comme bordure de parapet, marches d'escalier, etc. Les exploitants, imitant ceux d'Angers [1] et de Labas-

1. Sur les grandes ardoisières de l'Anjou, voyez la 2e série du *Voyage en France,* chapitres XIV et XV.

Digitized by Google

sère près de Bagnères, se sont réunis en syndicat pour la vente des produits, afin d'empêcher la concurrence et l'avilissement des prix.

Les principales carrières sont aux flancs du pic du Jer, gravis par le funiculaire qui permet aux touristes d'atteindre sans fatigue ce belvédère dressé à 950 mètres d'altitude. Les deux versants de la vallée en possèdent d'ailleurs; sur bien des points, on voit la roche entaillée par le pic des ouvriers.

Digitized by Google

XIX

LES SEPT VALLÉES DU LAVEDAN

La vallée de Batsouriguère. — Vallée de Castelloubon. — Vallée de l'Estrem-de-Salles. — Le bassin d'Argelès. — La ville et ses thermes. — Vallée de Devantaïgue. — La vallée d'Azun ; ses ramifications. — Le lac d'Estaing.

Argelès. Juin.

Les montagnes sont nues à la sortie de Lourdes, mais bientôt les pentes deviennent de nouveau verdoyantes, encadrant le Gave, d'une adorable transparence sur son lit de galets. Un village commande une sorte de promontoire contourné par le grand torrent, c'est Aspin dont les marbres saccharoïdes, noirs avec des reflets bleus, sont réputés, et qui exploite des carrières. Au-dessous du coteau s'ouvre un vallon d'où débouche le gave de Batsouriguère [1], qui vient d'arroser un délicieux vallon, la plus petite des *sept rivières* du Lavedan, où trois villages se sui-

1. *Bouitsu* sur la carte d'état-major.

Digitized by Google

vent au long d'un chemin, au flanc de petites montagnes qui se prolongent en cimes assez hautes, couvertes de bois et de pâturages. Bassin bien dessiné, où l'on peut suivre les traces d'anciens glaciers ; des blocs erratiques forment parfois de superbes chaos. Le premier village, Ossen, est, comme Aspin, un centre peuplé d'ardoisiers et de marbriers ; Ségus et Omex sont plutôt agricoles. L'élevage du bétail constitue une industrie considérable ; la culture est surtout consacrée aux céréales et aux pommes de terre ; on produit aussi le millet et le lin.

Un autre village fait partie de la Batsouriguère, mais situé en dehors de la vallée ; c'est Viger[1], assis sur une terrasse, piédestal du pic d'Alian ; au pied coule le Gave, bordant des hauteurs excavées par de nombreuses ardoisières dont le commerce est facilité par la gare de Lugagnan. La station est au débouché d'une autre des Sept Vallées, celle de Castelloubon, parcouruè par le Nès, gave vivant et travailleur qui, avec ses affluents, actionne les moulins et scieries des neuf communes de la contrée. Castelloubon est le nom d'un château qui maîtrisait le pays par sa situation sur un piton escarpé,

1. La population de la Batsouriguère est de 1 602 habitants.

Digitized by Google

accessible par un côté seulement, au pied duquel le Nès reçoit le Louey ; entre ces gaves, se partage le petit pays. Il reste à peine des vestiges de cette forteresse où la légende place le séjour de Roland, le héros qui a laissé des souvenirs si vifs dans les Pyrénées.

Le Nès s'échappe du Castelloubon par une gorge étroite dans laquelle est le village de Saint-Créac, où l'on exploite des ardoisières. Les parois s'écartent à la jonction des deux cours d'eau que dominait le château fort. La plus grande partie de la population s'est portée là, fond de vallée et pentes étant favorables à la culture des céréales et du maïs. Cinq villages occupent le bassin, tous, sauf Juncalas, le plus considérable, assis sur les hauteurs [1]. Les cultures sont assez variées, mais les habitants se livrent surtout à l'élevage des chevaux et du bétail, favorisé, pour la race ovine, par les grands pâturages tapissant les monts jusqu'au versant de l'Adour.

La vallée du Nès est moins populeuse que celle du Louey et de son affluent l'Aucère, mais

1. Juncalas, Cheust, Cotdoussan, Ourdis et Ousté. Les autres communes du Castelloubon sont Gazost, Ourdon, Berberust-Lias et Saint-Créac. Population totale de la *Rivière :* 1 515 habitants (en 1901).

Digitized by Google

elle possède le village le plus important du Castelloubon, celui dont les richesses naturelles sont les plus considérables: Gazost. D'abondantes sources thermales y avaient fait naître un petit établissement qui a été abandonné; ses eaux, trop éloignées du chemin de fer pour attirer les baigneurs, sont envoyées à Argelès par une conduite souterraine de 22 kilomètres; le chef-lieu d'arrondissement s'est ainsi transformé en ville balnéaire. Depuis cette captation des eaux, il a ajouté à son nom celui du village assis sur le Nès, au-dessus des gorges d'Enfer, c'est Argelès-Gazost.

Décapité de son titre de ville d'eaux, Gazost demeure une commune animée par le commerce des bois; la forêt communale est exploitée par une société, mais il reste bien à faire encore pour mettre en valeur la richesse sylvaine de cette contrée, livrée surtout à l'élevage.

Une bordure de montagnes et le Gave séparent la vallée de Castelloubon du débouché d'une autre des Sept Vallées, l'Estrem-de-Salles. Des sentiers muletiers permettent seuls de gagner les bords du Gave en partant de Gazost; ils conduisent par Ourdon vers Berberust et Lias, hameaux de la même commune bâtis sur les deux

Digitized by Google

(Echelle au 1/320 000e.)

LES SEPT VALLÉES DU LAVEDAN

Digitized by Google

versants opposés d'un piton dont le sommet est à 851 mètres d'altitude. Montagne sèche et âpre, mais bel observatoire sur la vallée du Gave, enfermée entre des escarpements calcaires. A la base de la montagne de Berberust, au sommet d'un coteau dominant la petite plaine de Ger, se dressent les ruines de Castel-Gelos (le château Jaloux); plus haut, fièrement campé sur une butte isolée, est le donjon de Vidalos, assis à l'entrée de l'admirable bassin d'Argelès, rempli de blancs villages entourés d'arbres luxuriants, au-dessus desquels pointent les clochers des églises. Au fond de la vallée sont les cimes neigeuses des plus hauts sommets pyrénéens.

La tour de Vidalos marque l'entrée de la vallée d'Estrem-de-Salles, parcourue par le gave de Bergons, la moins populeuse des Sept Vallées[1]; elle ne compte que trois communes dont les chefs-lieux sont près du débouché vers le Gave, où le hameau d'Ost borde la route à la traversée du Bergons. Disposés sur des pentes, entre des champs ombragés de noyers où l'on cultive le froment, l'orge et le sarrasin, ces petits villages

1. 743 habitants (en 1901).

Digitized by Google

sont d'une grâce fière. Ouzous domine l'issue du bassin, Salles et Sère semblent se défier, chacun possédant un reste de forteresse féodale, comme pour garder jalousement l'entrée du haut bassin de pâturages dans lequel se forme le Bergons et que peuple en ce moment un nombreux bétail. Ces pelouses sont dominées par des crêtes arides derrière lesquelles des pentes boisées confinent au Béarn.

L'Estrem-de-Salles ne dépend pas de Lourdes comme les vallées voisines, mais du canton moins populeux d'Argelès [1], dont le chef-lieu est une toute mignonne ville que l'on appellerait bourg, si elle n'était le chef-lieu d'un arrondissement. Cependant elle s'est légèrement accrue et embellie depuis qu'elle est devenue centre balnéaire et résidence estivale fréquentée. Il est peu de cité plus coquette dans les Pyrénées; la municipalité la soigne avec goût; ses maisons bien tenues, ses promenades, ses villas fleuries séduisent le visiteur. Au bas de la ville, les thermes où sont amenées les eaux de Gazost, un casino, un parc naissant, sillonné de belles avenues, sont

1. Le canton de Lourdes est un de ceux qui ont le plus grand nombre de communes; il en possède trente-sept, peuplées ensemble de 16 973 habitants. Le canton d'Argelès a vingt-trois communes et 10 074 habitants.

Digitized by Google

reliés au vieil Argelès par un boulevard bordé de grands hôtels. Parmi les villas qui entourent cette riante résidence, le château de Vieuzac, enveloppé de plantes grimpantes, est un souvenir historique : il abrita Barère, le fameux Barère de la Convention, qui trouva asile dans ce pays auquel il avait rendu de grands services et devint sous Louis-Philippe représentant d'Argelès au conseil général. Avant la Révolution et après son retour d'exil en 1830, il se faisait appeler Barère de Vieuzac.

Le grand charme d'Argelès est dans le paysage de son bassin. Non que le site soit sublime, il y a plus d'une partie des Pyrénées où l'on aurait pu créer la ville de plaisance qu'est aujourd'hui l'héritière de l'abbaye de Saint-Savin, autrefois dominatrice de la contrée. Mais la campagne est une des plus gracieuses de ces régions où tant de vallées semblent résumer toutes les beautés agrestes. Apports des glaciers, alluvions lentement amenées par les érosions des montagnes ont colmaté ce qui dut être un lac et créé un sol fertile. Dans la plaine, des prairies d'un vert doux, des champs de maïs dont les tiges atteindront en août la hauteur d'un homme et entre lesquelles on fait des cultures dérobées, haricots ou racines. La vigne grimpe en hautins,

Digitized by Google

enroulant ses pampres aux merisiers et aux ormeaux. Les pentes surtout sont belles, les habitations se dissimulent à demi entre les noyers énormes, les grands châtaigniers et les arbres fruitiers. Très haut montent les cultures, froment, maïs, lin, dont la courte floraison met des pans d'azur à la base des monts. Les sols les moins fertiles sont semés de seigle et de sarrasin.

En face d'Argelès, la rive droite du Gave jusqu'au sommet des monts, de Préchac à l'embouchure du vallon d'Isaby et tout le petit bassin de ce gave constituent une autre des Sept Vallées. Terme impropre, car il n'y a là qu'un versant, c'est le Davantaïgue ou Devantaïgue, nom qui veut dire sans doute *en face des eaux*. Beaucoup de hameaux sur le territoire des cinq communes de ce petit pays dont on ne comprend bien le particularisme que lorsqu'on y pénètre par les sommets qui le séparent des vallées où se forme l'Adour[1]. Cependant, la « rivière » de Davantaïgue eut un rôle important dans le Lavedan ; elle possédait le principal château de la contrée, celui de Beaucens, résidence des vicomtes de Lavedan avant d'appartenir aux rois de

1. Voyez page 242.

Digitized by Google

Navarre ; ce n'est plus qu'une ruine, mais de fier aspect encore.

Un beau torrent, aux eaux d'un bleu d'acier, passe au pied d'Argelès pour aller se jeter dans le Gave de Pau, c'est le gave d'Azun où se réunissent toutes les eaux de la vallée de ce nom, la plus vaste des Sept Vallées après celle de Barèges, une des plus belles aussi. Ce petit pays eut une constitution si libérale, que l'Azun aurait pu se dire autonome ; il forme aujourd'hui le canton d'Aucun, composé de onze communes[1].

Comme les autres « rivières », celle d'Azun communique avec la vallée maîtresse par une gorge étroite ; une route s'élève au-dessus et atteint bientôt l'entrée du bassin de cultures et de prairies que parsèment d'innombrables maisons isolées. Ce point était fortement défendu, trois forteresses surveillaient l'entrée ; la plus considérable était, par excellence, le *château :* Castelnau-d'Azun. Il en reste de belles ruines commandées par le donjon et une tour carrée. Ce château a son histoire glorieuse : occupé par les Anglais, il fut assiégé et pris par les habitants de la vallée qui chassèrent l'étranger du pays.

1. 4 808 habitants (1901). Il en avait 5 947 avant la guerre.

Digitized by Google

Ce n'était que l'ouvrage extérieur du système défensif; le village voisin, Arras, était lui-même gardé par deux autres châteaux dont il reste des débris accommodés à de prosaïques usages. Le bourg domine de haut le gave d'Azun, bordé de petites usines. Les campagnes s'abaissent en pentes douces vers le beau torrent. L'altitude est déjà grande : 750 mètres, cependant le maïs croît encore bien, ses carrés forment damier avec les céréales, le millet, le sarrasin, les pommes de terre, parfois le lin. Tout autour, de belles montagnes font de la vallée une conque ; de moyenne hauteur vers le nord où elles séparent l'Azun de l'Estrem-de-Salles, elles se haussent vers le sud jusqu'aux grands sommets : le Balaïtous se dressant à l'extrémité de la vallée.

Arras est isolé à cette entrée de l'Azun qu'il défendait naguère, les autres villages sont loin autour du confluent du gave et du Labat-de-Bun, qui lui apporte les eaux du lac d'Estaing. Entre les deux gaves, sur un promontoire élevé, Bun domine les vallées, l'une très étroite, mais superbe par sa fraîcheur et les gorges où descend le Labat, l'autre ample et couverte de beaux villages entourés de cultures. Voici Arcizans-Dessus au cœur de la plaine, Gaillagos voisine d'Aucun, la minuscule capitale disposée

Digitized by Google

en croix au pied d'un contrefort du pic de Litas. D'autres villages ou hameaux se distinguent au fond du bassin, dans l'espèce de vaste conque de verdure couverte par les innombrables métairies ou granges, entourées de bouquets d'arbres et de prairies. La plupart de ces habitations isolées, dont beaucoup sont habitées l'été seulement, appartiennent à Arrens, commune la plus populeuse de l'Azun, mais dont le bourg est légèrement dépassé par celui d'Aucun pour le nombre d'habitants agglomérés. Arrens avait un rôle militaire, car la haute vallée de l'Azun est parcourue par des sentiers aboutissant en Espagne, au col de la Peyre-Saint-Martin. Si l'on n'éleva pas de château, l'église fut disposée pour servir de refuge en cas d'alerte; elle conserve encore un mur d'enceinte muni de créneaux.

Une belle montagne, le pic du Midi d'Arrens, dont le sommet est à 2 266 mètres, domine le village. C'est l'extrémité d'un chaînon qui va jusqu'à la frontière en séparant la vallée de l'Azun de celle du Labat-de-Bun. Dans la première, la solitude est plus complète : à peine çà et là quelque cabane. La vallée du Labat au contraire a des maisons jusqu'au joli lac d'Estaing, encadré de prairies verdoyantes et peuplé de truites; il est dégagé de bonne heure de sa couche de glace,

Digitized by Google

car son altitude est modeste (1 264 mètres) auprès de celle des autres lacs de la contrée. La commune qui lui donne son nom possède un petit hameau de 23 habitants pour chef-lieu ; la population s'éparpille dans toute la vallée, divisée entre Labat-de-Bun sur la rive droite et Labat-d'Aucun sur la rive gauche. Paysage gracieux et très pastoral, malgré les cultures qui entourent les habitations.

Jusqu'au débouché entre Bun et Sireix qui domine aussi la jonction des gaves, mais sur la rive droite, le Labat-de-Bun se creuse un lit profond dans un large couloir de verdure parsemé de granges, commandé vers l'est par l'âpre chaînon du Moné et du Cabaliros, derrière lequel se creuse la gorge de Cauterets.

Ce petit pays d'Azun a vécu jusqu'à la Révolution dans une sorte d'indépendance garantie par les *fors* que renouvelèrent les rois de Navarre et les rois de France. Chaque paroisse s'administrait par ses consuls et l'ensemble de la communauté députait deux représentants aux États de Bigorre. Le souverain exerçait la justice par l'entremise d'un bayle.

La vallée possède des gisements de plomb argentifère, notamment à Arrens, où l'on a commencé le percement de galeries d'extraction.

Digitized by Google

Mais la grande source d'activité est l'élevage, les vaches et les moutons sont nombreux; les pentes des montagnes et les deux hautes vallées de l'Azun et du Labat-de-Bun possèdent de vastes pâturages où les bêtes à laine montent pacager jusqu'à la limite des neiges éternelles et des petits glaciers qui avoisinent la frontière.

Digitized by Google

XX

LA VALLÉE DE SAINT-SAVIN (CAUTERETS)

Les Pyrénées accessibles. — Les eaux minérales et les chemins de fer. — Touristes et alpinistes. — D'Argelès à Pierrefitte. — Saint-Savin. — Une république théocratique. — L'abbaye et les *fors* locaux. — Le poète Despourins. — Pierrefitte et Nestalas. — Le chemin de fer électrique de Cauterets. — Cauterets. — Les thermes. — La Raillère. — Le lac d'Estom et le lac de Gaube. — Les travaux des forestiers dans la vallée de Cauterets.

Cauterets. Juin.

Si les Pyrénées sont aujourd'hui plus accessibles que les Alpes, si chaque vallée est parcourue par un chemin de fer, elles le doivent aux eaux minérales qui sourdent en si grand nombre et abondance en même temps qu'elles sont d'une efficacité réelle. Pour conduire la foule des baigneurs et, à leur suite, des désœuvrés et des touristes, la Compagnie du Midi a été amenée à créer des embranchements autrement nombreux que n'a pu le faire la Compagnie de Lyon au pied de la frontière italienne. Il n'y a pas moins de quinze *terminus* dans les

Digitized by Google

vallées pyrénéennes, établis à l'endroit où le bassin devient vraiment gorge et offre des pentes trop raides[1]. Encore l'électricité intervient-elle. Cauterets et Luz sont desservis par des chemins de fer électriques ; dans les Pyrénées-Orientales, un réseau semblable va relier le Vallespir et la Cerdagne aux grandes voies venant du littoral à l'entrée des vallées[2].

Ces facilités d'accès ont amené la foule, mais celle-ci n'a guère pénétré au delà des têtes de ligne, ou, tout au plus, s'est dirigée vers quelques sites célèbres comme Gavarnie et le Pic du Midi ; on quitte peu les bords du Gave sur lesquels on est allé s'installer pour quelque temps ; d'ailleurs, en dépit des altitudes bien moindres que dans les Alpes, il y a peu de services de voiture de vallée à vallée ; aussi, pour l'ensemble des visiteurs, être allé aux Pyrénées, c'est en avoir vu un coin, tandis que dans les Alpes on se rend facilement d'un versant à l'autre, de la Maurienne en Briançonnais par exemple.

---

1. Ces extrémités du réseau vers les Pyrénées sont — en dehors de Hendaye et de Cerbère : Saint-Étienne-de-Baïgorry, Saint-Jean-Pied-de-Port, Saint-Palais, Mauléon, Oloron (bientôt Bedous), Laruns, Cauterets, Luz, Arreau, Bagnères-de-Luchon, Saint-Girons (bientôt Oust), Ax-les-Thermes, Axat, Villefranche de-Conflent et Arles-sur-Tech.

2. 39e série du *Voyage en France*.

Digitized by Google

Puis, aux Pyrénées, le public est moins simple, plus mondain que dans les Alpes. Les grandes stations: Cauterets, Eaux-Bonnes, Luchon, Bagnères, semblent exiger un luxe inconnu à la plupart des centres alpestres; le public qui peut déployer ces élégances n'est pas de ceux qui se plaisent aux grandes excursions. C'est pourquoi, en dépit de la foule toujours croissante qui se porte dans ces montagnes, les Pyrénées sont peu connues.

Bien entendu, je ne parle pas des touristes sérieux, des alpinistes qui veulent avoir escaladé tous les sommets célèbres par leur altitude ou les difficultés de l'ascension. Ceux-ci ont beaucoup fait, on leur doit de connaître par le détail tous les pics, tous les glaciers, tous les lacs, toutes les cheminées de cette énorme barrière entre la France et l'Espagne. Mais s'ils ont vu les sommets, les vallées elles-mêmes, celles où l'homme travaille leur échappent souvent, pour ne pas dire toujours.

Après Luchon, l'endroit où se rendent le plus les visiteurs, avant Luchon celui où les grimpeurs sont le plus nombreux, c'est la haute vallée du Gave de Pau. Luchon a davantage de foule élégante et vraiment oisive, mais s'il attire les ascensionnistes par les solitudes glacées des

Digitized by Google

monts Maudits, le Lavedan possède le Vignemale, le Marboré, le mont Perdu et tant d'autres fiers sommets qui nous ont valu par Ramond, le comte Russell et leurs émules, cette littérature pyrénéiste dont les Alpes ne sauraient donner l'équivalent.

Sur ces grandes cimes, de tels écrivains ont tout dit, il n'y a guère à glaner derrière eux ; aussi ne vais-je pas à leur suite, me bornant à ascensionner quand cela me fait passer plus vite d'une vallée à une autre. Certes, j'aime bien la haute montagne, mais la vallée a son charme aussi, la vallée riante avec ses prés, ses petites cultures, ses beaux villages blancs ombragés de châtaigniers et les petits gaves roulant sous les aulnes leurs eaux bleues couvertes d'écume. Aux heures fraîches, avant le grand soleil ou quand le crépuscule s'abaisse, on a des joies et des émotions que les pics et les névés ne sauraient donner.

Faites ainsi, au soir, la route d'Argelès à Pierrefitte, par cette campagne verte où le Gave court sur son lit de galets. Il y a là d'adorables paysages : de ces « fabriques » chères aux peintres d'autrefois. Franchissez l'Azun, coulant en deux bras au-dessous de Lau-Balagnas et prenez le chemin qui s'élève sur une haute terrasse morainique, entre des bois. Bientôt ayant atteint

Digitized by Google

Saint-Savin, vous verrez se dérouler dans toute sa grâce et son opulence le large bassin d'Argelès, où les arbres, les prés, les cultures sont d'une ineffable harmonie de teintes.

Saint-Savin fut le dominateur de cette contrée, c'était le siège d'une abbaye dont il ne reste que l'église et la salle capitulaire. L'abbé avait sous sa dépendance une des Sept Vallées à laquelle le bourg donna son nom. Comme le Devantaïgue, cette « vallée » n'était qu'un versant, toutes les pentes des monts et des collines jusqu'au gave de Pau, du gave d'Azun au gave de Cauterets. A ces domaines riants et riches, l'abbaye joignait encore la vallée de Cauterets, déserte et pauvre alors, qui doit à ses eaux minérales une si brillante prospérité. Mais la domination des abbés était bien loin de représenter l'absolutisme de l'abbaye de Saint-Claude et de tant d'autres principautés ecclésiastiques : ce personnage n'était que le président du petit État formé par les communes. Cette sorte de république avait la forme fédérale, chaque paroisse étant indépendante et envoyant ses représentants à l'assemblée de la vallée. Les délégués étaient élus par tous les habitants chefs de maison, les femmes comme les hommes ; ces électeurs se nommaient des *voisins*. En prenant pos-

Digitized by Google

session de son siège abbatial, l'abbé devait reconnaître solennellement que les habitants de la vallée étaient francs et libres et jurer de défendre leurs « fors », coutumes et privilèges. Mais lui seul représentait Saint-Savin aux États de Bigorre. Malgré cette limitation si précise des droits de l'abbaye, Émilien Frossard, un des premiers écrivains qui révélèrent les Pyrénées, dit que les moines jouirent « de plusieurs privilèges à la fois destructifs de la liberté individuelle et de la saine morale ». Frossard était pasteur protestant.

Le chevalier Bertin a chanté l'abbaye dans les vers consacrés au séjour aux eaux des Pyrénées; il a vanté

> Le long dîner, la courte messe
> Du bon abbé de Saint-Savin.

Comme les autres vallées pyrénéennes ainsi constituées, Saint-Savin avait des biens appartenant à l'ensemble des communes, notamment 4 505 hectares de bois et forêts, puis la vallée de Cauterets et ses bains dont les eaux fameuses dès le Moyen Age ne firent pourtant naître une bourgade digne de ce nom qu'à l'époque de Henri IV. Aujourd'hui encore, malgré sa transformation en ville et son rang de commune,

Digitized by Google

Cauterets dépend du syndicat de Saint-Savin, propriétaire du sol, des eaux et des pâturages voisins [1].

En dépit de son rang de capitale, Saint-Savin ne fut jamais qu'un village. La commune compte aujourd'hui 500 habitants, dont 400 dans le centre, où l'on voit encore d'anciennes maisons disant l'antiquité du lieu. Saint-Savin s'éleva sur les ruines d'une forteresse romaine, le fort Émilien; Charlemagne, au retour d'une de ses expéditions, fonda le monastère. De pittoresques maisons *à couverts* entourent l'église, intéressant édifice roman remanié à l'époque ogivale, mais qui a gardé dans ses principales lignes l'empreinte du Moyen Age. L'abside, très haute, se dresse sur le bord de la terrasse; peu d'ornements, l'arc roman qui, ailleurs, est souvent d'une si admirable décoration est fort sobre ici; les sculptures, rares, sont d'un art grossier. Le tympan représentait le Christ entouré des quatre évangélistes figurés par les animaux symboliques; les années ont rongé la pierre et rendu cette page à peine perceptible. Au-dessus de l'église,

1. Les communes de la vallée ou du syndicat de Saint-Savin ont ensemble 3 854 habitants; ce sont : Lau-Balagnas, Adast, Pierrefitte-Nestalas, Urt, Saint-Savin, Soulom et leur pupille Cauterets.

Digitized by Google

un lourd clocher du xve siècle écrase cette nef déjà massive. L'intérieur renferme le tombeau en marbre de saint Savin ; deux tableaux divisés en compartiments représentent la vie du saint. Une statue de la Vierge et des boiseries ont été conservées.

La grande beauté de Saint-Savin est la vue dont on jouit des abords du bourg et surtout de la chapelle de la Pietà — Notre-Dame de la Piété. Ce panorama nous a valu une belle page de Taine sur la vie monastique. Les villages et les hameaux semblent sans nombre ; la vallée d'Isaby et ses ruines de Saint-Orens, la vallée de Luz, celle de Cauterets, offrent de merveilleuses perspectives vers le Néouvielle et les cimes puissantes qui entourent Gavarnie. Près d'Adast, apparaît le château de Miramont, bâti par Despourrins, le poète du Béarn, né à Accous, où les habitants lui ont élevé une pyramide[1]. L'aimable écrivain a vécu longtemps dans ce petit castel ; son souvenir est perpétué par une colonne élevée en son honneur par la société académique des Hautes-Pyrénées.

Les villages se suivent sans cesse au long de

1. 41e série du *Voyage en France*, chapitre XIII.

Digitized by Google

la merveilleuse vallée, jusqu'au large bassin où les gaves d'Isaby, de Pau et de Cauterets se réunissent. Uz est très haut sur les pentes de la montagne d'Escorne-Crabe. Au confluent, sont les villages jumeaux de Nestalas, Pierrefitte et Soulom. Là finit le chemin de fer à voie normale venu de Lourdes. Désormais, c'est par des lignes électriques, au lieu des lentes diligences d'antan, que l'on atteint d'un côté Cauterets, de l'autre Luz.

On n'aurait pu prévoir un tel essor pour Cauterets, perdu dans sa gorge, haute, sombre et froide, mais le nombre des visiteurs est devenu tel, que l'on a pu doter l'ancien groupe de cabanes d'un embranchement sur lequel une foule de voyageurs circulent sans cesse en été.

Nestalas et son voisin Pierrefitte sont de gentils villages avec quelques hôtels où des touristes assez nombreux séjournent. La situation au terminus de la ligne de Lourdes leur donnait jadis beaucoup d'animation, bien réduite depuis qu'on se borne à les traverser par les voies électriques.

La ligne de Cauterets s'élève rapidement au-dessus de Nestalas, à l'aide de fortes rampes et de grands circuits d'où la vue est fort belle sur le fond de la vallée du Gave, désormais bifur-

Digitized by Google

quée en trois gorges. La voie traverse des prés ombragés de châtaigniers et de noyers, dominant de haut Nestalas disséminé près de la gare, et Pierrefitte plus étroitement groupé autour de sa bizarre église, semblable à une forteresse. Un tunnel masque brusquement la vue; à la sortie, la radieuse vision des vallées de Saint-Savin et de Devantaigue a disparu. C'est désormais une gorge où le gave de Cauterets roule ses eaux vertes. La voie ferrée coupe de laides parois schisteuses teintes de rouille et les talus de déblais de la mine de plomb de Pierrefitte, seule exploitation métallique en plein essor des Hautes-Pyrénées. La concession est très étendue, jusque sur le versant de la vallée d'Azun, mais en ce moment une seule mine, dite de Coutres, fournit à l'extraction.

Le gave donnerait la force motrice à de nombreuses manufactures, il descend avec une furie superbe dans son lit étroit. On a profité de cette puissance pour installer l'usine qui produit l'électricité nécessaire à Cauterets et à la voie ferrée, mais des milliers de chevaux-vapeur pourraient être utilisés encore au pied des chutes superbes.

Un épanouissement de la gorge a permis de créer la *ville* de Cauterets, aux abords des sources désormais captées pour un des plus luxueux

Digitized by Google

Digitized by Google

établissements de notre pays et pour d'autres installations secondaires. Déjà, depuis le commencement du XIXe siècle, quelques rues bordées d'hôtels et de belles maisons avaient été construites, mais de nos jours on fait mieux encore : de grands hôtels, des maisons sculptées à multiples étages bordent des voies nouvelles, c'est un coin de la plaine Monceau de Paris transporté dans cet abîme des Pyrénées. Et le contraste est saisissant des montagnes farouches et sauvages, aux pentes raides, noires de sapins ou tapissées de pelouses et de la cité élégante surgie autour de ruisseaux d'eau chaude. Torrents, pourrait-on dire, car il n'y a pas moins de vingt-quatre sources débitant ensemble 16 000 hectolitres — un million six cent mille litres — dont la plus chaude atteint 56 degrés.

Les thermes des Œufs, ainsi nommés du nom de la fontaine principale, sont le plus monumental des établissements de la ville même. De belles promenades les entourent. Comme les autres thermes, ils sont utilisés dans un grand nombre de maladies, mais surtout les affections des voies respiratoires. La foule des buveurs et des baigneurs est considérable; on voit jusqu'à 10 000 étrangers à la fois à Cauterets, au plus fort de la saison. Aussi l'animation est-

Digitized by Google

elle vive, la place où confinent le vieux Cauterets et l'opulente cité nouvelle est plus vivante que bien des grandes villes; voitures de place, guides, chevaux et ânes en location se disputent les touristes.

L'établissement le plus fréquenté par les vrais malades est plus loin encore, dans la gorge, à près de deux kilomètres de Cauterets, en une partie si étroite, que l'on a dû construire les thermes sur d'énormes terrasses muraillées, c'est la Raillère. Pas d'hôtel aux abords, l'espace manquait; les buveurs et « gargariseurs » viennent par un tramway électrique sans cesse rempli à la montée ; au retour, la foule descend une route en corniche d'où l'on a vue sur Cauterets, comme au fond d'un abîme, et toute la formidable ceinture de pics qui enclôt la vallée. Des sapins, des hêtres, des cultures autour des chalets qui couvrent les monts, enlèvent au paysage un peu de sa sévérité.

La terrasse, longue de 100 mètres, sur laquelle le superbe établissement de la Raillère est édifié, offre une belle vue sur les monts et le grand couloir de la vallée de Lutour, qui prolonge droit vers le sud le val de Cauterets; son gave descend par de blanches cascades du bassin de prairies où le syndicat de Saint-Savin a créé une

Digitized by Google

fruitière pour la transformation du lait en beurre et en fromages pendant l'été.

Les touristes suivent cette vallée pour aller visiter le lac d'Estom, les plus hardis dépassent ce froid bassin et, par des sentiers qui demandent plus d'escalade que de marche, atteignent une sorte de cirque chaotique où s'étalent plusieurs nappes appelées lacs d'Estom-Soubiran. Ces vasques sont à plus de 2 400 mètres d'altitude ; l'une d'elles, à 2 460 mètres, garde presque toute l'année sa dalle de glace et a mérité le nom de lac Glacé. Site sévère, affreusement désert, entouré de cimes blanches de neige d'où l'on découvre le Vignemale et ses glaciers, mais ces hautes régions ne sont parcourues que par les véritables alpinistes, sous la conduite des guides.

Pour les simples touristes et promeneurs, le pont d'Espagne, où l'on parvient en voiture en remontant le gave de Jeret, et le lac de Gaube sont l'extrême limite des courses, l'*ultima Thulé* des Pyrénées. On ne vient guère à Cauterets sans faire cette promenade. Les premiers visiteurs l'ont rendue classique ; il n'est pas un récit de voyage qui n'ait décrit cette nappe enchâssée entre des pentes raides et rocheuses où des sapins clairsemés croissent sur des parois

Digitized by Google

d'éboulis dont les parties supérieures sont plaquées de neige. Au fond du couloir parcouru par un gave rapide et froid, se dresse la superbe pyramide du Vignemale, reine des sommets français des Pyrénées (3 298 mètres), caparaçonnée de glace. Le lac est à 1 743 mètres; la pointe suprême du Vignemale dépasse donc de plus de 1 500 mètres le miroir de ces eaux peuplées de truites.

Au temps du romantisme, le lac de Gaube avait sa tragique et touchante histoire du « lord anglais » et de son « épouse » qui, ayant voulu s'en aller seuls en barque, la firent chavirer et périrent dans les eaux. Il fallut les explorations et les descriptions du comte Russel, qui s'est en quelque sorte incarné le Vignemale, pour faire cesser ces lieux communs en restituant au sublime paysage sa réelle grandeur et sa majesté.

Du lac de Gaube, le gave, plus abondant et pur, descend entre les sapins aux pyramides sombres et les pins décharnés formant une rouge colonnade, à la rencontre du gave de Marcadau, venu du plateau de Cayan, agreste et charmant avec ses pelouses, ses bois de sapins et les grandes cimes rocheuses qui l'encadrent. Les deux torrents réunis forment le gave de Cauterets; celui-ci, tombe de chute en chute, à la Raillère,

Digitized by Google

en recevant sans cesse le tribut de sources thermales qui ont fait naître de petits établissements.

Comme à la Raillère, partout des gens arrivent à ces fontaines, portant en bandoulière, dans un étui, le verre qui leur servira à boire et surtout à se gargariser avec cette eau sulfureuse dont l'odeur saisit et poursuit longtemps. Le spectacle offert par le grand établissement est un de ceux que l'on n'oublie guère.

Cette grande et riche station thermale, cette ville monumentale de Cauterets née comme par un coup de baguette, sont dans un paysage qui est lui-même, en quelque sorte, l'œuvre de l'homme. Ces pentes instables, souvent d'origine glaciaire, étaient dans un état de ruine extrême, le déboisement et l'abus du pâturage ayant dénudé le sol; les pluies, le dégel, les avalanches menaçaient de barrer les gaves, d'ensevelir sous les boues et les roches les constructions édifiées à si grands frais. Sur 4 505 hectares de forêts dans la vallée de Cauterets, 908 seulement sont susceptibles d'être exploités avec profit, tant la dévastation s'est poursuivie.

La Raillère était particulièrement menacée par un ravin appelé la combe de Péguère, d'où tombaient, à la fonte des neiges, des pierrailles et des blocs énormes qui criblaient l'établissement

Digitized by Google

et en rendaient les abords dangereux. Des barrages, des drains, des plantations, sont parvenus à empêcher ces désagrégations. « Ces travaux dont la majeure partie a subi l'expérience de plusieurs hivers, dit M. l'inspecteur Dellon dans un rapport, ont réussi au delà de toute espérance à tarir la source de ces blocs et de ces pierrailles. » Il suffit de surveiller les travaux et de réparer la moindre avarie.

Si l'on n'était parvenu à *éteindre* ce torrent, il aurait fallu abandonner la Raillère, transporter plus bas les thermes et leurs satellites, « au risque de compromettre peut-être la vertu et le renom de ces sources », a dit M. de Gorsse, conservateur des forêts.

Depuis 1897, on travaille à *éteindre* un autre torrent, celui du Lizey, qui, en 1895, avait coupé pendant trois semaines la route de Pierrefitte, seule issue de la vallée. Il a fallu d'énormes efforts pour arriver au résultat actuel, c'est-à-dire à un arrêt sérieux dans la descente des matériaux. On a dû créer un chemin muletier de 4 kilomètres et tout un réseau de sentiers pour piétons, des baraquements pour les surveillants et les ouvriers, un système très complexe de drains et de puissants barrages en maçonnerie. On continue la construction de ces barrages.

Digitized by Google

L'esplanade de Cauterets, promenade favorite des baigneurs, était elle-même inquiétée ; on est parvenu à conjurer les dangers immédiats. Mais on voit au prix de quels efforts on préserve cette précieuse station hydro-minérale [1].

1. L'hiver de 1903-1904 a fort éprouvé Cauterets, des avalanches ont atteint la ville au mois de janvier.

Digitized by Google

XXI

LA VALLÉE DE BARÈGES

La vallée de Barèges n'est pas le vallon de Barèges ; c'est la grande vallée du Lavedan. — Ce qu'était la vallée de Barèges. — Sa constitution politique. — De Pierrefitte à Luz. — La gorge du Gave. — Les géants de Vizos. — Luz, son église et sa vallée. — Le tissu dit barèges. — La vallée de Bastan et Barèges. — Restauration des montagnes.

Barèges. Août.

Comme tout le monde, j'ai cru longtemps que la vallée de Barèges était le triste couloir ouvert entre le massif de Néouvielle et celui dont le Pic du Midi, sentinelle énorme des Pyrénées, est la pointe suprême ; je m'imaginais aussi qu'elle devait son nom à la station balnéaire où les rhumatisants et aûtres pauvres diables d'humains viennent chercher guérison ou adoucissement de leurs maux. Depuis j'ai su que Barèges était le nom de tout le pays au sud et à l'est de Pierrefitte et de Luz. Je puis avouer cette ignorance et cette découverte, car l'erreur est générale, sauf chez les géographes.

Digitized by Google

Donc le pays de Barèges est une région très vaste, c'est la plus étendue des Sept Vallées, celle où sont les plus hautes cimes françaises des Pyrénées, puisque le grand glacier du Vignemale envoie des eaux à Gavarnie par le gave d'Ossoue. Le village de Barèges n'a dû son nom qu'à la vallée elle-même, si puissamment ramifiée vers la frontière. Ce sont les eaux, les bains du pays de Barèges.

La vallée incarne au plus haut degré tous les caractères de ces petits pays pyrénéens presque indépendants avant la Révolution, jouissant de franchises étendues et de fors souvent bien plus libéraux que nos constitutions modernes. Comme ses voisines, elle a conservé un peu de particularisme : ses seize communes forment encore une sorte de fédération ayant des intérêts communs. Il est bon de reconnaître, d'ailleurs, que ce maintien du régime syndicataire n'est pas favorable aux améliorations; sans la force d'inertie que donne l'union à des organismes imbus de l'esprit de routine, ce pays, ruiné sur tant de points par l'imprévoyance qui a causé la déforestation, pourrait être autrement florissant et riche.

Jadis le Barèges comprenait dix-sept communes, Villenave étant devenu un quartier de

Digitized by Google

Luz, il en reste seize seulement. Avant la constitution du canton, la vallée se subdivisait en quatre vics. Au centre, le vic du Plan et les villages les plus proches de Luz, puis la vallée supérieure du gave avec les hameaux de Gèdre et Gavarnie, devenus communes sous le gouvernement de Louis-Philippe ; au nord, depuis Saligos jusqu'à l'entrée du bassin de Pierrefitte, c'était le vic Debat (*d'en bas*) ; en face, sur la rive gauche du gave, le vic de Darrélaïgue (*derrière l'eau*). La vallée de Bastan, où sont les Bains, était le dernier vic. Ces quatre « provinces » nommaient des députés qui se réunissaient à Luz sous la présidence du premier consul de la petite capitale, magistrat investi du pouvoir judiciaire et de la direction de ce que nous appellerions aujourd'hui les travaux publics.

La république jouissait de privilèges considérables, accordés par les souverains en récompense des services au cours des luttes contre l'Espagne. Le pays tout entier appartenait aux Barégeois avec les droits de chasse et de pêche que le roi ou le seigneur se réservait si jalousement ailleurs. Plusieurs taxes leur étaient épargnées, notamment les gabelles. Même au point de vue diplomatique, Barèges avait une sorte d'indépendance : elle pouvait traiter de toutes

Digitized by Google

les affaires locales, telles que les questions de pâturages, avec les délégués des vallées espagnoles rayonnant autour du mont Perdu : celles de la Cinca, dont Bielsa est le chef-lieu, et de l'Ara qui a Broto pour centre.

De tout cela il reste le régime syndicataire pour la répartition et l'usage des biens appartenant à la vallée.

Le pays de Barèges commence avec la gorge du gave, au delà de Soulom. Le passage est étroit, à peine y a-t-il place pour la route superbement tracée remplaçant le chemin qui, par neuf fois, franchissait le gave sur des ponts « jetés avec hardiesse et solidité au-dessus des précipices ». La nouvelle chaussée est assez large pour qu'on ait pu y disposer les rails de la ligne électrique de Luz.

On vient de traverser l'extrémité de la plaine couverte de maïs et, soudain, on se trouve entre deux parois formant précipice. Au-dessous, le gave furieux se brise, étroit et profond, bleu sous la couche blanche de l'écume. Les pentes supérieures des montagnes sont tapissées de taillis au-dessus desquels le roc se dresse en grands escarpements.

Ce défilé sauvage et désert est vraiment beau,

Digitized by Google

il devient superbe en vue de Viscos, village du vic Debat, étalé au milieu des prairies et des moissons ; sous les maisons sont de petits plans couverts de prés d'un vert adorable ; sur un plateau en terrasse de la rive gauche, on distingue parfois quelques maisons éparses dans les pelouses arrosées par des ruisseaux que des fissures envahies par les broussailles amènent au gave.

Celui-ci, un instant dégagé de sa prison, est enfermé plus haut dans une autre gorge plus étroite encore, le torrent semble parfois disparaître. Brusquement la lumière se fait, le val s'entr'ouvre, de fières cimes blanches de neige ferment l'horizon vers le sud. La route franchit le gave, sous le village de Chèze, invisible derrière une butte et, désormais bordée de quelques maisons, pénètre dans une contrée plus peuplée ; les villages se tiennent très au-dessus du thalweg, à peine distingue-t-on des toits d'ardoises sur des terrasses, une pauvre église à pignon surmonté d'un campanile. Ces hameaux sont nombreux aux abords de Luz, on n'en compte pas moins de treize autour de la petite capitale de la vallée. L'un d'eux, Vizos, sur la rive droite du gave, était peuplé de géants, si l'on en croit la tradition ; cette race, nommée *Empresous* ou

Digitized by Google

Prousous — les Preux, — eut des représentants jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Des fouilles pratiquées dans les tombeaux ont fourni, dit Émilien Frossard, une clavicule de dix pouces de long. On a retrouvé dans les archives de Luz l'acte de décès du dernier empresous; il se nommait Barèque et mourut en 1771, à l'âge de cent-dix ans. On enterrait ces *prousous* dans un cimetière particulier; ils avaient un baptistère spécial, comme si ces géants avaient été des réprouvés. Ils participaient donc de la répulsion inspirée par les cagots, auxquels une porte basse était réservée à l'église pour les obliger à se baisser; on montre encore cette porte à Luz. Ceux qui voient une légende dans les combats de Roland contre des géants dans le Lavedan, ignorent probablement ces détails.

Luz est une toute mignonne ville, simple, proprette, assez morne encore, bien que le chemin de fer électrique lui donne pendant l'été une animation souvent très grande, en facilitant aux touristes de Cauterets et de Lourdes la visite des cirques de Gavarnie et de Troumouse et des nombreuses vallées qui s'ouvrent en éventail, à Gèdre et à Gavarnie.

Luz est à l'écart du gave, sur le torrent de Bastan descendu à grand bruit entre d'énormes

Digitized by Google

cailloux roulés que bordent des prairies et des petits jardins protégés par des digues. L'agglomération est assez considérable, car une des communes voisines, Esquièze, peut être considérée comme en faisant partie ; une courte avenue plantée de beaux peupliers relie les deux centres, séparés par le gave de Bastan. Un des hameaux d'Esquièze, Sère, était comme la métropole religieuse de la vallée ; son église possède un beau porche roman.

La vallée est belle ; peut-être a-t-on exagéré sa splendeur. L'enceinte des monts boisés, avec de larges clairières de prairies et les façades blanches des maisons, n'a pas la grâce souriante de la vallée d'Argelès, les sommets sont âpres et sévères. Luz et ses villages sont la partie la plus pittoresque de ce grand tableau ; la ville se groupe autour d'une curieuse église semblable à une forteresse ; sur une colline, le vieux château Sainte-Marie accroît ce caractère à demi féodal.

L'église, ancien domaine des Templiers, est un des édifices pyrénéens que la gravure a le plus popularisés. Elle doit son aspect étrange à l'enveloppe de murailles crénelées qui la transforma en forteresse pendant les guerres de religion. Deux tours la dominent ; l'une d'elles, sous laquelle on s'engage pour entrer dans le temple, est

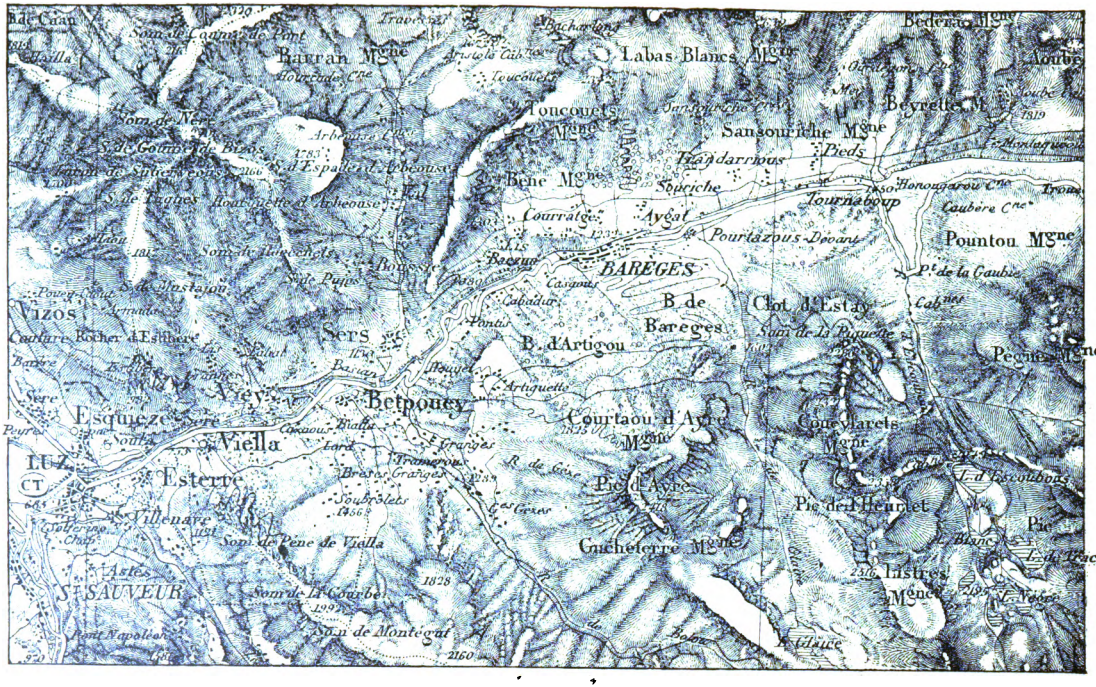
Digitized by Google

couronnée de créneaux, percée de meurtrières et a sa porte surmontée d'une galerie à mâchicoulis.

Luz, devenu chef-lieu du canton formé par la vallée de Barèges, est le rendez-vous des membres du syndicat constitué par les seize communes ; celui-ci a désormais une comptabilité en règle, avec budget administrativement surveillé par la préfecture. Le temps est loin où les archives étaient représentées par un amas de bûchettes fendues, c'est-à-dire de *tailles* où l'on marquait les paiements par une encoche reproduite sur la partie correspondante laissée aux mains du contribuable. On retrouve sur bien des points ce procédé antique de la taille, notamment autour de Lyon, où les boulangers marquent ainsi sur une *ouche* le nombre de livres de pains livrées au client. L'histoire de la vallée de Barèges a conservé le souvenir d'une chaude algarade faite au syndic par l'intendant d'Auch, à qui le représentant des communes présentait deux charretées de ces tailles, appelées ici *totchous,* pour permettre de vérifier sa comptabilité. C'étaient là ses registres.

Luz est le centre pyrénéen de fabrication de cette gaze légère et transparente à laquelle on a donné le nom de Barèges, aujourd'hui produite

Digitized by Google



Digitized by Google

par les grands centres manufacturiers qui font le tulle et la dentelle mécaniques. Ce tissu est originaire du Barèges; il servait au début à la coiffure des femmes de la vallée et fut probablement mis à la mode par les baigneuses qui venaient aux eaux. L'aspect crêpé de l'étoffe était dû au procédé de fabrication, à l'aide de laine filée et retordue à la main; le fil doit être très sec. Le barèges produit industriellement n'est pas en pure laine, la chaîne est en soie et la trame en laine peignée. A Luz, cette fabrication n'a jamais pris un grand développement; au milieu du XIXe siècle, les annuaires donnaient le nom de deux fabricants; aujourd'hui encore il n'y en a que deux.

Luz cherche à se transformer, elle aussi, en ville d'eaux; une conduite lui amène une partie des sources de Barzun, voisines du hameau balnéaire de Barèges. Un petit établissement a été construit à la sortie de la ville, sur la route de Saint-Sauveur, mais il n'a pas l'importance de ses voisins. Saint-Sauveur, section de Luz qui a ajouté ce nom au sien, est autrement fréquenté. Moins toutefois que Barèges, malgré la supériorité évidente du site, mais celle-ci possède les eaux les plus actives et les plus puissantes de toutes les Pyrénées contre une foule de tristes

Digitized by Google

infirmités et les plaies provenant des blessures d'armes à feu. Aussi l'établissement est-il très fréquenté, malgré l'austérité du paysage, mais par les malades surtout.

La vallée de Bastan, qui possède les thermes, est verte et peuplée pendant une lieue. De chaque côté, sur des terrasses dominant le gave, s'échelonnent des villages et hameaux; Esterre, Viella, Viey, Betpouey, jalonnent la route, belle et hardie, conduisant à Bagnères-de-Bigorre par le col du Tourmalet. Plus loin, très haut perché, est Sers, dominant le passage exposé aux avalanches et aux éboulements qui a nécessité un tracé capricieux de la chaussée, se portant par deux fois au-dessus du gave, de l'un à l'autre versant. Sur la rive gauche, les montagnes sont des contreforts du Néouvielle. La gorge est presque sinistre par la nudité et la dévastation des pentes, moins grandes cependant qu'à l'époque où Frossard les décrivait « extrêmement rapides, et si décharnées qu'elles apparaissent comme dévastées par le feu ou déchirées par un tremblement extraordinaire ». L'administration des forêts s'efforce de préserver ces parois de la ruine finale en les reboisant, en consolidant les parties les plus menaçantes; l'œuvre accomplie est superbe déjà, mais insuffisante à cause de l'état

Digitized by Google

d'esprit des communes, hostiles à tout ce qui peut restreindre le domaine des troupeaux.

Dans ce paysage morne s'est édifié Barèges, longue rue de maisons meublées et d'hôtels qui sont presque complètement abandonnés pendant l'hiver très dur de cette région, cependant à peine égale en altitude à bien des parties des Alpes où fleurissent des villes ou des bourgades populeuses et vivantes, comme Briançon et Barcelonnette. Mais les neiges atteignent une épaisseur énorme et se précipitent par de monstrueuses avalanches dont les Forêts ont entrepris d'empêcher la formation; les bois créés sur les pentes, les barrages disposés au flanc des montagnes, ont enrayé le fléau, les neiges devant s'arrêter sur ces gradins. Les plus grands travaux ont porté d'abord sur la rive droite; ils furent entrepris par les soins du génie militaire, qui voulait préserver l'hôpital où sont traités les officiers et les soldats et que venait d'atteindre la formidable avalanche de 1860.

La montagne qui domine la vallée au nord est indentée par quatre énormes couloirs d'où descendaient les amas de neige ensevelissant le bourg. Aussi pendant longtemps Barèges fut-il simplement composé de baraques en bois, montées au printemps et démontées à la fin de la saison.

Digitized by Google

Le génie militaire divisa le ravin du Theil, menace pour l'hôpital, par de grandes banquettes et plates-formes de maçonnerie qui empêchaient le glissement des neiges ; le plus puissant de ces barrages a 13 mètres de hauteur, 15 mètres de largeur et 6 mètres d'épaisseur. Le résultat fut excellent : en peu de temps l'hôpital était complètement à l'abri. A la même époque, le service des forêts commençait le reboisement des parties hautes de la montagne ; on reconnut que là surtout résidait le succès futur, mais il fallut près de trente ans avant de pouvoir généraliser le système de défense ; en 1892, les Forêts étaient chargées de la direction des travaux ; les ingénieurs entreprirent vigoureusement l'œuvre, couvrant de barrages tous les couloirs, tous les espaces d'où les neiges pouvaient glisser ; le ravin du Theil, le plus dangereux, était complètement dompté en 1882 ; depuis cette époque, aucune avalanche n'en est descendue ; celui de Midaou, où l'on n'avait pas conduit les travaux avec autant d'activité, causait encore d'effroyables ravages en juillet 1897 : une partie de la station thermale et toute la vallée jusqu'à Luz étaient englouties par une inondation. Le ravin est maîtrisé depuis 1900, comme ses voisins.

Sur la rive gauche on a poursuivi avec non

Digitized by Google

moins de succès la correction du torrent de Rieulet, descendu du pic d'Ayré et dont l'entonnoir est formé de boue glaciaire dure comme du ciment en temps sec, devenant avec la pluie une bouillie qui se gonflait puis s'affaissait pour former une abominable cascade de vase fluide tombant d'une hauteur de 600 mètres avec une pente de 43 pour 100. On a osé attaquer cet abîme, on a reboisé partout où des arbres pouvaient croître et disposé des barrages de maçonnerie sèche pour arrêter les « laves ». Les travaux, entrepris en 1862, sont parmi les plus célèbres de ce genre ; dès 1869 aucune lave n'arrivait dans la vallée de Bastan ; en 1875 on pouvait édifier un pont qui n'a jamais été obstrué. Des drains et des rigoles pavées complétèrent l'œuvre ; on considère désormais le Rieulet comme vaincu et M. l'inspecteur Dellon a pu justement s'applaudir, pour son service, des résultats de cette grande œuvre en disant dans un rapport au préfet :

« La régularisation du régime des torrents du Rieulet et du Bayet, la fixation des boues glaciaires qui constituent en grande partie les berges de ces torrents et le pied du versant des montagnes situées en face Barèges, l'atténuation des avalanches, si redoutables pour cette station

Digitized by Google

thermale, tout montre l'efficacité des moyens mis en œuvre. Le contraste est saisissant entre ces périmètres et les torrents voisins non encore acquis par l'État, tels que l'Hourrou, le Saint-Laur et le Pontis; dans lesquels la dégradation s'accentue chaque année, exposant la route nationale n° 21 et le Bastan à des dangers d'obstruction sans cesse croissants. »

On pourrait sauver tous les monts menacés par les avalanches ou la dénudation, mais le service des forêts trouve une sourde hostilité, rendue efficace par la nécessité d'avoir l'avis favorable des seize communes du syndicat pour entreprendre les travaux sur le territoire d'une seule. M. Dellon en donne un exemple bien typique au sujet des restaurations projetées dans cette même commune de Betpouey. L'État, afin d'achever l'œuvre, acheta les terrains nécessaires au prix demandé par la commission syndicale de ces deux vallées, et les seize communes copropriétaires avaient fini par ratifier cette convention: « Mais la commune de Betpouey, bien qu'étant l'une des plus intéressées aux travaux projetés, n'avait donné son approbation qu'en imposant l'établissement de clôtures entièrement à la charge de l'administration forestière. Cette condition, fort onéreuse pour l'État, a été

Digitized by Google

acceptée seulement en 1902. A cette époque, le taux légal des annuités à payer pour l'achat des terrains ne se trouvant plus le même qu'au début des négociations, il a fallu appeler de nouveau les communes à délibérer sur ce point spécial. Plusieurs d'entre elles ont saisi ce prétexte insignifiant pour retirer l'adhésion qu'elles avaient primitivement donnée. »

En dépit de ces résistances aveugles, on peut considérer Barèges et les établissements thermaux construits à si grands frais comme à l'abri des avalanches et des flots de lave qui en rendaient le séjour impossible. Désormais une population fixe réside l'hiver dans ce bourg pour garder les maisons et les constructions balnéaires. Ces hivernants peuvent espérer que l'on ne reverra pas les catastrophes des années 1894, marquée par la destruction du casino sous une avalanche, et de 1897.

Cependant Barèges n'en reste pas moins un séjour d'été exclusivement réservé aux malades, ce qui ne l'empêche pas d'avoir possédé une illustre clientèle depuis le jour où Mme de Maintenon vint résider dans l'unique chaumière du lieu pour faire suivre un traitement au duc du Maine.

Digitized by Google

XXII

LE CIRQUE DE GAVARNIE

Les touristes à Luz. — Saint-Sauveur. — Gèdre. — Héas et le cirque de Troumouse. — La brèche de Tuquerouye et Ramond. — Le chaos. — Gavarnie. — Le cirque. — Ramond au Marboré. — La formation du Gave. — L'avenir du pays de Barèges.

Gavarnie. Août.

Si Barèges est surtout fréquenté par l'humanité souffrante, tout autre est la foule qui se porte moutonnièrement à Gavarnie, un de ces sites qu'il faut avoir vus, comme disait plaisamment Taine, quand il voulut faire comme tout le monde. Le voyage est facilité aujourd'hui par les correspondances; à chaque train arrivant à Luz des breaks prennent les visiteurs et les emmènent jusqu'au village de Gavarnie, en attendant un tramway électrique qui puisse les déposer aux premiers « ponts » de neige.

La route est belle, sans mériter toutefois les éloges hyperboliques dont on l'a comblée. Ce qui me gâte ce pays c'est cette outrance dans

Digitized by Google

l'admiration: depuis Ramond tous ceux qui parlent des Pyrénées ne peuvent décrire un site sans le déclarer incomparable, supérieur à ce que le monde entier peut offrir. J'en arrive à cette conclusion : si l'on a jugé tout cela incomparable, c'est que l'on n'a pas comparé. Le panorama de Pau, vraiment merveilleux d'ailleurs, n'est pas au-dessus, il s'en faut, de celui des Alpes, du Jura et des Cévennes, découvert des collines de Lyon les jours où l'air a toute sa transparence. Il en est ainsi de tout en ce pays. Je n'ose accuser l'exagération gasconne, mais j'ai peine à me mettre au diapason des pyrénéistes.

Donc la route est belle ; gracieuse aux abords de Luz, elle devient très pittoresque lorsqu'on atteint le Gave de Pau et la jolie façade d'hôtels et de maisons meublées de Saint-Sauveur, toutes blanches avec les portes et les fenêtres encadrées de marbre. Deux établissements balnéaires et un casino sont l'âme de cette station, très fréquentée à cause de l'efficacité de ses eaux. Une colonne de marbre rappelle le séjour de la duchesse de Berry, deux édicules semblables perpétuent d'autres souvenirs. Le dernier est à l'entrée d'un pont superbe, le pont Napoléon, arche unique de 47 mètres d'ouverture dominant de 65 mètres la surface du torrent.

Digitized by Google

Aussitôt après, la route est en pleine gorge, plus tragique et sévère que vraiment belle; les montagnes sont décharnées, certains pics sont hideux; ainsi le pic d'Aubiste, malgré sa fière silhouette. L'œil découvre seulement les sommets de la rive gauche; les autres monts, comme le Bergons, un des grands belvédères des Pyrénées, sont trop escarpés au-dessus même du chemin pour que leurs cimes puissent être distinguées. Les parties inférieures de ces monts contrastent par leur verdure avec la désolation des sommets. Des sapins, des hêtres, des buis tapissent les pentes, des eaux blanches ruissellent en cascade.

Peu d'habitations, le hameau de Sia sur la rive gauche est une poignée de demeures misérables, bâties à l'issue du défilé de l'Échelle que défendit un fort et dont le nom dit assez l'état du passage avant la création de la route. De beaux arbres égaient un peu ce séjour.

Au fond du couloir se dressent de hautes cimes neigeuses : voici le Piméné, puis le Marboré fièrement dessiné sur le ciel. A Pragnères accourt un gave accru par la fonte des neiges et des glaces du massif de Néouvielle. Le panorama s'agrandit, on s'attend à voir tout d'un coup s'entr'ouvrir définitivement le voile; les dé-

Digitized by Google

tours de la route amènent en vue de la masse de Courélie qui masque encore une fois l'horizon, mais on a eu le temps d'apercevoir les grandes montagnes calcaires du Marboré, dessinées comme par un géomètre, leurs puissantes assises de marbre, les coupures nettes et profondes, telles que la Brèche de Roland, les promontoires hardis du Tallion et la blancheur azurée d'un glacier.

Voici la halte obligatoire : Gèdre. Le village est dans une merveilleuse situation pour les touristes, car deux vallées aboutissent au Gave de Pau : sur la rive gauche, celle du gave d'Aspé haute, déserte et froide; sur le bord opposé, celle de Héas, dont le torrent débouche par une étroite fissure dans la roche ; il s'y brise en cascades que l'on peut atteindre par un escalier et des galeries aménagées pour les visiteurs.

Le Gave enfermé dans cet abîme baptisé grotte par les gens qui en ont tarifé l'entrée, descend du vallon sinistre de Héas où l'on trouve encore un hameau dont la chapelle, Notre-Dame-de-Héas, est un lieu de rendez-vous célèbre. Le torrent a débouché près du petit temple par un défilé conduisant au cirque de Troumouse, bien plus vaste que celui de Gavarnie, mais n'ayant pas la majesté que ce dernier doit à ses escarpe-

Digitized by Google

ments gigantesques. Le flot de Héas reçoit un autre gave, le torrent d'Estaubé, dont le vallon riant et vert amène à un deuxième cirque voisin du Marboré, comme celui de Gavarnie.

Le cirque d'Estaubé est célèbre dans l'histoire des Pyrénées; Ramond y découvrit la brèche de Tuquerouye qui le conduisit, en 1797, au pied du mont Perdu, la splendide montagne qu'il devait définitivement vaincre en 1802 et dont, le premier parmi les voyageurs que ne poussait pas le démon de la contrebande, il vit se dresser la masse puissante. Elle s'élançait du prodigieux piédestal, versant de huit cents mètres de haut ses glaciers « en larges et immobiles cascades ». Par le cirque d'Estaubé encore, cinq ans plus tard, Ramond parvint à atteindre enfin la cime jusqu'alors mystérieuse, mais en abandonnant la brèche de Tuquerouye pour un autre passage qu'il avait d'abord dédaigné.

Bientôt on reprend la route, poudreuse au point que le service vicinal a la précaution de la faire arroser pour éviter aux touristes les flots de poussière soulevés par les voitures. Voici bientôt le *chaos,* un des points célèbres de la vallée, formé par des amas de rochers, provenant d'un éboulement du Coumélie. Le site a

Digitized by Google

fort excité le lyrisme sombre des romantiques ; ces cailloux nous ont valu bien des pages, ils ne méritent pas toute cette littérature et n'empêchent pas le paysage d'être profondément triste et vulgaire jusqu'à Gavarnie.

Enfin le village apparaît. Là s'arrête la route des voitures. On eût pu sans peine la pousser plus loin, on aurait ruiné âniers et guides qui transportent ou accompagnent les touristes jusqu'à l'entrée du cirque, par un chemin d'abord riant entre des pics et des hameaux, puis par des pentes plantées de pins rabougris sous lesquels croissent de beaux lis violets. Bientôt voici le cirque.

L'impression première est une déception, cela est grand, énorme, mais froid, Il faut aller plus loin encore pour comprendre l'admiration inspirée par le site. Il y a là une hôtellerie très moderne, avec une salle à manger venue sans doute tout installée d'un restaurant parisien du boulevard. Mais à quelques pas sont des nappes de neige durcie ; il faut passer là-dessus pour aller au bas de la cascade ; sous cette neige salie par les poussières qu'ont apportées les vents, des ruisseaux et le gave se sont creusé des tunnels ; quand les lits de ces torrents sont au jour, ils sont souvent traversés par des ponts de

Digitized by Google

neige. L'épaisseur de la couche doit être énorme en hiver, car en plein mois d'août elle est de plu-

sieurs mètres encore et l'altitude est seulement de 1 640 mètres. Ces ponts de neige furent de tout temps la grande curiosité de Gavarnie pour

Digitized by Google

les visiteurs; les premiers baigneurs de Cauterets et de Barèges entreprenaient de véritables chevauchées pour aller les admirer. Les vieux récits ne parlent que d'eux et dédaignent le cirque lui-même, le sens du pittoresque n'était point né encore, — il fallut Ramond.

Enfin on atteint la limite de ces névés pour mettre le pied sur les éboulis tombés du haut des monts, projetés par les eaux, roulés par les avalanches. De là on a vraiment une sensation d'écrasement, tant sont formidables les parois, tant les ressauts couverts de neige rendent plus vive cette sensation de vertige en hauteur. C'est vraiment sublime. Les cascades plongeant du haut des corniches, la puissance de la chute maîtresse qui se précipite en torrent et arrive en poussière, la désolation même de ce désert de marbre et de neige, causent une émotion dont l'on ne peut se défendre et qu'il est difficile d'analyser. Les stylistes les plus habiles en ont été réduits à se faire mathématiciens : ils dénombrent les cascades, mensurent leur saut, calculent les dimensions de l'énorme bassin. Tout au plus, pour donner un brin de poésie et de style à cette description de géomètres, transforment-ils des mesures modernes en toises et en pieds.

Digitized by Google

Tous ces filets ruissellent, se résolvent en vapeurs, se reconstituent en eau contre les parois, deviennent des ruisseaux souillés par les déjections qu'ils délaient, et cela s'en va sous le névé, où s'opère une transformation merveilleuse : les flots boueux réapparaissent limpides comme le cristal, c'est le Gave de Pau.

Le grand torrent s'accroît de toutes ces filioles descendues des parois ou nées sous la nappe de neige glacée ; il tombe en chutes entre les pins et va sillonner les prairies de Gavarnie pour se grossir peu à peu des gaves sans nombre que lui versent les monts. Il gardera jusqu'au flot de marée, à Peyrehorade, l'aspect héroïque de sa naissance. Peu de nos grandes rivières eurent aussi fière origine. On comprend que l'imagination populaire ait associé au flot issu de Gavarnie la mémoire des paladins et des preux comme Roland.

Ces eaux cependant ne sont pas utilisées comme elles pourraient l'être. Combien d'usines pourraient y puiser la vie, que de belles campagnes leur devraient la fraîcheur ! Mais sauf un canal d'irrigation au long du gave d'Aspé, on n'a guère su faire de tant de ruisseaux des éléments de bien-être, le pays reste pauvre, les fruitières n'y ont jamais réussi par voie d'asso-

Digitized by Google

ciation. On en avait tenté une à Luz, elle a dû liquider. N'est-il pas curieux qu'en tout ce pays pyrénéen, où la communauté des bois et des pâturages est la base de l'existence, on n'ait jamais pu arriver à l'association entre individus ? Et cependant là, comme dans le reboisement et le gazonnement, réside l'avenir de cette superbe contrée. On ne pourrait dire l'industrie laitière impossible, puisqu'elle réussit quand elle est œuvre privée. Il y a de ces beurreries particulières à Gèdre et à Grust.

L'affluence des touristes est peut-être un obstacle au progrès. Pendant la courte saison sans neige, celle où l'on pourrait entreprendre les améliorations pastorales, la population entière vit de l'argent répandu par les visiteurs. On s'accoutume à ces gains qui ne coûtent guère de peine, on délaisse le pâturage et la forêt dont vécurent les aïeux. Les conseils des hommes qui rêvent de restaurer les monts, de rétablir les bois disparus, d'accroître l'étendue et la fertilité des pelouses ont peu de chance d'être écoutés.

Et la montagne dilapidée se venge en se faisant moins bonne, en accordant plus avarement ses dons. Aussi la vallée de Barèges ne cesse-t-elle de se dépeupler. Le canton de Luz pos-

Digitized by Google

sédait 6 484 habitants en 1866, il en a seulement 5 522 aujourd'hui; si l'on défalquait les gens qui vivent du tourisme et sont pour la plupart des nouveaux venus, tels les hôteliers, on constaterait une diminution bien plus affligeante encore [1].

1. Pour la partie des Pyrénées à l'ouest de Gavarnie, voyez la 41e série du *Voyage en France*.

Digitized by Google

Digitized by Google

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Pour faciliter les recherches, les noms des départements sont désignés par des lettres majuscules, les chapitres concernant un département sont indiqués par des chiffres romains.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France, régions naturelles et colonies sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries et les cultures sont désignées par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers, sont en caractères ordinaires.

Pour les départements, se référer au nom de chacun d'eux, à son ordre alphabétique.

A

Accous (Basses-Pyrénées), 276.
Adast (Hautes-Pyrénées), 275, 276.
Adé (Hautes-Pyrénées), 145.
Adour (fleuve), 128, 144, 147, 150, **152** à **154** 161, **171** à **174**, 175, 176, 184, **185** à **213**, 231, **233** à **235**, 236, 263.
Adour de Séoube *ou* de Payolle (torrent), 210, 235.
Adour de Tourmalet *ou* de Gripp (torrent), 210, 212, 235.
Agen (Lot-et-Garonne), 166.
Aigoual (mont), 219.
Aire (Landes), 9.
Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), 203.
Alan (Haute-Garonne), 55.
Alaric (canal d') [voyez *Canal*].
Alemtejo (province de Portugal), 204.
Alet (Aude), 11.
Aleth (rivière), **32** à **41**.
Aleu (Ariège), 26.
Algérie, 158.
Alian (pic d') [voyez *Pic*].
Allemagne (empire d'), 230.
Alpes, 67, 77, 194, 222, 270, 271, 272, 304.
ALPES (BASSES-) [voyez *Basses-Alpes*].
ALPES (HAUTES-) [voyez *Hautes-Alpes*].

Digitized by Google

Amérique du Nord (voyez *États-Unis*).
Amérique du Sud, 4, 23, 83, 230.
Anères (Hautes-Pyrénées), 113.
Anetho *ou* Nethou (voyez *Pic*).
Angers (Maine-et-Loire), 228, 253.
Angleterre, 230.
Antin (Hautes-Pyrénées), 180.
Apolda (Allemagne), 195.
Ara (vallée espagnole), 290.
Arac (rivière), **20 à 24**, 26.
Aragnouet (Hautes-Pyrénées), 134, 141.
Aran (val d') [Espagne], 55, 65, 86, 90, 92, **95 à 101**.
Arbas (rivière), 5.
Arbizon (pic d') [voyez *Pic*], 133.
Arcizac-Adour (Hautes-Pyrénées), 188.
Arcizans (Hautes-Pyrénées), 133.
Arcizans-Dessus (Hautes-Pyrénées), 265.
Ardengost (Hautes-Pyrénées), 131.
Ardennes, 99, 100, 171, 229.
Ardoisières, 198, **227 à 231**, 253, 256, 257.
Argelès (bassin d'), 360 et suiv., 273, 293.
Argelès-Gazost (Hautes-Pyrénées), 198, 241, 258, 260, **261 à 263**, 264, 272.
Argentières (les) [Ariège], 30.
Argentine (République), 23, 85, 197.
Argut (Haute-Garonne), 90, [voyez *Argut-Dessus, Argut-Dessous*).
Argut-Dessous (Haute-Garonne), 92.
Argut-Dessus (Haute-Garonne), 92.
Arial (Ariège), 19.
ARIÈGE, chapitres I, II, III, 76, 80, 178.
Ariège (rivière), 29.
Arize (col d') [Hautes-Pyrénées], 213.
Arize (lac d') [voyez *Lac*].
Arize (vallon d') [Hautes-Pyrénées], 212, 213, 224.
Arles-sur-Tech (Pyrénées-Orientales), 270.
Arlos (Haute-Garonne), 92.
Armagnac, 147, 154, 215, 218.
Arougé (val d'), 72.
Arras (Hautes-Pyrénées), 265.
Arrats (rivière), 142.
Arreau (Hautes-Pyrénées), **124 à 126**, 131, 132, 133, 205, 270.
Arreau-Cadéac (gare) [Hautes-Pyrénées], 132.
Arrens (Hautes-Pyrénées), 266, 267.
Arros (rivière), 102, 103, 104, 109, 177, 178, 231.
Arroussec (rivière), 61.
Artalens (Hautes-Pyrénées), 241.
Aspet (Haute-Garonne), 45, 47, 77.
Aspé (gave d'), 306, 311.

Digitized by Google

Aspin (col d'), 206.
Aspin (ruisseau d'), 124.
Aspin (d'Aure) [Hautes-Pyrénées], 206, 207.
Aspin (du Lavedan) [Hautes-Pyrénées], 255, 256.
Asque (Hautes-Pyrénées), 103.
Assoue (rivière), 142.
Astau (vallée d'), 72.
Astarac, 178.
Asté (Hautes-Pyrénées), 103, 233.
Aubé (voyez *Lac* d').
Aubert (lac d') [voyez *Lac*].
Aubert (pic d') [voyez *Pic*].
Aubeste (pic d') [voyez *Pic*].
Auch (Gers), 9, 59, 68, 165, 166.
Aucun (Hautes-Pyrénées), **265, 266**.
AUDE, 194.
Aude (fleuve), 3.
Audinac (Ariège), 14.
Aulon (Hautes-Pyrénées), 133.
Aulus (Ariège), 14, 22, **28** à **30**.
Aumar (lac d') [voyez *Lac*].
Aure (vallée d'), 105, 106, 120, **122** à **143**, 208.
Aure de Louron (rivière), 124.
Aureilhan (Hautes-Pyrénées), 154.
Aurignac (Haute-Garonne), 55.
Ausseing (tour d') [Haute-Garonne], 3.
Australie, 4.
Autriche-Hongrie, 197.
Aventignan (Hautes-Pyrénées), 115.
Ax-les-Thermes (Ariège), 270.
Axat (Aude), 270.
Ayré (pic d') [voyez *Pic*].
Azereix (Hautes-Pyrénées), 146, 167.
Azun (gave d'), 264, 266, 268, 272, 273.
Azun (vallée d'), 252, **264** à **268**, 278.

B

Bageu (Haute-Garonne), 61.
Bagiry (Haute-Garonne), 61.
Bagnères-de-Bigorre (Haute-Garonne), 73, 105, 114, 161, 185, 186, **189** à **199**, 203, 205, 226, 227, 232, 233, 235, 253, 271, 297.
Bagnères-de-Luchon (Haute-Garonne), 65, **66** à **71**, 73, 75, 80, 86, 87, 117, 127, 190, 205, 206, 216, 271.
Baïse (grande) [rivière] (voyez *Grande-Baïse*).
Baïse (petite) [voyez *Petite-Baïse*].
Baïse-Devant (rivière), 108, 109.
Baïse-Darré (rivière), 109, 142, 181.
Baïse-Devant Occidentale (rivière), 142.
Baïse-Devant Orientale (rivière), 142.
Baïsolle (rivière), 108, 109, 142.
Balaïtous (mont), 217, 265.
Banque de France, 152.

Digitized by Google

Baran (col de) [Hautes-Pyrénées], 232, 239.
Barbazan (château de) [Hautes-Pyrénées], 187.
Barbazan (Haute-Garonne), 49, 55, 57, **60, 61,** 77, 117.
Barbazan-Debat (Hautes-Pyrénées, 187).
Barbazan-Dessus (Hautes-Pyrénées, 187).
Barcelonnette (Basses-Alpes), 298.
Barèges (Hautes-Pyrénées), 287, 288, 289, 296, **298 à 302.**
Barèges (tissu dit), 294.
Barèges (vallée de), 241, 252, 264, **287 à 313.**
Bareilles (Hautes-Pyrénées), 131.
Bareilles (lac de) [voyez *Lac*].
Baronnies, 102, 104, 122, 215, 231, 233.
Barousse (pays de), 56, 63, 64, 105, 106, **116 à 118.**
Barricane (torrent de), 122.
Barry (Haute-Garonne), 61.
Barthe-de-Neste (la) [Hautes-Pyrénées], 110, 112, 119, 120.
Barzun (Hautes-Pyrénées), 296.
Bas-Nistos (Hautes-Pyrénées), 115.
Basques (pays) 252.
Basse-Navarre, 157.
BASSES-ALPES, 173.
BASSES-PYRÉNÉES, 170, 185.
Bassiès (voyez *Lac* de).
Bassiès (voyez *Pic* de).
Bastan (gave de), 292, 293.
Bastan (vallée de), 289, **297 à 302.**
Bastide-de-Sérou (la) [Ariège], 14.
Bateaux (construction de), 8.
Batsouriguère *ou* **Surguère,** 252, **255 à 256.**
Batsouriguère (gave de), 255.
Baudéan (Hautes-Pyrénées), 234.
Baup (rivière), 14.
Bavière (royaume de), 222.
Bayet (torrent du), 300.
Bayonne (Basses-Pyrénées), 88.
Bazas (Gironde), 9.
Bazert (voyez *Canal d'irrigation* du).
Béarn, 9, 252, 261.
Beaucens (Hautes-Pyrénées), 240, 241, 242, 263.
Bédat (mont du) 231.
Bedous (Basses-Pyrénées), 270.
Belgique (royaume de), 194, 229, 245.
Berberust (Hautes-Pyrénées), 258, 259.
Berberust-Lias (Hautes-Pyrénées), 257, 258, 259.
Béret (port *ou* col de), 100.
Bergons (mont), 305.
Bergons (rivière), 260, 261.
Berlin (Allemagne), 117, 234.
Bernac-Debat (Hautes-Pyrénées), 187.
Bernac-Dessus (Hautes-Pyrénées), 187.

Digitized by Google

Bernet (Haute-Garonne), 73.
Betpouey (Hautes-Pyrénées), 297, 301.
Bétail, 35, 126.
Betchat (Ariège), 7.
Bétharam (Basses-Pyrénées), 144.
Bethmale (Ariège), 16.
Beurre, 35, **145, 146**, 312.
Beyrède (Hautes-Pyrénées), 123.
Bielle (Ariège), 41.
Bielsa (Espagne), 290.
Bigorre, 46, **144** à **315**.
Bigorre propre, **144** à **243**.
Biros (Ariège), 16.
Bize (Hautes-Pyrénées), 114.
Bize-Nistos (Hautes-Pyrénées), 115.
Blende (minerai de zinc), 96.
Bleu (lac) [voyez *Lac*].
Bonabé (Espagne) [forêt de], 41.
Bonnefont (Hautes-Pyrénées), 109, 110.
Bonnefont (Hautes-Pyrénées), 180.
Bonrepaux (Ariège), 8.
Bordeaux (Gironde), 93, 183.
Bordelais, 3, 22.
Bordères (lac de) [voyez *Lac.*]
Bordères-Louron (Hautes-Pyrénées), 73, 125, 126, 127.
Bosost (val d'Aran) [Espagne], 87, 94.
Bouère (Mayenne), 229.
Bouès (rivière), 142, 178, 180, 181.
Bouigane (rivière), 17.
Boulin (Hautes-Pyrénées), 176.
Boulogne-sur-Gesse (Haute-Garonne), 105, **107, 108**, 183.
Bouque-de-Lens (la) [Haute-Garonne], 5.
Bourbonnais, 171.
Bourg-d'Oueil (Haute-Garonne), 73.
Bourg-sous-Vic (Ariège), 24.
Bourisp (Hautes-Pyrénées), 134.
Bourridé (fontaine) [Hautes-Pyrénées], 104.
Bramevaque (Hautes-Pyrénées), 118.
Brèche de Bize (marbre dit), 114, 115.
Brèche de Roland, 306.
Brest (Finistère), 151.
Briançon (Hautes-Alpes), 298.
Briançonnais, 270.
Broto (Espagne), 290.
Bruncan (Haute-Garonne), 61.
Buch (pays de), 9.
Buenos-Ayres (République Argentine), 23.
Bulard (Ariège), 15.
Bulgnéville (Vosges), 188.
Bun (Hautes-Pyrénées), 267.
Burbe (vallée de), 87.
Burgalays (Haute-Garonne), 67.

C

Cabaliros (mont), 267.
Cadéac (Hautes-Pyrénées), 132.

Digitized by Google

Cadis d'Aure (étoffes dites), 133.
Caillaouas (lac de) [voyez *Lac*].
Calatrava (Espagne), 231.
Camous (Hautes-Pyrénées), 123.
Campan (Hautes-Pyrénées), 120, 193, 209, **234, 235.**
Campan (vallée de) [Hautes-Pyrénées], 123, 185, 188, 199, 210, **233 à 235.**
Campistrous (Hautes-Pyrénées), 104.
Campuzan (Hautes-Pyrénées), 108.
Campuzan (forêt de) [Hautes-Pyrénées], 108.
Canal d'Alaric, **174 à 176**, 233.
Canal de la Neste *ou* de Sarrancolin (voyez *Neste* [canal de la]).
Canal d'irrigation du Bazert, 48.
Canejan (val d'Aran) [Espagne], 96.
Caunes (Aude), 194.
Cap-d'El-Mount (montagne), 89,
Cap-de-Long (lac de) [voyez *Lac*].
Cap-de-Rie (montagne), 88, 89.
Capcir, 98.
Capvern (Hautes-Pyrénées), 194.
Carbure de calcium, 242.
Carlitte (pic de) [voyez *Pic*].
Carrare (Italie), 89.
Castel-Gelos (château de) [Hautes-Pyrénées], 260.
Castelbajac (Hautes-Pyrénées), 110.
Castillon-Larboust (Haute-Garonne), 73.
Castelloubon (château de) [Hautes-Pyrénées], 256, 257.
Castelloubon (vallée de), 226, 227, 241, 252, **256 à 258.**
Castelminier (Ariège), 30.
Castelnau-d'Azur (château de) [Hautes-Pyrénées], 264.
Castelnau-Magnoac (Hautes-Pyrénées), 105, 106, 107, 108, 109.
Castet (le) [Ariège], 13.
Castelvieilh (Hautes-Pyrénées), 177.
Castillon (Ariège), 23.
Castillonnais, 14, **16, 17.**
Caumont (Ariège), 8.
Cauterets (Hautes-Pyrénées), 267, 270, 271, 274, 275, 276, **278 à 286**, 192.
Cauterets (gave de) [Hautes-Pyrénées], 273, 277, **278 à 286.**
Cayan (plateau de), 283.
Cazau-Debat (Hautes-Pyrénées), 127.
Cazaux (Haute-Garonne), 67.
Cazaux-Larboust (Haute-Garonne), 73.
Cazères (Haute-Garonne), 1.
Ceintures de laine, 47.
Cerdagne française, 3, 98, 270.

Digitized by Google

Gerbère (Pyrénées-Orientales), 270.
Cévennes, 304.
Chaise-Dieu (la) [Haute-Loire], 59.
Châtaignier (voyez aussi *Extrait de*), 50.
Chelle (Hautes-Pyrénées), 178.
Cherbourg (Manche), 230.
Cheval (*élevage du*), 147, **155 à 173.**
Chèze (Hautes-Pyrénées), 291.
Clique (pic de la) [voyez *Pic*].
Chiroulet (le) [Hautes-Pyrénées], 238.
Cier (rivière), 106, 107.
Cier-de-Rivière (Haute-Garonne), 48.
Cieutat (la) [Hautes-Pyrénées], 231, 232.
Cinca (vallée espagnole), 290.
Cinq-Ours (*ou* Sencours) [col], 213, 214, 215.
Cinq-Ours (*ou* Sencours) [montagne], 215, 224.
Cirque d'Estaubé (Hautes-Pyrénées), 307.
Cirque de Gavarnie (Hautes-Pyrénées), 292, 306, **308 à 313.**
Cirque de Troumouse (Hautes-Pyrénées), 292, 306.
Clarabide (Hautes-Pyrénées), 128.
Clef-de-France (fort) [Haute-Garonne], 90.
Clot-du-Serpent (Hautes-Pyrénées], 241,
Colporteurs, 22.
Combelongue (abbaye de) [Ariège], 14.
Comminges, 6, **44 à 95**, 97, 105, 190.
Condom (Gers), 109, 180.
Core (Ariège), 30.
CORSE, 173.
Cotdousan (Hautes-Pyrénées), 257.
Couflens (Ariège), 14, 41.
Coumélie (montagne), 307.
Couplans (cascade de) [Hautes-Pyrénées], 136.
Couret (Hautes-Pyrénées), 127.
Couserans, 1 à 43, 47.
Coutres (Hautes-Pyrénées), 278.
Crabioules (montagne de), 72, 74.
Cuir-laine (*étoffe dite*), 133.

D

Darrélaïque (voyez *Pic* de).
Dauphiné, 3, 20, 76, 199.
Davantaïgue (*voyez* **Devantaïgue**).
Dax (Landes), 9.
Dépôt de remonte, 155 à 173.
Devantaïgue, 252, **263, 264**, 273, 278.

E

Eaux-Bonnes (Basses-Pyrénées), 271.
Eaux minérales, 5, 28, 43, 47, 49, 60, 104, 117, 130, 132, 227, **278 à 286**, 296, 304.

Digitized by Google

Eauze (Gers), 9, 232.
Échelle (défilé de l') [Hautes-Pyrénées], 305.
Échez (rivière), 147, 175.
École d'agriculture, 184,
École de laiterie, 81.
Encausse (Haute-Garonne), 47, 61.
Encourtiech (Ariège), 20.
Ercé (Ariège), 27.
Éret (voyez *Pic* d').
Escaledieu (abbaye d') [Hautes-Pyrénées], 104, 231.
Escorne-Crabe (montagne d'), 277.
Espagne, 35, 41, 42, 43, 55, 83, 93, **95 à 101**, 194, 230, 231, 271.
Esparros (Hautes-Pyrénées), 103.
Espiadet (Hautes-Pyrénées), 209, 210.
Espingo (lac de l') [voyez *Lac*].
Esquièze (Hautes-Pyrénées), 293.
Estaing (lac d') [voyez *Lac*].
Estat (voyez *Pic* d').
Estaubé (cirque et gave), 307.
Estensan (Hautes-Pyrénées), 126.
Estéous (rivière), 176, 178.
Esterre (Hautes-Pyrénées), 297.
Estom (lac d') [voyez *Lac*].
Estom-Soubiran (lac de) [voyez *Lac*].
Estrem-de-Salles, 252, **258 à 261**, 265.
États-Unis, 4.
Extrait de châtaignier, 50.
Eycheill (Ariège), 18.
Eylie (Ariège), 16, 17.

F

Falaise (Calvados), 197.
Faux et faucilles, 6.
Ferrère (Hautes-Pyrénées), 117.
Filatures de laine (voyez *Laine*).
Flottage des bois, 7, 42, 119, 120, **135, 136**.
Forains (*marchands*), 56.
Fos (Haute-Garonne), 88, **92 à 94**, 97.
Fouillet (torrent de), 31.
Franche-Comté, 80.
Fréchet (Hautes-Pyrénées), 124.
Fromageries, 26, 35 (voyez aussi *Fruitières*), 82 à 84.
Fronsac (Haute-Garonne), 65.
Fruitières, **75 à 85**, 311.

G

Galan (Hautes-Pyrénées), 105, 108, 109, 178.
Galavette (rivière), 142.
Gaillagos (Hautes-Pyrénées), 265.
Galié (Haute-Garonne), 64.
Galles (pays de) [Angleterre], 230.
Ganges (Hérault), 197.
Gantiès (Haute-Garonne), 47.

Digitized by Google

Garaison (Hautes-Pyrénées), 107.
Garbet (voyez *Lac* de).
Garbet (rivière), **24 à 32.**
Garet (cascade de) [Hautes-Pyrénées], 212.
Garnère (Haute-Garonne), 61.
GARONNE (HAUTE-) [voyez *Haute-Garonne*].
Garonne Occidentale (rivière), 100.
Garonne (fleuve), 1, 2, 8, **44 à 60, 86 à 101,** 105, 115, 116, 118, 141, 218.
Gars (voyez *Pic* de).
Gascogne, le volume.
Gaube (lac de) [voyez *Lac*].
Gavarnie (Hautes-Pyrénées), 220, 270, 276, 288, 289, 292, 303, 308, 309.
Gavarnie (cirque de) [voyez *Cirque*].
Gave d'Oloron (rivière), 119.
Gave d'Ossau (rivière), 144.
Gave de Pau (rivière), 119, 135, 144, 152, 175, 218, 233, 242, **246 à 313,**
Gazost (Hautes-Pyrénées), 257, **258,** 262.
Gèdre (Hautes-Pyrénées), 131, 289, 292, 312.
Génost (Hautes-Pyrénées), 128.
Ger (Hautes-Pyrénées), 260.
Ger (rivière), 6, 47.
Ger (landes du) [Hautes- et Basses-Pyrénées, 145, 147.
Gerde (Hautes-Pyrénées), 233.
Germ (ruisseau de), 130.
Germs (Hautes-Pyrénées), 227.
GERS, 161, 165, 170, 181, 232.
Gers (rivière), 105, 106, 107, 109, 142.
Gesse (rivière), 106, 142.
Gèze (rivière), 106, 108.
Gilets de chasse, 115.
Gimone (rivière), 106, 107, 142.
Glacé (lac) [voyez *Lac*].
Gorges d'Enfer (Hautes-Pyrénées), 258.
Goueil de Jouéou (val d'Aran) [Espagne], 100.
Gourdan (Haute-Garonne), 49, 60.
Gourdan-Polignon (Haute-Garonne) [voyez *Gourdan*].
Gourgs-Blancs (glacier), 124, 130, 206, 217.
Gourgs-Blancs (lacs des) [voyez *Lac*].
Graisivaudan, 18.
Grande-Baïse (rivière), 109.
Grenoble (Isère), 18, 203.
Griotte (marbre dit), 117.
Gripp (Hautes-Pyrénées), 204, 205, 212.
Grust (Hautes-Pyrénées), 312.
Guchen (Htes-Pyrénées), 133.

H

Hainaut, 103.
Hambourg (Allemagne), 114.
Haras, 151, 155 (voyez aussi *Remonte*).
Haut-Nistos (Hautes-Pyrénées), 115.

Digitized by Google

Hautaget (Hautes-Pyrénées), 114.
HAUTE-GARONNE, 1 à 7, 44 à 94 (IV et V), 142, 161, 170.
HAUTES-ALPES, 173.
HAUTES-PYRÉNÉES, 60, 76, VIII à XXII.
Héas (Hautes-Pyrénées), 306.
Hèches (Hautes-Pyrénées), 120.
Héchettes (Hautes-Pyrénées), 120, 122.
Hendaye (Basses-Pyrénées), 270.
His-Mane-Touille (gare de) [Haute-Garonne], 6.
Hollande (royaume de), 151, 244.
Horgues (Hautes-Pyrénées), 187.
Hospice-de-France (Haute-Garonne), 74, 77.
Hount-Caoudo (fontaine) [Haute-Garonne], 104.
Hount-Santo (fontaine), 41.
Hourgade (lac) [voyez *Lac*].
Hourquet (chalets du) [Hautes-Pyrénées], 241.
Hourquette d'Aspin (voyez *Aspin* [col d']).
Hourrou (torrent de), 301.

I

Ibos (Hautes-Pyrénées), 146, 147.
Ilhet (Hautes-Pyrénées), 123.
Isaby (gave d'), 242, 276.
Isaby (lac d') [voyez *lac*].
Isaby (vallée d') [Hautes-Pyrénées], 232, 240, 241, 263, 276.
Italie, 193, 194, 222.

J

Japon (empire du), 4.
Jer (pic du) [voyez *pic*].
Jeret (gave de), 282.
Jouanou (rivière), 106.
Juillan (Hautes-Pyrénées), 147.
Juncalas (Hautes-Pyrénées), 257.
Jura, 35, 76, 77, 78, 304.

K

Kercabanac (pont de) [Ariège], 21.

L

Lac d'Arize, 236.
— d'Aubé (Ariège). 31.
— d'Aubert, 135, **138**, 140.
— d'Aumar, 135, **138**, 139, 141.
— de Bareilles (voyez *Lac* de Bordères).
— Bleu, 128, 135, **236 à 238**.
— de Bordères, 130.
— de Cap-de-Long, 135, **138 à 140**, 141.
— de Bassiès (Ariège), 29.
— de Caillaouas (Hautes-Pyrénées), 72, 128, **129**, 135, **138**, 140, 208.

Digitized by Google

Lac de l'Espingo (Haute-Garonne), 72.
— d'Estaing, 265, 266.
— d'Estom, 282.
— d'Estom-Soubiran, 282.
— de Garbet (Ariège), 29.
— de Gaube, **282, 283.**
— Glacé (*voyez* Lac d'Estom-Soubiran).
— des Gourgs-Blancs, 124, 129.
— d'Hourgade, 130.
— d'Isaby, 239, 240.
— de Lhers (Ariège), 28.
Lacs du Néouvielle, 124, 128, 134, 135, 205.
Lac de Nère, 130.
— d'Orédon, 128, 135, **136** à 138, 139, 140, 141,
— de Port-Bieil, 141, 225.
— de Pouchergues, 130.
— d'Oncet, 202, 215.
— d'Oo (Haute-Garonne), **71, 72,** 73, 206.
— du port d'Oo (Haute-Garonne), 72.
— du Portillon (Haute-Garonne), 72.
— de Seculejo *ou* d'Oo (*voyez* Lac d'Oo).
— Vert, 239.
Labarthe-de-Rivière (Haute-Garonne, 48, 49.
Labassère (Hautes-Pyrénées), 198, **227** à **231,** 233, 253.
Labat-d'Aucun (vallée de) [Hautes-Pyrénées] 267.
Labat-de-Bun (vallée de), 265, 266, 267, 268.
Labourdette (ferme de) [Haute-Garonne], 57.
Lacave (Ariège), 8.
Lacourt (Ariège), 19, 20.
Lainage des Pyrénées, 193, **195** à **197.**
Laine (*industrie de la*), 12, 47, 113, 193, **195** à **197,** 233.
Laiterie, 13, 75 à 85, 312.
Laloubère (Hautes-Pyrénées), 167, 186.
Lamarque-Rustain (Hautes-Pyrénées), 184.
LANDES, 152, 165, 167.
Landes, 218.
Languedoc, 2, 22.
Lanne-Maurine (landes) [Hautes-Pyrénées], 145, 188.
Lannemezan (Hautes-Pyrénées), 102, 110, 167.
Lannemezan (plateau de) [voyez *Plateau*].
Larbouste (vallée de), 72, **73, 74,** 128, 130.
Lartigue (Hautes-Pyrénées), 205, 212.
Laruns (Basses-Pyrénées), 270.
Lasseube (forêt de) [Hautes-Pyrénées], 103, 106.
Lastie (rivière), 124, 131.
Lastie (rivière de), 130.
Latrape (col de), 31.
Lau-Balagnas (Basses-Pyrénées), 272, 275.
Lavedan, 146, 152, **243** à **313.**
Lavet (rivière), 142.
Lène (rivière), 104.

Digitized by Google

Lens (rivière), 3, 5.
Lérida (Espagne), 41.
Lès (val d'Aran) [Espagne], 94, **97, 98.**
Lesponne (Hautes-Pyrénées), 236.
Lesponne (vallée de) [Hautes-Pyrénées], 232, 234, **235 à 239.**
Lez (Haute-Garonne), 91.
Lez (rivière), 14, **16, 17,** 38.
Lhers (voyez *Lac* de).
Lias (Hautes-Pyrénées), 258, 259.
Litas (pic de) [voyez *Pic*].
Lizey (torrent de), 285.
Lizon (rivière), 109.
Lizos (Hautes-Pyrénées), 176.
Lorraine, 100.
Lortet (Hautes-Pyrénées), 120.
Loudenvielle (Hautes-Pyrénées), 127, 128, 130.
Louey (gave de), 257.
Louge (rivière), 142.
Loule (rivière) [voyez *Oule*].
Lourdes (Hautes-Pyrénées), 144, 226, **243 à 256,** 261, 292.
Loures-Barousse (Hautes-Pyrénées), 64, 116.
Louron (vallée de), 72, 73, 208.
Luchon (Haute-Garonne) [voyez *Bagnères-de-Luchon*].
Luchon (vallée de), **66 à 85,** 86.
Lugagnan (Hautes-Pyrénées), 256.
Luscan (Haute-Garonne), 64.
Lutour (vallée de), 281
Luz (Hautes-Pyrénées), 227, 270, 276, 287, 289, **292 à 296,** 304, 312.
Luz (vallée de), 276 [*voyez aussi* Vallée de Barèges).
Lyon (Rhône), 294, 304.
Lys (torrent), 74.
Lys (vallée du) [Haute-Garonne], 74.

M

Magenta (Hautes-Pyrénées), 232.
Magnoac, 103, **105 à 108,** 152.
Maisons-Laffitte (Seine-et-Oise), 162.
Maladetta (mont), 72, 74, 217.
Mane (Haute-Garonne), 6.
Marboré (mont), 217, 221, 272, 305, 306, 307.
Marbre, 89, **114, 115,** 117, 120, **122 à 124, 193 à 195,** 209, 253, 255, 256.
Marcadau (gave de), 283.
Mardaing (Hautes-Pyrénées), 145.
Mardaing (ruisseau de) [Hautes-Pyrénées], 146.
Marignac (Haute-Garonne), 65, 81, 86, 88.
Marseillan (Hautes-Pyrénées), 178.
Martres-de-Rivière (Haute-Garonne), 48.
Martrou (donjon du) [Ariège], 20.

Digitized by Google

Massat (Ariège), 14, 20, **21, 22.**
Maubourguet (Hautes-Pyrénées), 161, 167.
Maudits (*voyez* Monts).
Mauléon (Basses-Pyrénées), 270.
Mauléon-Barousse (Hautes-Pyrénées), 117.
Maurienne, 229, 270.
Mauvezin (Hautes-Pyrénées), 104, 231.
Mauvezin-de-Prat (Ariège), 7.
Mazamet (Tarn), 133.
Mazères (Haute-Garonne), 4.
Mazères (Hautes-Pyrénées), 115.
Mède (pic de) [voyez *Pic*].
Méditerranée (mer), 219.
Médous (Hautes-Pyrénées), 234.
Melles (Haute-Garonne), 90, 94.
Mérignac (Gironde), 166.
Métallurgie, 6.
Meubles (*fabrication des*), 113, 114.
Mézenc (mont), 219.
Midaou (ravin du), 299.
Midi (pic du) [voyez *Pic*].
Miélan (Gers), 181, 183.
Mines, 15, **16, 17**, 40.
Miramont (Haute-Garonne), 47.
Miramont (château de) [Hautes-Pyrénées], 276.
Moné (mont), 267.
Monléon-Magnoac (Hautes-Pyrénées), 106, 107.
Monlong (Hautes-Pyrénées), 105.
Monné (mont), 209, 235.
Mont-Aigu (pic du) [voyez *Pic*].
Montastruc (Hautes-Pyrénées), 110.
Montcalm (voyez *Pic* de), 27.
Mont-de-Marsan (Landes), 167.
Mont-Dore (*fromage du*), 83.
Monte-Carlo (Monaco), 95.
Montégut (Hautes-Pyrénées), 115.
Montendre (Charente-Inférieure), 188.
Montespan (Haute-Garonne), 45, 49,
Montgaillard (Hautes-Pyrénées), 188.
Montoussé (Hautes-Pyrénées), 113.
Mont Perdu, 217, 272, 290, 307.
Montréjeau (Haute-Garonne), **49 à 51**, 60, 110, 113, 115, 136, 176, 180.
Montreurs d'ours, 22.
Monts Maudits, 74, 100, 272.
Mont-Vallier (montagne), 32.
Morvan, 135.
Moulasse (la) [Ariège], **19, 20.**
Mun (Hautes-Pyrénées), 181.

N

Naouil (pic de) [voyez *Pic*].
Narbonne (Aude), 151.
Navarre (Basse-) [*voyez* **Basse-Navarre**].

Digitized by Google

Nébouzan, 45 à 48, 102 à **106**, 113, 171.
Nebiou (pic de) [voycz *Pic*].
Néouvielle (lacs de) [voyez *Lac*].
Néouvielle (massif du), 135, 217, 224, 276, 287, 297, 305.
Nérac (Lot-et-Garonne), 109.
Nère (voyez *Lac* de).
Nère (rivière), 142.
Nert (rivière), 20,
Nès (gave de), 257, 258.
Nestalas (Hautes-Pyrénées), 241, 275, 277, 278.
Neste (canal de la), 108, 112, 124, **140 à 143**.
Neste (rivière), 49, 51, 110, **112 à 115**, **118 à 143**, 154, 178, 106, 208, 231.
Neste (vallée de), 105, 106, **111 à 116**.
Neste d'Aragnouet (rivière), 141.
Neste de Clarabide (rivière), 128, 129.
Neste de Couplan (rivière), 141.
Neste des Gourgs-Blancs (rivière), 129, 130.
Neste de Louron (rivière), 126, 130, 131, 141.
Neste de Moudang (rivière), 141.
este de la Pèze (rivière), 130.
Nestier (Hautes-Pyrénées), 113, 114.
Néthou (mont), 74.
Néthou *ou* Anetho (voyez *Pic*).
Neuilh (Hautes-Pyrénées), 227.
Nice (ancien comté de), 99.
Nîmes (Gard), 197.
Nistos (Hautes-Pyrénées), 115.
Nistos (rivière), 115.
NORD, 186.
Normandie, 171.
Notre-Dame-des-Neiges (Hautes-Pyrénées), 131.
Noue (rivière), 142.
Nouvelle (la) [Aude], 219.

O

Observatoire du Pic du Midi, 215.
Océan Atlantique, 219.
Odos (Hautes-Pyrénées), 186.
Œufs (source et thermes des) [Hautes-Pyrénées], 280.
Oies (*élevage des*), 173.
Oléac-Debat (Hautes-Pyrénées), 176.
Oloron (Basses-Pyrénées), 9.
Oloron (gave d') [voyez *Gave*].
Oloron-Sainte-Marie (Basses-Pyrénées), 270.
Omex (Hautes-Pyrénées), 256.
Oncet (lac d') [voyez *Lac*].
Oo (col ou port d'), 72.
Oo (lac d') [voyez *Lac*].
Oo (vallée d'), 72.
Orédon (lac d') [voyez *Lac*].
Orincles (Hautes-Pyrénées), 146.
Organ (Hautes-Pyrénées), 108.
Osmets (Hautes-Pyrénées), 181.
Ossau (gave d') [voyez *Gave*].

Digitized by Google

Ossen (Hautes-Pyrénées), 256.
Ossun (Hautes-Pyrénées), 145, 146, 148, 152, 157.
Ossoue (gave d'), 288.
Ost (Hautes-Pyrénées), 260.
Oueil (vallée d'), 73, 130.
Oule *ou* Loule (rivière), 141.
Ourdis (Hautes-Pyrénées), 257.
Ourdon (Hautes-Pyrénées), 257, 258.
Ourrec (lac) [voyez *Lac Vert*].
Ours (chasse et dressage des), 22, **32 à 35**, 94.
Ourse (rivière), **116 à 118**.
Ourse de Ferrère (torrent), 116, 117.
Ourse de Sost (torrent), 116, 117.
Ousse (rivière), 176.
Oussouet (rivière), 227, 228.
Oust (Ariège), 14, 22, 23, **26**, 43.
Ousté (Hautes-Pyrénées), 257.
Ouzous (Hautes-Pyrénées), 260.
Ozon (Hautes-Pyrénées), 103.

P

Palomières (les) [Hautes-Pyrénées], 233.
Paloumère (voyez *Pic* de).
Papier à cigarettes, 4, 5, **19, 20**.
Pardiac, 178.
PAS-DE-CALAIS, 186.
Pau (Basses-Pyrénées), 218, 277, 304.
Pau (gave de) [voyez *Gave*].
Payolle *ou* Paillole (Hautes-Pyrénées), 209, 210.
Peaux (commerce des), 113.
Pène-Blanque (montagne de) [Hautes-Pyrénées], 224.
Pène-Longue (montagne de) [Hautes-Pyrénées], 213.
Perche, 171.
Perdighero (montagne), 72.
Perpignan (Pyrénées-Orientales), 19, 88.
Pesqué (ruisseau du), 108.
Petit-lait, 77, 78.
Petite-Baïse (rivière), 104.
Peyrehorade (Landes), 311.
Peyre-Saint-Martin (col de la) [Hautes-Pyrénées], 266.
Pez (port *ou* col de la) [Hautes-Pyrénées], 130, 208.
Philippines (îles), 4.
Pic d'Alian, 256.
— d'Aneto *ou* Néthou, 100.
— d'Arbizon, 125, 209, 210, 217.
— d'Aubert, 135,
— d'Aubiste, 305.
— d'Ayré, 290.
— de Bassiès, 28.
— de Carlitte, 222.
— de la Clique, 227.
— d'Éret, 28.
— d'Estat, 27.
— du Gars, 89.
— du Jer, 254.
— de Litas, 266.
— de Mède, 31.
— du Midi de Bigorre, 3, 189, 199, **200 à 204**, 209, 210, **214 à 225**, 217, 232, 236, 270.

Digitized by Google

Pic du Midi d'Ossau, 217, 220, 222.
— de Montaalm, 27.
— du Mont-Aigu, 189, 236.
— de Naouil, 241.
— de Nébiou, 241.
— de Néouvielle, 135.
— de Paloumère, 6.
— de Port-Bieilh, 212.
Pierrefitte (Hautes-Pyrénées), 232, 241, 242, 272, 275, 276, 278, 287, 289.
Pierrefitte (col de), 74.
Pierres à aiguiser, 7, 26.
Pietà (chapelle de la) [Hautes-Pyrénées], 276.
Piméné (mont), 305.
Pin (le) [Orne], 156.
Pique (rivière), 64, 65, **66 à 85.**
Plaine d'Esquiou (Hautes-Pyrénées), 235.
Plaine de Tarbes, 144 à 175, 184.
Plan (*voyez* vic du).
Plateau de Lannemezan, 50, 72, 104, 110, 119, 152, 153, 154, 166, 176, 178.
Plomb (*mines de*), 15, **16, 17,** 29, 30, 40, 94, 278.
Plomb argentifère (voyez *Plomb*).
Pointis-de-Rivière (Haute-Garonne), 48.
Pompadour (Corrèze), 156.
Pont d'Espagne (Hautes-Pyrénées), 282.
Pont Napoléon (Hautes-Pyrénées), 304.
Pont-du-Roi (Haute-Garonne et val d'Aran), 93, 95.
Pont de la Taule (Ariège), 42.
Pontaut (val-d'Aran) [Espagne], 97.
Pontis (torrent de), 301.
Port (col de) [Ariège], 20.
Port-Bieilh (lacs de) [voyez *Lac*].
Port-Bieilh (pic de) [voyez *Pic*].
Port-d'Oo (lac du) [voyez *Lac*].
Port-Salut (*fromages de*), 83.
Port de Saleix, 30.
Portillon (lac du) [voyez *Lac*].
Portillon de Burbe (col), 87.
Posets (montagnes espagnoles des), 208.
Pouchergues (lac de) [voyez *Lac*].
Pouech d'Aulus (montagne), 29.
Pouy (Hautes-Pyrénées), 131.
Pouyastruc (Hautes-Pyrénées), 176, 177, 178.
Pouzac (Hautes-Pyrénées), 227.
Pragnères (Hautes-Pyrénées), 305.
Préchac (Hautes-Pyrénées), 263.
Provence, 96.
Pyrénées (le volume).
PYRÉNÉES (BASSES-) [*voy.* Basses-Pyrénées].
PYRÉNÉES (HAUTES-) [*voyez* Hautes-Pyrénées].
PYRÉNÉES-ORIENTALES, 270.

Digitized by Google

Q

Quatre-Vallées, 46, 58, **102 à 143**, 167.

R

Rabastens (Hautes-Pyrénées), 153.
Rabastens-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées), 180.
Raillère (source et thermes de la) [Hautes-Pyrénées], 280, 283, 284.
Reboisement, 284, **298 à 302**.
Remonte (voyez *Dépôt de remonte*).
Ribaouto (gorges de) [Ariège], 20.
Rieulet (torrent du), 299, 300.
Rimont (Ariège), 14.
Riverenert (Ariège), 15, 20.
Riverenert (forêt de), 20.
Rivière (pays de), 47, **48 à 52**, 63, 65, 113.
Rivière-Basse, 153.
Roquefort (Haute-Garonne), 213.
Roubaix (Nord), 197.
Russie (empire de), 158.
Rustan, 152, **177 à 181**.

S

Sablé (Sarthe), 229.
Sabouredo (montagne), 100.
Saillagouse (Pyrénées-Orientales), 98.
Saint-Béat (Haute-Garonne), 85, 86, **89 à 91**.
Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne), 9, **52 à 60**, 116.
Saint-Claude (Jura), 273.
Saint-Créac (Hautes-Pyrénées), 257.
Saint-Denis (Seine), 188.
Saint-Dié (Vosges), 197.
Saint-Étienne-de-Baïgorry (Basses-Pyrénées), 270.
Saint-Gaudens (Haute-Garonne), **45 à 48**, 49, 113, 170.
Saint-Gironnais (*voyez* **Couserans**).
Saint-Girons (Ariège), 5, 8, 10, **13 à 16**, 18, 21, 24, 41, 42, 270.
Saint-Jacques-de-Compostelle (Espagne), 243.
Saint-Jean-Pied-de-Port (Basses-Pyrénées), 270.
Saint-Laur (torrent de), 301.
Saint-Laurent-de-Neste (Hautes-Pyrénées), 110, 113, **114**.
Saint-Lizier (Ariège), 7, **9 à 13**, 21.
Saint-Lizier-d'Ustou (Ariège), 32, 41.
Sainte-Marie (Hautes-Pyrénées), 64, 117.
Sainte-Marie-de-Campan (Hautes-Pyrénées), 210.
Saint-Martory (Haute-Garonne), **44, 45**.
Saint-Orens (ruines de) [Hautes-Pyrénées], 276.
Saint-Palais (Basses-Pyrénées), 270.

Digitized by Google

Saint-Pé-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées), 144.
Saint-Sauveur (Hautes-Pyrénées, 296, 304.
Saint-Savin (abbaye) [Hautes-Pyrénées], 262, **273 à 276.**
Saint-Savin (vallée de), 252, **269 à 286.**
Saint-Sernin (Ariège), 24.
Saint-Sever-de-Rustan (Hautes-Pyrénées), 152, 177, **178 à 180**, 182.
Saintonge, 188.
Salat (rivière), **2 à 26**, 38, **41 à 43.**
Salau (Ariège), 8, 14, 41, 42.
Saléchan (Hautes-Pyrénées), 116.
Saleix (rivière), 29.
Salies-du-Salat (Haute-Garonne), **5 à 6.**
Saligos (Hautes-Pyrénées), 289.
Salles (Hautes-Pyrénées), 261.
Salles-Adour (Hautes-Pyrénées), 162, 187.
Salut (vallon du) [Hautes-Pyrénées], 231.
Santerre, 197,
SAONE-ET-LOIRE, 171.
Sarp (Hautes-Pyrénées), 118.
Sarrancolin (Hautes-Pyrénées), 107, 130, **122 à 124.**
Sarrancolin (canal de) [voyez *Neste* (canal de la)].
Sarrouilles (Hautes-Pyrénées), 176.
Saurat (Ariège), 20,
Sauveterre (forêt de), 62.
Sauveterre (pays de), **61, 62.**
Save (rivière), 142.
Savoie, 13, 18, 20, 76, 99, 199, 203.
Saxe-Weimar (grand-duché de), 195.
Saygouade (rivière), 142.
Seculejo (lac) [voyez *Lac* d'Oo].
Sègre (rivière), 98.
Ségus (Hautes-Pyrénées), 256.
Seich (Hautes-Pyrenées), 115.
Seix (Ariège), 21, 42, 43.
Séméac (Hautes-Pyrénées), 154.
Sencours *ou* Cinq-Ours (col et hôtellerie) [Hautes-Pyrénées], 201, 202, 203, 213, 214, 215.
Sentein (Ariège), 15, **16, 17.**
Sept-Vallées du Lavedan, **253 à 313.**
Sérac (Ariège), 32, 34.
Sère-Rustain (Hautes-Pyrénées), 184.
Serres (Hautes-Pyrénées), 261.
Sériail (tour du) [Haute-Garonne], 94.
Sérou (pays de), 2.
Sers (Hautes-Pyrénées), 297.
Sia (Hautes-Pyrénées), 305.
Siradan (Hautes-Pyrénées), 64.
Sireix (Hautes-Pyrénées), 267.
Solle (rivière), 105, 106, 108.
Som de Marionette (montagne) [Hautes-Pyrénées], 225.
Sommet de l'Escalette, 74.
Son (Hautes-Pyrénées), 144.

Digitized by Google

Sost (Hautes-Pyrénées), 117.
Soueix (Ariège), 24.
Soulan (Ariège), 21.
Soulom (Hautes-Pyrénées), 242, 275, 277, 290.
Souy (Hautes-Pyrénées), 145.
Suisse, 199, 222.
Superbagnères (montagne), 70.
Surguère (*voyez* **Batsouriguère**).

T

Tallion (montagne), 306.
Tarascon-sur-Ariège (Ariège), 20.
Tarbes (Hautes-Pyrénées), 9, 88, 102, 104, 108, **148 à 171**, 180, 185, 187, 218, 231, 253.
TARN-ET-GARONNE, 165.
Taurignan-Castet (Ariège), 7.
Taurignan-Vieux (Ariège), 7.
Terrays (bois de) [Hautes-Pyrénées], 209.
Theil (ravin du) [Hautes-Pyrénées], 299.
Thuringe (pays d'Allemagne), 195.
Tibiran (Hautes-Pyrénées), 116.
Touch (rivière), 142.
Touille (Haute-Garonne), 6.
Toulon (Var), 151.
Toulouse (Haute-Garonne), 88, 105, 183.
Tourcoing (Nord), 197.
Tourmalet (col et montagne du) [Hautes-Pyrénées], 212, 213, 215, 297.
Tournai (Belgique), 103.
Tournay (Hautes-Pyrénées), 103.
Tournous (Hautes-Pyrénées), 108.
Tournous-Darré (Hautes-Pyrénées), 109.
Tramézaïgues (d'Aure) [Hautes-Pyrénées], 130, 134, 141.
Tramézaïgues (de Bigorre) [Hautes-Pyrénées], 212, 224.
Treim (le) [Ariège], 32, 41.
Trélazé (Maine-et-Loire), 228.
Trianon (palais des grand et petit) [Seine-et-Oise], 120, 123, 193, 210, 234.
Tricot de laine, 47, 50, 113, 115, 118.
Trie (Hautes-Pyrénées), 167, 178, 180, 181, **182 à 184**.
Trie-Château (Oise), 182.
Trou du Toro (val d'Aran, Espagne), 100.
Troubat (Hautes-Pyrénées), 117.
Troumouse (cirque de) [voyez *Cirque*].
Tuc de Gaspard (Ariège), 40.
Tuc de Pan (montagne), 92.
Tuquerouye (brèche de) [Hautes-Pyrénées], 307.
Turquie (empire de), 4.
Tuzaguet (Hautes-Pyrénées), 113.

U

Urt (Hautes-Pyrénées), 275.
Ustou (vallée et commune d') [Ariège], **32 à 41**.

Digitized by Google

V

Val d'Aran (Espagne) [*voyez* Aran (val d')].
Valcabrère (Haute-Garonne), 54, 116.
Valentine (Haute-Garonne), 47, 48, 176.
Vallespir, 270.
Versailles (Seine-et-Oise), 120, 123, 193.
Vert (lac) [voyez *Lac*].
Vic (Ariège), 24.
Vic de Bastan, 289.
Vic-en-Bigorre (Hautes-Pyrénées), 153, 167, 173.
Vic de Darrélaïgue, 289.
Vic Débat, 289, 291.
Vic du Plan, 289.
Vicdessos (pays de), 29.
Vidalos (donjon de) [Hautes-Pyrénées], 260.
Vidou (Hautes-Pyrénées), 181.
Vielle-Louron (Hautes-Pyrénées), 128.
Vielle (Hautes-Pyrénées), 297.
Vielle-Adour (Hautes-Pyrénées), 161.
Vielle-Aure (Hautes-Pyrénées), 125, 126, **134**, 141.
Vienne (Isère), 133.
Vieux-Boucau (Landes), 219.
Viey (Hautes-Pyrénées), 297.
Vigan (le) [Gard], 197.
Viger (Hautes-Pyrénées), 256.
Vignemale (mont), 72, 217, 272, 282, 283, 288.
Villefranche-de-Conflent (Pyrénées-Orientales), 270.
Villelongue (Hautes-Pyrénées), 242.
Villembets (Hautes-Pyrénées), 184.
Villenave (Hautes-Pyrénées), 288.
Villeneuve-de-Rivière (Haute-Garonne), 48.
Viscos (Hautes-Pyrénées), 291.
Viticulture, 3.
Vizille (Isère), 203.
Vizos (Hautes-Pyrénées), 291, 232.
Volp (rivière), 1, 2.
Volvestre, 1, 2.

Y

Yeux de la Garonne (Val d'Arán) [Espagne], 131.
Ys (Hautes-Pyrénées), 131.

Z

Zinc (mines de), 15, **16**, **17**, 40, 73, 94.

Digitized by Google

TABLE DES CARTES

Saint-Lizier et Saint-Girons, 9.
Confluent du Salat et du Garbet, 25.
Vallées d'Aulus et d'Ustou, 33.
Montréjeau et Saint-Bertrand-de-Comminges, 51.
Petits pays des Pyrénées centrales et occidentales, 53.
Vallée de Luchon, 69.
Fruitières de la Haute-Garonne, 79.
Le Val d'Aran, 87.
La vallée de Neste, 111.
Les lacs du Néouvielle, 137.
Tarbes, 149.
La plaine de Tarbes et le canal d'Alaric, 163.
Le département des Hautes-Pyrénées (ancien Bigorre), 158, 169.
Le pays de Rustan, 179,
Bagnères-de-Bigorre, 191.
Le Pic du Midi, 211.
De l'Adour au lac d'Isaby, 237.
Environs de Lourdes, 247.
Les Sept-Vallées du Lavedan, 259.
La vallée de Saint-Savin, 279.
La vallée de Bastan, 295.
Environs de Gavarnie, 309.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

I. — Le Couserans.

Pages.

Au confluent de la Garonne et du Salat. — Le château de Roquefort et la tour d'Ausseing. — Mazères et sa papeterie. — En remontant le Salat. — Salies-du-Salat. — His-Mane-Touille. — La vallée de l'Arbas. — Le flottage du Salat. — Saint-Lizier, ville déchue. — La cathédrale. — Le palais épiscopal, asile des fous. — Saint-Girons. — Le bassin du Lez. — Les mines de Sentein 1

II. — Les vallées de Massat et d'Aulus.

Le Salat en amont de Saint-Girons. — La fontaine de Job. — Papier à cigarettes. — Lacourt. — La vallée de l'Arnac. — Massat et la mendicité. — L'émigration. — La vallée du Garbet. — Vic. — Oust. — Les pierres à aiguiser. — Ercé. — Aulus et ses thermes 18

III. — Les ours d'Ustou.

Le col de Latrape. — La vallée d'Ustou. — L'éducation des ours. — Une dot peu banale. — Le dernier ourson. — La vie pastorale en Couserans. — Tentatives de progrès. — En remontant le Salat. — Exploitation d'une forêt espagnole. — Le flottage sur le Salat 31

IV. — Le Comminges pyrénéen.

La Garonne à Saint-Martory. — En Nébouzan. — Saint-Gaudens. — La vallée d'Aspet. — Valentine. — Le pays de Rivière. — Montréjeau. — Apparition de Saint-Bertrand-de-Comminges. — Histoire de la cité déchue. — Lyon des Convènes. — Valcabrère. — Arrivée à Saint-Bertrand. — La ville. — La cathédrale. — Barbazan et son bassin. — La commune de Sauveterre. 44

Digitized by Google

V. — La vallée de Luchon.

Pages.

Entre Comminges et Barousse. — La Garonne dans le bassin de Barbazan. — Les colporteurs d'Esténos. — Entrée dans la vallée de Luchon. — Les bords de la Pique. — Bagnères-de-Luchon. — Les bains et la mode. — Paysages luchonnais. — Le lac d'Oo. — La vallée de Larboust. — La vallée d'Oueil. — Le cirque de Lis 63

VI. — Les fruitières de la Haute-Garonne.

Les Pyrénées sous la pluie. — Les livres d'économie rurale. — L'existence pastorale. — Le lait et ses transformations. — La fruitière de Luchon. — Hostilité des habitants contre l'association. — L'école-fruitière de Marignac. — Les fromages des Pyrénées. — Résultats généraux des fruitières. — Labeur du paysan. — Dépopulation du Comminges pyrénéen. 75

VII. — De Saint-Béat au val d'Aran.

Les Aranais à la gare de Marignac. — Le pic du Gars. — Les marbres de Saint-Béat. — La colonne Trajane. — Une ville de marbre : Saint-Béat. — La maison de Galliéni. — Les mines de Melles. — Fos et son commerce. — Le pont du Roi. — Entrée dans le val d'Aran. — Le Casino. — Les mines du Val. — Lès. — Pourquoi le val d'Aran n'est pas français. — Les sources de la Garonne 86

VIII. — Dans les Quatre-Vallées. — Magnoac, Neste et Barousse.

En Nébouzan. — Tournay. — L'Arros et les Baronnies. — Les eaux de Capvern. — De Lannemezan en Magnoac. — Monléon-Magnoac. — Castelnau-Magnoac. — Le canton de Galan. — Le pays de Neste. — La Barthe et ses bains. — L'industrie lainière. — Tricots et meubles. — Le pays de Barousse. — Carrières de marbre 102

IX. — La vallée d'Aure.

En remontant la Neste. — L'ancien flottage. — Le canal de Sarrancolin. — Les grottes de Lortet. — Sarrancolin et ses marbres. — Arreau. — Bordères et la vallée de Louron. — Le lac de Caillaouas et son aménagement. — Les glaciers des Gourgs-Blancs. — La vallée de la Lastie. — Arcizan et ses drapiers. — Vielle-Aure. 119

Digitized by Google

X. — Les réservoirs de la Neste.

Pages.

La Neste en amont d'Arreau. — Les bains de Cadéac. — Vielle-Aure. — Les lacs du Néouvielle. — Captage du lac d'Orédon. — Lacs d'Aumar et d'Aubert. — Le réservoir de Cap-de-Long. — L'alimentation de la Neste. — Le déversoir des lacs. — Les cascades. — Les dix-neuf « rivières » du Lannemezan 132

XI. — Tarbes.

L'ancien lit du gave de Pau. — Ossun et ses beurraires. — La lande maurine. — La campagne tarbaise. — Tarbes. — La vieille ville et la ville neuve. — La ville militaire. — Casernes et arsenal. — Dans la plaine. 144

XII. — Le cheval de Tarbes.

Le paradis des chevaux. — Dépôt de remonte de Tarbes. — Écuries dans les fleurs. — Le cheval navarrin, son origine et sa décadence. — Tentatives de sélection. — Les États de Bigorre. — Napoléon. — Création des haras. — Le nouveau cheval de Tarbes. — A travers les boxes. — Célébrités chevalines. — La zone de l'élevage. — Les poulinières. — Chez un éleveur. — Les poulains. — Le commerce et les courses. — La semaine de Tarbes. — La campagne en pays d'élevage. 155

XIII. — Le pays de Rustan.

Le canal d'Alaric et les montagnes russes de Lannemezan. — Le pays de Rustan. — La vallée de l'Arros. — Saint-Sauveur. — La Baise-Darré et ses campagnes. — Un coin d'Astarac. — Dans l'ancien duché d'Antin. — Trie et son commerce agricole. 174

XIV. — L'Adour a Bagnères-de-Bigorre.

Dans la vallée de l'Adour. — Une rue de villages. — Barbazan. — Un compagnon de Jeanne d'Arc. — Montgaillard. — Bagnères-de-Bigorre. — La ville en hiver, la ville en été. — La marbrerie. — Les marbres des Pyrénées. — La laine des Pyrénées. — Progrès de l'industrie. — Autour de Bagnères. . 185

Digitized by Google

XV. — Vaussenat et Nansouty.

Pages.

Mon cousin Vaussenat. — Son rôle dans la création de l'observatoire du Pic du Midi. — Le général de Nansouty. — La mort de Vaussenat. — D'Arreau au Pic. — Le col d'Aspin. — Vue sur la vallée d'Aure. — Les carrières de marbre vert de la Payolle. — Sainte-Marie et Gripp. — Montée au Pic 200

XVI. — Au Pic du Midi de Bigorre.

L'hôtellerie de Sencours. — Descente périlleuse du général de Nansouty. — L'observatoire. — Le panorama vu du Pic. — Ramond et la découverte des Pyrénées. — La littérature pyrénéiste. — Les officiers géodésiens. — Descente du Pic. — La nuit dans la vallée 214

XVII. — De l'Adour au Gave.

Les petites vallées de Bagnères. — La vallée de l'Oussouet. — Les ardoisières de Labassère. — Excavations et galerie souterraine. — Labassère. — Descente à Bagnères. — En remontant l'Adour. — Gerde et Asté. — Campan et ses marbres. — La vallée de Lesponne. — Le lac Bleu et ses robinets. — Ascension du cirque de Baran. — Le lac d'Isaby. — Inconvénient d'admirer le paysage. — Descente mouvementée. — Arrivée au gave de Pau. 226

XVIII. — Lourdes et le Lavedan.

La gare de Lourdes. — Tramway et funiculaire. — La ville religieuse : la basilique et la grotte. — La ville primitive. — Rôle économique de Lourdes. — Le château. — Le Lavedan. — Les carrières d'ardoises de Lourdes. 243

XIX. — Les Sept Vallées du Lavedan.

La vallée de Batsouriguère. — Vallée de Castelloubon. — Vallée de l'Estrem-de-Salles. — Le bassin d'Argelès. — La ville et ses thermes. — Vallée de Devantaigue. — La vallée d'Azun ; ses ramifications. — Le lac d'Estaing. 255

Digitized by Google

XX. — La vallée de Saint-Savin (Cauterets).

Pages.

Les Pyrénées accessibles. — Les eaux minérales et les chemins de fer. — Touristes et alpinistes. — D'Argelès à Pierrefitte. — Saint-Savin. — Une république théocratique. — L'abbaye et les *fors* locaux. — Le poète Despourrins. — Pierrefitte et Nestalas. — Le chemin de fer électrique de Cauterets. — Cauterets. — Les thermes. — La Raillère. — Le lac d'Estom et le lac de Gaube. — Les travaux des forestiers dans la vallée de Cauterets 269

XXI. — La vallée de Barèges.

La vallée de Barèges n'est pas le vallon de Barèges; c'est la grande vallée du Lavedan. — Ce qu'était la vallée de Barèges. — Sa constitution politique. — De Pierrefitte à Luz. — La gorge du Gave. — Les géants de Vizos. — Luz, son église et sa vallée. — Le tissu dit barèges. — La vallée de Bastan et Barèges. — Restauration des montagnes 287

XXII. — Le cirque de Gavarnie.

Les touristes à Luz. — Saint-Sauveur. — Gèdre. — Héas et le cirque de Troumouse. — La brèche de Tuquerouye et Ramond. — Le chaos. — Gavarnie. — Le cirque. — Ramond au Marboré. — La formation du Gave. — L'avenir du pays de Barèges 303

Nancy, imprimerie Berger-Levrault et Cie.

*

Digitized by Google

Digitized by Google

BERGER-LEVRAULT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5, rue des Beaux-Arts. — 18, rue des Glacis, NANCY.

Incendies en Forêt. *Évaluation des dommages,* par A. Jacquot, inspecteur des Eaux et Forêts. Ouvrage couronné par la Société nationale d'agriculture de France et par la Société des agriculteurs de France. 1903. Un volume grand in-8 de 400 pages, broché . . . . . 8 fr.

Dégâts causés aux Forêts par les balles du fusil de l'armée. *L'indemnité qu'ils exigent et son règlement,* par J. George, garde général des Eaux et Forêts. Ouvrage couronné par la Société nationale d'agriculture de France. 1903. Un volume grand in-8, avec 13 figures et 10 planches en phototypie, broché. . . . . 4 fr.

Manuel de Conférences agricoles techniques et pratiques à l'usage des officiers et des corps de troupe, par C.-G. Aubert, ingénieur agronome, garde général des Eaux et Forêts. Préface par L. Dabat, directeur au Ministère de l'agriculture. 1904. Un volume in-8, broché . . . . . 5 fr.

Le Chêne-liège. Sa culture et son exploitation, par A. Lamey, conservateur des forêts en retraite. 1893. Un vol. gr. in-8, avec 2 planches, broché. 6 fr.

Le Traitement des bois en France. Estimation, partage et usufruit des forêts, par Ch. Broilliard, ancien professeur à l'École forestière. Nouvelle édition. 1894. Un beau volume in-8 de 700 pages, broché . . . . 7 fr. 50 c.

La Sylviculture pratique. Les boisements productifs en toutes situations. Mise en valeur des sols pauvres, par A. Fillon, inspecteur des forêts. (*Ouvrage couronné.*) 1889. Un volume broché . . . . . 3 fr.

Traité d'analyse des matières agricoles, par L. Grandeau, inspecteur général des Stations agronomiques. 3e édition, considérablement augmentée. 1897. Deux volumes in-8, avec 171 figures, une planche en couleurs et 50 tableaux, brochés . . . . . 18 fr.

Électricité agricole, par Camille Pabst, ingénieur agronome. 1894. 1 volume in-8 de 390 pages, broché . . . . . 5 fr.

Les Ennemis de l'Agriculture. *Insectes nuisibles, Maladies cryptogamiques, Altérations organiques et accidents, Plantes nuisibles,* par C. Rampon, préparateur au laboratoire agronomique de Loir-et-Cher. 1898. Beau volume in-8 de 416 pages, avec 140 figures, broché. . . . . 6 fr.

L'Agriculture et les Questions sociales, par M. Darbot, sénateur, président du Conseil général de la Haute-Marne.

— Tome Ier. *La Crise agricole. — L'Industrie chevaline. — Les Réformes démocratiques.* 1899. Un volume grand in-8 de 396 pages, broché . . . . . 5 fr.

— Tome II. *La mévente du blé. — Le risque professionnel. — La taxe douanière sur les vins, etc., etc. — La police sanitaire des animaux.* 1901. Un volume grand in-8 de 650 pages, broché . . . . . 7 fr. 50 c.

Code de Législation rurale, comprenant le *Code rural,* le *Code forestier,* et les extraits des divers *Codes, civil, de procédure, d'instruction criminelle, pénal* et *de commerce,* par Léon et Maurice Lesage.

1er fascicule : *Code rural* et *Code forestier.* 1899. Gr. in-8 de 94 pages. 3 fr.

2e à 4e fascicules : *Extraits des autres Codes* et Supplément (an 56o à 1895). 1902. Trois volumes grand in-8, 640 pages . . . . . 12 fr.

Chasse et Pêche en France, par L. Boppe, ancien directeur de l'École nationale forestière. 1900. Un volume in-12 avec figures et graphiques en couleur, relié en percaline gaufrée . . . . . 4 fr. 50 c.

Dictionnaire des Communes (France et Algérie), avec indication des perceptions dont chaque commune fait partie. Suivi de la liste alphabétique des communes des colonies et des protectorats. Nouvelle édition, entièrement mise à jour. **1903.** Un volume in-8 de 726 pages, relié en percaline souple. 6 fr.

Digitized by Google

BERGER-LEVRAULT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5, rue des Beaux-Arts. — *18, rue des Glacis, NANCY*

Les Alpes françaises. Étude sur l'économie alpestre et l'application de la loi du 4 avril 1882 à la restauration et à l'amélioration des pâturages, par F. Briot, inspecteur des forêts. Ouvrage couronné par la Société nationale d'agriculture de France. 1896. Un beau volume grand in-8 de 627 pages, avec 6 héliogravures, 2 cartes en couleurs et 173 plans ou figures, broché. **25 fr.**

L'Épopée des Alpes. Épisodes de l'histoire militaire des Alpes, en particulier des Alpes françaises, par le commandant Joseph Perrod, ancien professeur d'art et d'histoire militaires à l'École militaire de Saint-Cyr. Avec une préface de M. le général Borson. 1903. Tome Ier. Un vol. in-8 de 357 pages, avec 32 cartes et planches, broché. . . . . **7 fr. 50 c.**

Études de Géologie militaire, par Ch. Clerc, capitaine d'infanterie :

— *Les Alpes françaises.* 1883. Volume in-18, avec 30 fig. et 1 carte, br. **5 fr.**

— *Le Jura.* 1888. Volume in-8, avec figures et une carte, broché . . . . **5 fr.**

La Géographie militaire et les nouvelles méthodes géographiques, par le commandant O. Barré :

— *Introduction à l'étude de l'Europe centrale.* 1899. In-8, avec 37 figures et 3 planches en couleurs, broché . . . . . **2 fr. 50 c.**

— *La France du Nord-Est.* 1899. Un volume grand in-8 de 124 *pages*, avec 33 figures et 5 planches hors texte en couleurs, broché . . . . . **3 fr. 50 c.**

Les Hautes-Chaumes des Vosges. Étude de géographie et d'économie historiques, par Pierre Boyé. 1902. (Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.) Un volume in-8 de 432 pages, avec 3 planches, broché. . . . . **6 fr.**

Le Plateau lorrain. Essai de géographie régionale, par A. Auerbach, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Nancy. 1893. Beau volume in-12, avec 24 croquis cartographiques et 21 vues photographiques, br. **5 fr.**

La Lorraine illustrée. Texte par Lorédan Larchey, André Theuriet, E. Auguin, etc. Un magnifique volume grand in-4 de 800 pages, avec 445 belles gravures et un frontispice en chromo, broché . . . . . **50 fr.**
Relié en demi-maroquin, gaufrage artistique . . . . . **60 fr.**

Chez Jeanne d'Arc, par Émile Hinzelin. Avec 7 compositions par Victor Prouvé, 32 vues photographiques et une carte du *pays de Jeanne d'Arc*. 1904. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) Beau volume in-8 écu, broché sous couverture illustrée. . . . . **6 fr.**

Images de France. — Région de l'Est, par Émile Hinzelin. 1900. Un volume in-12 de 433 pag., broché sous couvert. illustrée par V. Prouvé. **3 fr. 50 c.**

Un Coin des Cévennes. Le Vigan et ses environs, par C. Chante, membre du Club cévenol. 1897. Un volume in-12, broché . . . . . **2 fr.**

La Vie à Évian-les-Bains, par Émile Daullia. 1890. Vol. in-12, br. **2 fr.**

La Question des Zones franches du pays de Gex et de la Haute-Savoie. L'origine. Le régime actuel. Les conséquences. La suppression, par Eugène Guichard et Maurice Commant. 1903. Un volume in-8, avec une carte, broché. . . . . **2 fr.**

Guide des Pays d'Azur. *Monaco, Monte-Carlo et les environs,* par Philippe Casimir. 1904. Un volume in-12 de 471 pages, avec vues, portraits, plans et une carte, relié en percaline gaufrée. . . . . **3 fr. 50 c.**

Corse et Italie. Impressions de voyage, par G. Beroy. 1897. Un volume in-12, broché. . . . . **3 fr.**

L'Europe centrale et ses Réseaux d'État. *Belgique, Hollande, Alsace-Lorraine, Allemagne du Sud, Prusse, Danemark, Suisse, Autriche-Hongrie,* par Arbouin-Dumazet. 1903. Un volume in-12, broché . . . . . **3 fr. 50 c.**

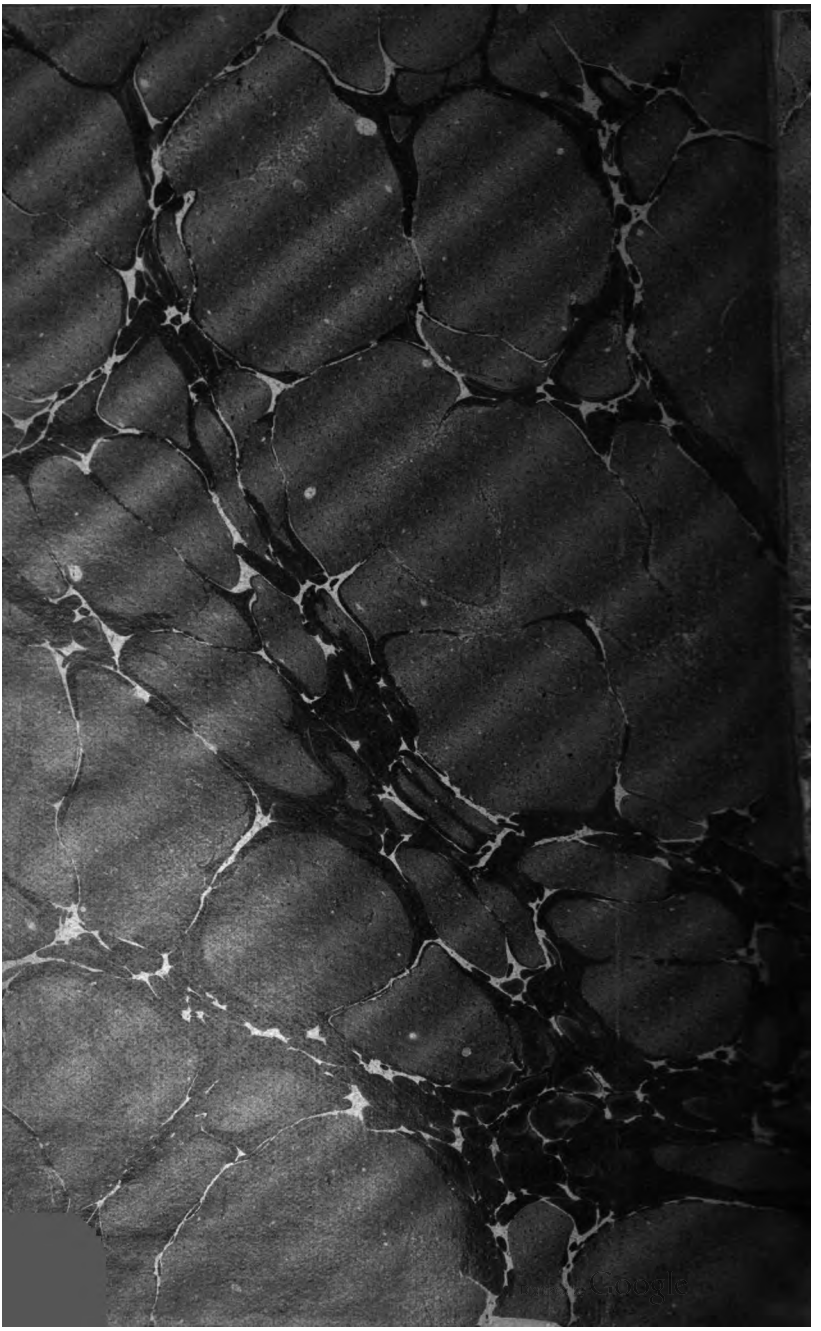
Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.

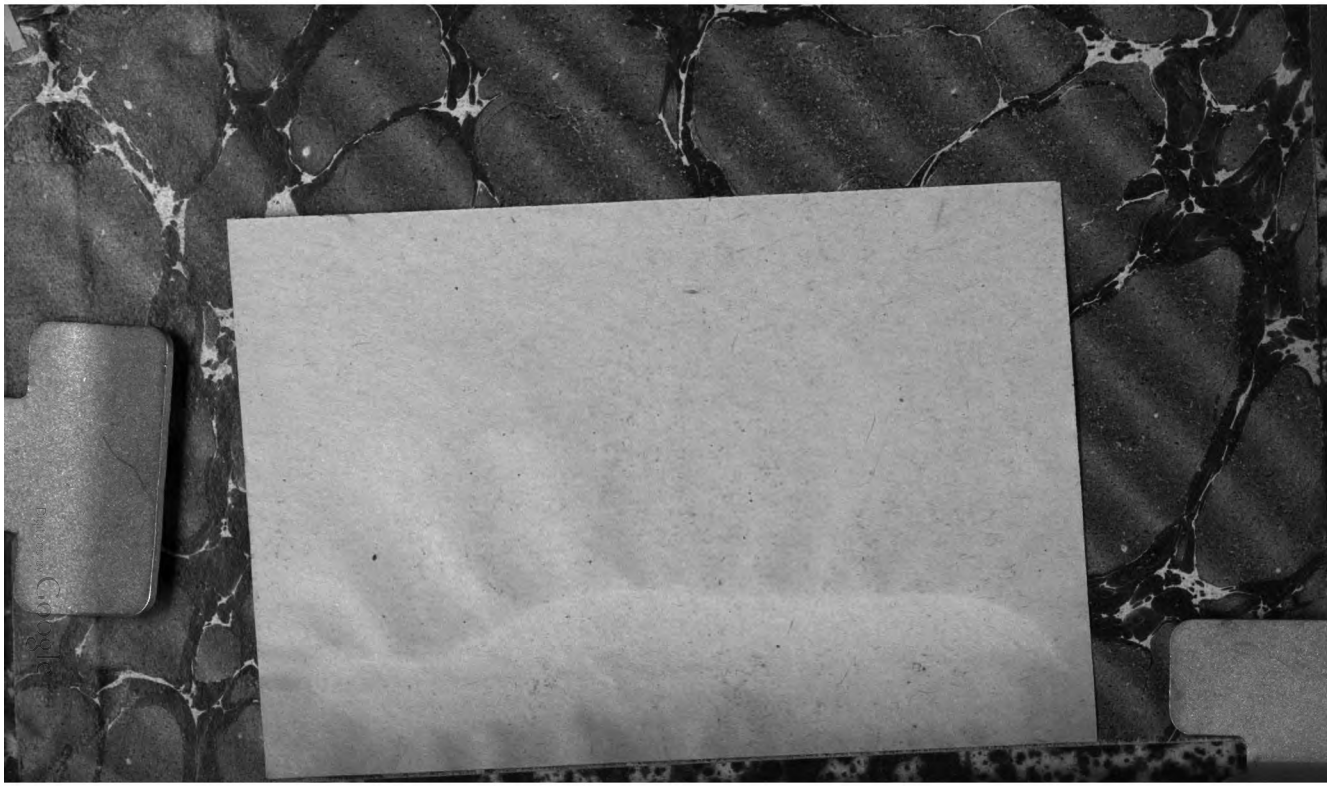
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google





Digitized by Google